

2,70 € Première édition. N° 11230

SAMEDI 1^{ER} ET DIMANCHE 2 JUILLET 2017

[www.libération.fr](http://www.liberation.fr)

En juin 1974, tout juste nommée ministre de la Santé dans le gouvernement de Jacques Chirac. PHOTO KEYSTONE GAMMA GETTY IMAGES

Libération



LA COMBATTANTE

Simone Veil est morte à 89 ans. **PAGES 2-11**

IMPRIMÉ EN FRANCE / PRINTED IN FRANCE Allemagne 3,40 €, Andorre 3,40 €, Autriche 3,90 €, Belgique 2,80 €, Canada 6,20 \$, Danemark 36 Kr, DOM 3,50 €, Espagne 3,40 €, Etats-Unis 6,00 \$, Finlande 3,80 €, Grande-Bretagne 2,80 £, Grèce 3,80 €, Irlande 3,50 €, Israël 27 ILS, Italie 3,40 €, Luxembourg 2,80 €, Maroc 30 Dh, Norvège 36 Kr, Pays-Bas 3,40 €, Portugal (cont.) 3,60 €, Slovénie 3,80 €, Suède 34 Kr, Suisse 4,40 FS, TOM 560 CFP, Tunisie 4,90 DT, Zone CFA 2 900 CFA.

Libération



M 00175 - 101 - F 2,70 €

EDITORIAL

Par LAURENT JOFFRIN

Pour la liberté

Une femme pour la liberté. Pour la liberté des femmes, pour la liberté tout court... Ceux qui ne croient pas au progrès humain, qui cultivent un pessimisme lettré, qui érigent la nostalgie en philosophie, se pencheront sur la vie de Simone Veil, sur son éclatante popularité qui devrait la conduire au Panthéon où sa place est déjà marquée. Ils y trouveront la réfutation éclatante de leur fausse lucidité. A travers les tragédies et les combats, Simone Veil a incarné l'espoir de la faillible humanité. Rescapée du crime des crimes, survivante en colère, elle symbolise la résilience de ceux qui veulent croire, malgré toutes les horreurs, à la perfectibilité des sociétés humaines. Elle fut une bourgeoise, chignon sur vison, femme de droite au caractère difficile. Elle fut aussi une révoltée qui tire les leçons du siècle XX^e, une militante qui fait vivre la mémoire de l'horreur pour la conjurer, une patriote qui exècre le nationalisme, une conformiste qui rompt avec l'ancestrale sujexion des femmes, une Européenne qui croit à l'union des peuples pour interdire la guerre des nations. Réchappée des camps grâce à sa force de résistance autant que par le miracle du hasard, elle constate avec amertume au sortir de la guerre que les victimes sont réduites au silence. Elle prend sa revanche à la tête de la Fondation pour la mémoire de la Shoah, qui allie le souvenir à la quête incommodante de la vérité. Fille d'une famille juive intégrée depuis toujours et soudain expulsée de la communauté nationale, elle a compris, pour l'avoir éprouvé dans sa chair, le danger fondamental des catégories identitaires qui jettent l'humanité contre elle-même. La volonté de faire sa vie après l'avoir sauvee de peu la fait dévier de son destin de femme tracé d'avance. Elle devient magistrate contre l'avis de son mari, qui devra se convertir, contraint et forcé, à l'égalité des sexes, puis au rôle second que la notoriété de cette épouse classique relègue dans une ombre relative. Peut-être est-ce là l'origine de son engagement pour la liberté du choix, qui impose la légalisation de l'IVG à une majorité rétive. La force des préjugés, les insultes antisémites la ramènent aux épreuves de la prime jeunesse. Elle fait front victorieusement, sans ciller. «Non, dit-elle en commentant la photo illustrée où elle a la tête dans les mains, seule au banc du gouvernement, je ne pleurais pas.» Les pleurs sont pour aujourd'hui. Ils sont au cœur de toutes et tous les démocrates, de toutes les femmes de France, de ceux et celles qui, pensant à Simone Veil, gardent leur foi en l'avenir. ➤



Simone Veil quitte l'Elysée à l'issue du Conseil des ministres, le 13 novembre 1974. PHOTO AFP

SIMONE VEIL UNE VIE DEBOUT

Déportée à 16 ans, première présidente élue du Parlement européen, longtemps personnalité préférée des Français, cette figure centriste restera surtout dans la mémoire collective comme la ministre qui a mené, malgré la violence des attaques, la bataille de la légalisation de l'avortement.

Par
ÉRIC FAVREAU

Une image, ou plutôt des images de Simone Veil. Ses yeux éblouissants, bleus comme le ciel. Ses colères qui explosaient, aussi brutales qu'inattendues. Son émotion à l'Assemblée quand des députés l'injuriaient lors de la loi sur l'IVG en 1974. Ou encore cette silhouette si fragile qui lui ressemblait si peu, là, debout, immobile, entraînée par son mari, le regard dévorer par la maladie. Elle était là pour saluer les manifestants qui défilent contre le mariage pour tous : ce fut l'une de ses dernières sorties publiques.

Ce sont des mots, aussi, qu'elle nous tenait en 1995, il y a près de vingt ans : alors ministre des Affaires sociales du gouvernement Balladur, elle était en voyage officiel à Beyrouth. «Vous savez, malgré un destin difficile, je suis, je reste tou-

jours optimiste. La vie m'a appris qu'avec le temps, le progrès l'emporte toujours. C'est long, c'est lent, mais en définitive, je fais confiance.» Propos apparemment banals, propos qui pourraient paraître naïfs s'ils venaient de quelqu'un d'autre. Simone Veil était ainsi.

Par un curieux hasard du calendrier, elle s'était trouvée quelques jours plus tôt à Auschwitz où elle dirigeait la délégation française aux cérémonies de commémoration de la libération du camp. Un camp où elle-même avait été déportée. «Aujourd'hui, nous disait-elle, je ne suis pas émue. Il n'y a plus la boue, il n'y a plus le froid. Il n'y a plus surtout cette odeur. Le camp, c'était une odeur, tout le temps.» Ce vendredi 27 janvier 1995, il faisait froid, un vent glacial. Dans le haut du camp d'Auschwitz-Birkenau, beaucoup de monde. Une quarantaine de délégations étrangères. Simone Veil avait pris le bras de son

fils, qui l'accompagnait aux cérémonies. Et tous les deux s'étaient dirigés vers un des baraquements, marron et gris. Elle y est restée quelques minutes. «C'est celui-là le baraquement où j'étais, nous dira-t-elle un peu plus tard. J'en suis sûre, avec ma sœur et ma mère, juste en bas du crématoire. A l'intérieur, ça n'a pas changé : les deux endroits pour la kapo et la sous-kapo. Un poète. Et puis au fond, tout du long, les couches de bois où l'on dormait, entassées. Je voulais les lui montrer.» Elle a ajouté : «Pendant toute la cérémonie de commémoration, il y avait quelque chose qui m'intriguait. J'ai eu, toute la matinée, comme tout le monde, un peu froid aux pieds, alors qu'il ne faisait pourtant pas très froid. Et je me demandais comment on avait pu résister à tant de froid. Jusqu'à -30°C... Je n'arrive pas à me souvenir comment on faisait. On n'avait rien. Est-ce qu'on se mettait du papier sur le corps ? Ou bien des vieux sacs de plâtre ? Pendant toute la cérémonie, j'essayais de m'en souvenir, et je n'arrivais pas.»

L'INSOUMISE

Simone Veil est dans le présent, toujours. Femme exceptionnelle, adorée des Français, à l'image si pure. Simone Veil la déportée, Simone Veil la combattante de l'IVG, Simone Veil l'Européenne. Toujours la même. Un roc. Elle disait encore : «Je crois, toujours, que cela sert à quelque chose de se battre. Et quoi qu'on dise, l'humanité aujourd'hui est plus supportable qu'hier.» Et ajoutait : «On me reproche d'être autoritaire. Mais les regrets que j'ai, c'est de ne pas m'être battue assez sur tel ou tel sujet.» Sa vie ? C'est celle d'une famille du siècle dernier. Une famille, car on

ne peut comprendre le saisissant parcours de cette femme hors pair si on laisse de côté sa mère, son enfance heureuse, cette vie forte et belle. Sa mère, Yvonne, qui ressemblait à «Greta Garbo», une femme exceptionnelle. Son père, André Jacob, un brillant architecte qui a reçu le prix de Rome. C'est une famille bourgeoise, aisée. Ils vivent tous à Nice. En 1924, le père décide de s'installer sur la Méditerranée, convaincu que le marché immobilier lui offrirait plus de perspectives. Et sa femme a beau adorer Paris, elle le suit. Simone Veil dit garder un souvenir «délicieux» de son enfance. «Je suis beaucoup moins douce, beaucoup moins conciliante, beaucoup moins facile que maman, précise-t-elle. Elle n'a pas travaillé, sous la pression de mon père et malgré des études de chimie qui la passionnaient. Elle ne pensait jamais à elle, abandonnant l'idée d'une vie personnelle pour tout donner à ses enfants, à son mari.»

Quatre enfants en l'espace de cinq ans. Simone est la dernière, la plus jeune, la plus insoumise. Et l'aînée, Madeleine, surnommée Milou, quatre ans de plus, à toujours eût pour mission de remplacer sa mère quand celle-ci n'était pas là. Simone est une enfant rebelle, aimante, heureuse comme tout. «Un jour, j'ai demandé à mon père si cela l'ennuyait si j'épousais un non-juif. Il m'avait dit que j'épouserais qui je veux.» Elle aimait ce père, qui était aussi autoritaire. «Je n'aimais pas l'idée qu'il impose ses goûts à maman, ce sentiment de dépendance, cela m'exaspérât !» Chez eux, la religion n'exista pas vraiment, c'était une vieille famille juive installée en France depuis des générations. Et c'est une famille où

tout bascule à l'orée de la vie. Simone n'a que 16 ans lorsqu'elle est arrêtée avec sa mère et Madeleine, son autre sœur Denise étant déportée à Ravensbrück comme résistante.

«TU ES TROP BELLE POUR MOURIR ICI»

C'est Jean d'Ormesson qui raconte cette scène, lorsqu'il tient le discours de réception de Simone Veil à l'Académie française, en mars 2010. «Le 29 mars 1944, vous passez à Nice les épreuves du baccalauréat, avancées de trois mois par crainte d'un débarquement allié dans le sud de la France. Le lendemain, en deux endroits différents, par un effroyable concours de circonstances, votre mère, votre sœur Milou, votre frère Jean et vous-même êtes arrêtés par les Allemands.» Après avoir transité huit jours, le 15 avril 1944 Simone Veil, sa sœur et sa mère arrivent sur la rampe d'accès du camp d'Auschwitz-Birkenau. Elle a 16 ans, elle est belle comme tout, de longs cheveux noirs. «Un voisin de calvaire lui conseilla immédiatement de dire qu'elle a 18 ans. La nuit même de cette arrivée, selon la règle du camp, elle s'appellera désormais Sarah et sur son bras est tatoué le numéro 78 651», raconte Jean d'Ormesson, qui poursuit : «En janvier 1945, l'avancée des troupes soviétiques fait que son groupe est envoyé à Dora, après un voyage effroyable, puis le groupe se rend à Bergen-Belsen. Sa mère, épaisse, mourra du typhus le 13 mars, et un mois plus tard, soit un an presque jour pour jour, les troupes anglaises entrent à Bergen-Belsen.»

La beauté, dira Simone Veil, l'a pré-servée : «J'ai été protégée par une femme kapo, qui m'a dit : "Tu es trop belle pour mourir ici", et elle m'a envoyée avec ma mère et ma sœur, dans un camp voisin au régime moins dur.» C'est sa mère, toujours sa mère, qui la soutenait. «Je ne sais comment elle a trouvé la force de faire la marche de 70 km dans la neige, dévastée, malade d'un typhus... Le sens moral, je crois que c'est ce qui était le plus important pour mes parents.»

La rencontre avec Antoine, à peine de retour, c'est la vie qui reprend, comme un courant d'eau que l'on ne peut arrêter. Quoi qu'il arrive, Simone Veil est debout. Ses parents sont morts, son frère aussi. Elle commence Sciences-Po. Antoine Veil ? C'est une rencontre scellée dans l'ombre de la rue Saint-Guillaume, où ils étudient tous les deux «en copiant un peu l'un sur l'autre». Ils sont amoureux, très amoureux. Et leur union démarre sous des auspices un brin bourgeois. Mariage à 19 et 20 ans, enfant l'année suivante. Et entre eux, la répartition des tâches est alors classique ; à lui les responsabilités professionnelles, à elle les fourneaux. Simone veut pourtant travailler : «Le legs le plus important que ma mère m'ait confié», glisse-t-elle. Antoine refuse. Dans un portrait à Libération, il raconte : «J'appartiens à une génération macho où les bourgeois convenables restaient à la maison.» Simone veut être Suite page 4



Premier discours au Parlement européen, en juillet 1979. KESTONE. GAMMA. RAPHO



En mai 1985, au camp du Struthof. DOMINIQUE GUTEKUNST. GAMMA. RAPHO



Avec son mari à l'émission Questions à domicile, en 1985. L.MAOUS. GAMMA. RAPHO



En 2005, lors d'un meeting pour le oui à la Constitution européenne. WITT. SIPA

Suite de la page 3 avocate. «*Passer question*», lui dit Antoine. A force de prises de bec et de disputes, elle décroche l'autorisation de devenir magistrat: «*Ça correspondait plus à la vision du monde d'Antoine*», commentera-t-elle. Quand on abordait cette époque, Simone Veil levait les yeux au ciel et lâchait, avec tendresse: «*J'ai dû me battre.*» Antoine Veil ajoutait, bon prince: «*Je suis un macho qui s'est soigné, un macho guéri, j'ai complètement changé.*» Deux fortes personnalités. Elle précisait: «*Ma mère était "esclavagisée" par mon père. J'étais probablement moi aussi esclavagisée ! Ma conversion à la parité dans notre couple ne s'est pas faite au forceps, mais à la lueur du temps qui passe.*»

Après lui avoir donné trois fils, Simone Veil a donc la permission de devenir magistrate. Elle obtient un poste de haut fonctionnaire dans l'administration pénitentiaire au ministère de la Justice, où elle s'occupe des affaires judiciaires, qu'elle délaisse en 1964 pour les affaires civiles. En 1970, elle devient secrétaire générale du Conseil supérieur de la magistrature (CSM). Mais c'est toujours Antoine qui est la personnalité publique, la plus voyante. Il milite, elle non. Et si, dans le couple, l'un doit faire une carrière politique, c'est bien Antoine et non Simone qui devra la mener. Patatras, par un con-

cours de circonstances, tout va permettre. Simone Veil est repérée puis promue par Valéry Giscard d'Estaing comme ministre de la Santé, sur les conseils de Jacques Chirac. Antoine Veil, alors conseiller de Paris, accepte. Et se replie sur le monde des affaires. «*Quand j'ai vu qu'elle allait évoluer en Formule 1, je suis retourné au fond de la classe. Je ne voulais pas jouer les Pouillors, reconnaissait-il avec humour. J'ai quand même fait de la politique à travers le club Vauvan, un club de réflexion.*»

LE VISAGE PERDU DANS LES MAINS

La voilà donc au gouvernement, en 1974. Giscard est président, mais elle n'a pas voté pour lui. Chirac ? Elle apprécie l'homme mais pas le politique, et pourtant elle devient sa ministre de la Santé. Simone, la rebelle, est ravie de ce pied de nez inattendu, mais elle pense que «*ça ne durera que quelques semaines*», le temps de «*balancer une énorme gaffe*». En fait de gaffe, elle ne tarde pas à faire ses preuves et «*perce*», comme dira son mari, sur un thème qui marquera sa vie. C'était, en effet, une promesse du candidat Giscard: dépénaliser l'avortement, et à priori ce devait être au garde des Sceaux de défendre le projet. Mais Jean Le Canuet y est défavorable. Et c'est la ministre de la Santé qui monte à la

tribune. Un combat pénible où elle subira les pires injures d'une droite antisémite, mais un combat aussi magnifique, qui marquera les esprits. Quand, plus tard, on lui demandera si elle en ressent de la fierté, elle répondra, sans hésiter: «*Non, mais je ressens une grande satisfaction, parce que c'était important pour les femmes, et parce que ce problème me tenait à cœur depuis longtemps.*» Et il y a peu encore, elle avouait sa surprise: «*La constance de la reconnaissance à mon égard pour cette loi m'étonne toujours, et je continue de penser que la loi Neuwirth autorisant la pilule est beaucoup plus importante.*»

Bien sûr, dans ce combat législatif, il y a eu cette forte image, revue mille fois, où elle avait le visage perdu dans les mains. Tout le monde pensait qu'elle pleurait. «*Eh bien non, nous dira-t-elle, je n'ai pas le souvenir d'avoir pleuré, il devait être 3 heures du matin, mon geste indique que j'étais fatiguée, mais je ne pleurais pas.*» Puis: «*La dernière nuit du débat, Jacques Chirac a souhaité venir à l'Assemblée pour me soutenir. Je lui ai dit que ce n'était pas la peine. A 3h30, le texte était voté par 284 voix contre 189. Je suis rentrée chez moi en traversant la place du Palais-Bourbon, où des égrenieurs de chapelets m'attendaient pour me couvrir d'insultes, et*

à la maison j'ai trouvé une énorme gerbe de fleurs.»

Simone Veil avait gagné. «*Etes-vous féministe ?*» lui demandera la journaliste Annick Cojean, pour expliquer ce combat: «*Je ne suis pas une militante dans l'âme, mais je me sens féministe, très solidaire des femmes quelles qu'elles soient... Je me sens plus en sécurité avec des femmes, peut-être est-ce dû à la déportation ? Au camp, leur aide était désintéressée, généreuse, pas celle des hommes. Et la résistance du sexe féminin y était aussi plus grande.*»

Dans les années 70 et 80 pointe alors son deuxième défi: participer à l'idéal européen qui commence à prendre forme. «*Au cours du XX^e siècle, dira-t-elle souvent, l'Europe a entraîné à deux reprises le monde entier dans la guerre. Elle doit désormais incarner la paix.*»

C'est un combat qui lui colle à la peau. A la demande de Valéry Giscard d'Estaing, elle conduit la liste Union pour la démocratie française (UDF) aux élections européennes de 1979, les premières au suffrage universel direct. Et en juillet, elle accède à la présidence du premier Parlement européen. Au début de l'année 1982, elle est sollicitée pour briguer un second mandat mais, ne bénéficiant pas du soutien des députés du Rassemblement pour la république (RPR), elle retire sa candidature. «*Nous vivions dans les balbutiements d'une Europe enthousiasmante*», racontera Jacques Delors, élu en même temps qu'elle au Parlement européen. «*Simone Veil, pendant sa présidence, a fait preuve d'une qualité rare : le discernement.*»

Elle n'est pas une intellectuelle, ni une oratrice hors pair. Parfois même, elle peut ennuyer, parlant plat. Mais on l'écoute. C'est elle, car c'est toujours une position qu'elle tient, une attitude qu'elle impose. Sur l'IVG comme sur l'Europe, elle

«La constance de la reconnaissance à mon égard pour cette loi [légalisant l'avortement] m'étonne toujours et je continue de penser que la loi Neuwirth autorisant la pilule est beaucoup plus importante.»

Simone Veil



En août 1974, dans le sud de la France, avant une rencontre avec Jacques Chirac. PHOTO JAMES ANDANSON, SYGMA, GETTY

convainc. Elle n'impose pas par ses mots, mais par sa présence. Elle est là, comme un roc, comme une preuve que l'on peut résister aux vents mauvais et aux marées qui engloutissent un temps la terre. Elle est là. Avec son caractère entier, parfois de mauvaise foi, toujours directe, capable de sermonner vertement un journaliste pour la bêtise de ses propos. «Mon premier réflexe est toujours de dire non», reconnaît-elle. Il n'empêche, elle est un visage. Et une attitude. Simone Veil est alors très présente. Elle aime aussi être mondaine, on la voit souvent sortir aux soirées de gala. Elle reconnaît avoir un caractère difficile, les idées tenaces, la rancune aussi. Ainsi contre François Bayrou, qu'elle a toujours méprisé, détestant le rôle de petit marquis qu'il a tenu lors des élections européennes de 1989, où il était son directeur de campagne. «Il est capable d'énoncer avec la même assurance une chose et son contraire, uniquement préoccupé de son propre avenir.»

«QU'ILS AIENT DU CŒUR»
C'est ainsi, Simone Veil aime, ou déteste, sans partage ni nuance. «Quand Simone a décidé de quelque chose, on peut venir avec tout un battailon, on ne la fera pas changer d'avis», témoignait l'écrivain Marek Halter. Simone Veil trouve, ainsi,

tout à fait inexacte l'analyse d'Hannah Arendt sur le procès Eichmann. Elle va trouver «insoutenable», «inimaginable» et «injuste» la proposition de Sarkozy, en 2008, qui veut que tout enfant de CM2 se voie confier la mémoire de l'un des 11 000 enfants français victimes de la Shoah. C'est la même qui, dans les années 90, alors que le sida faisait des ravages dans les services hospitaliers, se fait simple bénévole à l'hôpital Broussais, où elle participe à la consultation de nuit. Présente, toujours présente.

Simone Veil a gagné le droit d'être inclassable. Elle se prendra d'affection pour Rachida Dati, «une perle». De Sarkozy, elle dira toujours: «Je lui garde amitié et confiance», disant aimer son «tempérament de combattant». Toutefois, cela ne l'empêchera pas de critiquer l'annonce de la création d'un ministère de l'Immigration et de l'Identité nationale par le candidat de l'UMP, préférant un ministère «de l'Immigration et de l'Intégration». Il n'empêche, elle lui restera fidèle: «Ce qui compte pour moi, c'est que les gens soient fiables et qu'ils aient du cœur.» En février 1998, elle est nommée au Conseil constitutionnel, jusqu'en mars 2007. On l'entend peu, mais elle sortira de son devoir de réserve en 2005, «pour appeler à voter oui au référendum sur la Constitu-

«Je ne suis pas une militante dans l'âme, mais je me sens féministe...»

Au camp, l'aide des femmes était désintéressée, généreuse, pas celle des hommes. Et la résistance du sexe dit faible y était aussi plus grande.»

Simone Veil

tion européenne». Toujours l'Europe. Puis, peu à peu, elle quitte la vie publique. Mais jamais complètement. Elle est une icône, la personnalité préférée des Français. Le 11 janvier 2008, le président de la République, Nicolas Sarkozy, annonce qu'il l'a chargée de «mener un grand débat national pour définir les nouveaux principes fondamentaux nécessaires à notre temps, les inscrire dans le préambule de la Constitution», en nommant la «diversité» qui «ne peut pas se faire sur une base ethnique». Elle multiplie les rôles

honorifiques, mais la Shoah est toujours présente dans sa vie de femme publique. De 2000 à 2007, elle préside la Fondation pour la mémoire de la Shoah, dont elle est par la suite présidente d'honneur.

UN REGARD QUI DISPARAÎT PEU À PEU

Et les honneurs ne lui déplaisent pas. Le 1^{er} janvier 2009, elle est promue directement à la distinction de grand officier de la Légion d'honneur. Selon *Le Figaro*, c'est à la demande expresse de Roselyne Bachelot et avec l'accord de Nicolas Sarkozy que le code de la Légion d'honneur et de la médaille militaire a été modifié, quelques semaines avant la promotion de Simone Veil, afin de lui permettre d'accéder directement à cette distinction sans passer par les grades inférieurs, distinctions qu'elle avait refusées dans les années 90 pour raisons personnelles. En 2010, c'est l'élection à l'Académie française. Elle continue. Et le 25 novembre 2012, elle prend symboliquement la première carte d'adhésion à l'UDI, le nouveau parti centriste.

Ces dernières années, son regard, peu à peu, disparaît. Vide, comme absent. Elle est malade, d'une maladie dégénérative. Terrible, et cela lui va si mal. Elle qui aime tant sortir, parler, elle ne peut plus faire ni

l'un ni l'autre. Son visage se fige. Elle continue, pourtant, à voir régulièrement sa vieille amie de camp, Marceline Loridan-Ivens. En avril 2013, son mari meurt dans la nuit à 86 ans... «C'était un couple exceptionnel», raconte Loridan-Ivens. Vous savez, les vieux couples, soit ils deviennent aigris, soit exceptionnels. A sa mort, Simone se retrouve si seule.»

Marceline Loridan-Ivens a un an de moins que Simone. «On a été dans le même train puis, au camp, on dormait face à face, dans le bloc 9. J'étais là quand la kapo lui a dit: "Toi, tu es trop belle pour mourir."» Ajoutant: «Dans le monde d'aujourd'hui, elle a pris des risques.» Elle racontait il y a peu encore leurs retrouvailles: «Je l'ai retrouvée par hasard, dans une rue de Paris en 1956. Elle promenait deux enfants. On se voyait, se téléphonait souvent, on ne s'est jamais perdues de vue. Elle a toujours été avec moi très protectrice.» Simone? «Son image est plus forte que les médias, le mythe est plus fort. C'est vrai, aujourd'hui, c'est injuste de la voir comme elle est, malade.» Puis: «Mais, vous savez, il faut lutter pour garder son humanité.»

A lire: *Simone Veil: destin, de Maurice Szafran, Flammarion, 1994; Une vie, de Simone Veil, Stock, 2007.*

«Ce qu'elle craignait le plus, c'était la relativisation»

L'historienne Annette Wieviorka relate le combat de l'ancienne ministre pour la mémoire de la Shoah.

Historienne, spécialiste de la Shoah et de l'histoire des juifs au XX^e siècle, Annette Wieviorka a passé des années à recueillir les témoignages sur les camps de la mort. Dans son récit *1945, la découverte* (le Seuil), elle raconte la découverte des camps de concentration nazis par les alliés en avril et mai 1945 dans les pas de deux correspondants de guerre. Un livre pour lequel, dit-elle, le témoignage de Simone Veil lui a été de grande valeur.

Qu'est-ce que Simone Veil a apporté de plus précieux aux historiens?

Pour moi, c'est la réflexion sur l'ouverture des camps de la mort et sur la façon dont s'est passée leur libération, ainsi que les années qui ont suivi la guerre. C'est la première qui a montré, par son témoignage, comment, quand les troupes britanniques sont entrées le 15 avril 1945 dans le camp de Bergen-Belsen [où elle était internée avec sa mère et sa soeur Madeleine, ndlr], elles ont laissé croupir les

resscapés et le temps qu'il a fallu – plus d'un mois – pour que ceux-ci soient rapatriés dans de meilleures conditions. Cela m'a beaucoup inspiré pour mes livres sur le sujet. Et puis, à partir des années 90, elle est devenue l'incarnation des survivants de la Shoah en France.

Y avait-il une part d'antisémitisme dans les multiples attaques dont elle a été l'objet une fois devenue un personnage politique?

C'est évident! L'antisémitisme était très violent! Quand sa loi dépénalisant le recours des femmes à la TVG est passée, en 1975, les réactions ont été d'une brutalité terrible, elle trouvait des croix gammées chez elle!

Sa disparition marque-t-elle la fin d'une époque, d'une génération, d'une mémoire?

Avec elle, une génération s'éteint, c'est clair. Mais c'est normal, c'est la vie. La Shoah s'éloigne dans le temps et les discours changent, du moins c'est le risque. Il ne reste plus qu'une poignée de rescapés, et il n'y en aura bientôt plus pour passer dans les classes raconter aux enfants et aux adolescents ce qu'ils ont vécu durant la Shoah. Les journalistes aussi devront faire sans. Heureusement, tout ce qui a été produit depuis trente ans, ces mil-

lions de livres, de documents, de films de témoignages font que cette tragédie est aujourd'hui inscrite dans l'image du monde. Il y a trente ans, certains en doutaient encore, aujourd'hui ce n'est plus possible. On ne peut plus l'ignorer ni même penser qu'on peut l'ignorer.

Vous la connaissiez, avait-elle peur de cette mémoire qui disparaît?

Ce que Simone Veil craignait le plus, c'était la relativisation. Et c'est exactement ce qui se passe aujourd'hui, où beaucoup se revendent victimes d'un génocide. J'étais encore en Pologne récemment, où l'on parlait d'un

«Elle parlait sans pathos, elle avait toujours le mot juste et elle avait une grande dignité.

Elle faisait partie de ces figures qui sont le produit d'une histoire.»

Annette Wieviorka

génocide des Polonais par les Ukrainiens! Tous ces efforts menés par certains pour montrer que la Shoah n'était au fond qu'un génocide parmi d'autres, c'était sa grande peur. Et c'est vrai que le risque est énorme qu'on perde de vue le caractère inouï de cette histoire, qui a voulu qu'à l'occasion d'un contrôle effectué par deux Allemands en civil dans une rue de Nice où résidait la jeune Simone Jacob [qui se faisait appeler Jacquier, ndlr], on embarqua cette jeune fille de 16 ans un jour de mars 1944 pour l'envoyer dans l'enfer d'Auschwitz.

Comment faire en sorte que cette mémoire reste?

Pour lutter contre l'oubli, chacun d'entre nous doit essayer de garder la justesse et la précision des mots, ce qui était la grande caractéristique de Simone Veil. Elle parlait sans pathos, elle avait toujours le mot juste et elle avait une grande dignité. Elle faisait partie de ces figures qui sont le produit d'une histoire.

Comment expliquer qu'elle soit si populaire parmi les jeunes, elle que l'on ne voyait plus beaucoup ces dernières années?

Pour les jeunes, elle incarne trois temps forts: Auschwitz, l'Europe et les femmes. Elle disait «je ne suis pas féministe mais...», ce qui est bien plus intéressant que l'inverse à mon avis. Quant à l'Europe, elle faisait partie de ces gens qui, au sortir des camps de la mort, sont devenus européens. Parce que «plus jamais ça». Le «plus jamais ça», c'est aussi la construction de l'Europe.

Recueilli par

ALEXANDRA SCHWARTZBROD



Simone Veil avec Jacques Chirac au camp d'Auschwitz lors du 60^e anniversaire de la Libération, en 2005. PHOTO ÉTIENNE DE MALGLAIVE

«La Shoah, elle voulait en parler, mais encore fallait-il qu'on l'écoute!»

Marceline Loridan-Ivens, cinéaste, avait été compagne de détention de Simone Veil au camp d'Auschwitz-Birkenau.

On s'est connues à Auschwitz-Birkenau, on était voisines de baraquement. J'avais 15 ans, elle 16, on a tout de suite été proches. On se soutenait l'une l'autre. Ça a duré plusieurs mois, puis elle a été transférée à Bergen-Belsen avec sa mère et sa sœur, et moi à Theresienstadt. La chef de camp, prisonnière de droit commun, lui avait dit qu'elle était trop belle pour mourir. C'était vrai, elle était très belle, et forte. On s'est retrouvées dans un autre camp après la "marche de la mort", puis perdues de vue à la Libération. On s'est retrouvées dans les années 50, par hasard, à Paris. On s'est reconnues tout de suite. De là, on est devenues de plus en plus liées. On parlait

beaucoup, de tout, mais beaucoup des camps bien sûr. Ça nous avait tellement marquées... C'était notre conversation principale, car il y avait une compréhension commune. La Shoah, elle voulait en parler, mais encore fallait-il qu'on l'écoute! Il a fallu des années pour que le couvre-feu commence à se lever. «Ce qui nous liait était bien plus fort que nos différences. C'était une sœur pour moi. J'ai perdu une sœur jumelle et contradictoire en même temps. Parce qu'elle était plutôt de droite et moi de gauche, parce qu'on ne venait pas du même milieu. Moi, j'étais plus une fille des rues. Mais elle avait des velléités de rébellion, contre son éducation, son univers. On parlait peu de politique ou de féminisme. Elle n'était pas spécialement féministe d'ailleurs, ou plutôt elle était féministe par la force des choses. Dans son engagement, elle a été formidable, elle a mené tant de combats...»

Recueilli par
CORDÉLIA BONAL

«Simone Veil n'est pas morte, elle a survécu, puis elle a fait mieux, elle a vécu et elle a choisi de consacrer au bien commun cette vie qu'elle avait gagnée contre le mal absolu à force

de courage, de volonté, de ténacité et d'intelligence. Simone Veil reste immortelle.»

Nicolas Sarkozy

«Femme de principes et femme d'action, elle incarnait au plus haut les valeurs de justice et de solidarité qu'elle défendait. En elle, nul faux-semblant, nulle hypocrisie. C'était une femme sans complaisance.»

La Fondation Chirac

«Puisse son exemple inspirer nos compatriotes, qui y trouveront le meilleur de la France.»

Emmanuel Macron

«C'est une référence pour tous les jeunes d'aujourd'hui.»

Valéry Giscard d'Estaing

«La France perd une de ses grandes consciences.»

François Hollande



Simone Veil à un camp d'éclaireuses, à l'été 1943. ARCHIVES FAMILIALES, P. LEDRU, AKG-IMAGES

«J'ai été frappé par la force qu'elle avait pour ses convictions»

Le grand rabbin de France, Haïm Korsia, salue une femme qui a su dépasser les clivages et incarner une France «porteuse d'espérance».

«Chaque Française, chaque Français, quelles que soient ses racines, est un de ses enfants. Pour évoquer la mémoire de Simone Veil, je ne crois pas être, en tant que rabbin, plus légitime qu'un évêque catholique ou qu'un pasteur protestant. Parce que c'est une femme qui a dépassé les clivages et les fractures de la société. A travers sa vision de notre pays, à travers sa vision d'une Europe apaisée, elle a profondément incarné une France porteuse d'es-

pérance et de confiance dans l'homme malgré tout. Elle a réconcilié les différentes fractions de notre pays pour que nous puissions aller ensemble de l'avant...»

«Parmi les multiples responsabilités qu'elle a exercées, Simone Veil a été la première présidente de la Fondation pour la mémoire de la Shoah. Mais, pour elle, cette mémoire-là n'était pas communautarisable. Son message ne s'adressait pas seulement aux juifs, mais à l'ensemble de l'humanité. C'était sa force. Elle disait qu'elle avait côtoyé la part la plus sombre de l'humanité, mais aussi sa part la plus lumineuse. Et c'est à cette part lumineuse que Simone Veil souhaitait faire confiance.



REUTERS

connus. Comme conseillère au cabinet du garde des Sceaux, elle s'est préoccupée de la dignité des prisonniers et de l'état des prisons. Simone Veil était très attentive aux manquements à la dignité des personnes. Toutes les plaies qui frappaient notre société lui étaient insupportables. Les attaques violentes qu'elle a subies n'ont jamais été à la hauteur de ses combats. A chaque rencontre, j'ai été frappé par la force que Simone Veil avait pour défendre ses convictions. Et en même temps, c'était un incroyable sourire! Elle n'était pas particulièrement religieuse, mais elle était remplie d'espérance, d'une foi en l'homme.»

Recueilli par
BERNADETTE SAUVAGET

Des aiguilles à tricoter à la loi sur l'IVG

C'est le texte phare auquel elle sera éternellement associée. Le combat pour l'avortement, défendu par Simone Veil à l'Assemblée, a commencé dès 1971... et se poursuit encore.

Tringles de rideaux, aiguilles à tricoter, baguettes; plantes ou piment introduits dans le vagin ou l'utérus, absorption de comprimés de permanganate, d'eau de Javel, de DDT... Qui a oublié qu'avant la loi Veil des femmes sont mortes parce qu'elles ne voulaient pas donner la vie ? Mais qui mesure qu'encore aujourd'hui, une femme meurt toutes les neuf minutes dans le monde des suites d'un avortement clandestin ? Ce chiffre, lancé vendredi par le Planning familial au milieu des couronnes d'hommages, donne la mesure du progrès accompli. Un long combat, toujours d'actualité. Récit en trois actes.

Le début de la fin du clandestin
Les années 70. La France des faiseuses d'anges commence à vaciller. L'idée d'une légalisation de l'avortement fait son chemin. Le 5 avril 1971, 343 femmes, de Catherine Deneuve à Violette Leduc déclarent, en couverture du *Nouvel Obs*, avoir avorté. C'est le «manifeste des 343». Un an plus tard, un sondage Ifop-France Soir assure que 60% des Français souhaitent autoriser l'avortement aux «cas sociaux» et en cas de viols et de risques d'enfants anormaux. Toujours en 1972, se déroule le fameux «procès de Bobigny» :

cinq femmes y sont jugées pour avoir aidé à avorter une jeune fille, Marie-Claire, dénoncée à la police par son ex-petit ami, qui l'avait violée. De cette histoire qui troubla la France entière, l'avocate féministe Gisèle Halimi sut faire un procès politique, un débat de société. Nouvel épisode de cette France qui évolue : le 3 février 1973, 331 médecins, dont l'obstétricien René Frydman, signent un manifeste – encore dans le *Nouvel Obs* – et déclarent avoir pratiqué l'IVG. Il y eut ensuite un projet de loi du gouvernement Messmer, visant à l'autoriser partiellement, mais repoussé par 225 voix contre 212. L'arrivée de Giscard à la présidence, ainsi que la nomination de Simone Veil à la Santé, vont accélérer les choses, mais, de toute manière, «la question de la légalisation de l'avortement était déjà l'un des enjeux de la présidentielle de 1974», rappelle Bibia Pavad, historienne du féminisme et chercheuse au Centre d'analyse et de recherche interdisciplinaire sur les médias de l'université Paris-II. L'IVG doit être légalisée, mais comment ? Le gouvernement choisit de la présenter comme un enjeu de santé publique, puisque de nombreuses femmes meurent d'IVG clandestines, plutôt que comme l'affirmation du droit des femmes à disposer de leur corps. Dans cette logique, il confie le dossier à Simone Veil, ministre de la Santé, alors que Françoise Giroud, secrétaire d'Etat à la Condition féminine, n'y est pas associée.

A l'époque, la ministre de la Santé prend d'ailleurs soin de ne pas se présenter comme féministe devant les médias, histoire de ne pas se mettre à dos ses partenaires politiques, qui auraient pu être effrayés par une radicalité à la MLF, raconte Bibia Pavad, qui ajoute : «A l'époque, on ne sait pas

exactement comment elle se positionne, d'un point de vue politique, voire philosophique, face à l'avortement. Elle se pose plutôt comme une technicienne. C'est d'ailleurs sa force.»

Le temps de la loi

Le 26 novembre 1974, Simone Veil monte à la tribune de l'Assemblée. Devant 9 députés pour 481 élus de sexe masculin, la ministre s'exprime d'une voix calme, un peu tendue : «Nous ne pouvons plus fermer les yeux sur les 300 000 avortements qui chaque année mutilent les femmes dans ce pays, bafouent nos lois et humilient ou traumatisent celles qui y ont recours.» La séance va être rude. Deux députés de droite diffusent dans l'hémicycle les battements d'un cœur de fœtus. Un autre évoque les embryons «jetés au four crématoire». Il est question d'«avortoirs». Enfin, Jacques Médecin parle de «barbarie organisée et couverte par la loi comme elle le fut par les nazis»... N'empêche, au cœur de la nuit du 28 au 29, la loi est votée par 284 voix contre 189. Les deux tiers des députés de la majorité votent contre le texte, adopté essentiellement grâce aux voix de gauche et centristes. La «loi Veil» est promulguée le 17 janvier 1975, autorisant l'IVG pour cinq ans. Elle sera rendue définitive par la loi du 31 décembre 1979, mais après de nouvelles invectives...

Opération consolidation

La suite ? Elle n'est que progrès, et mise à l'écart de tous ceux qui régulièrement tentent de remettre ce droit en question. Car comme disait autrefois Simone (de Beauvoir), les «droits ne sont jamais acquis» pour les femmes. En 1982, sous l'impulsion du ministre délégué aux Droits de la femme Yvette Roudy, l'avortement est remboursé par la Sécurité sociale. En 1993, un délit d'entrave à l'avortement est créé, avec, dans le viseur, les «commandos» qui viennent perturber les établissements pratiquant l'IVG ou menacer les personnels. Ce délit d'entrave a été étendu en février dernier aux sites internet anti-IVG. En 2001, le délai pour avorter passe de dix semaines de grossesse à douze. Et de façon très symbolique, grâce à un amendement à la loi pour l'égalité entre les femmes et les hommes votée en 2014, la notion de «détresse» qu'il fallait invoquer pour bénéficier d'une IVG est supprimée. Normal ? Il s'agit là de réaffirmer ce droit.

Enfin, la suppression du délai de réflexion, obligatoire dans le cadre des demandes d'avortement, revendication de très longue date du Planning familial, a été acquise en 2016. L'année dernière, 68 pays interdisaient encore totalement l'avortement, alors qu'en France 200 000 femmes (un chiffre quasi stable depuis 2006) ont pu volontairement interrompre leur grossesse, grâce à Simone Veil.

JOHANNA LUYSEN
et CATHERINE MALLALAV

«Elle a gagné et incarné le combat le plus fondamental pour les femmes, celui de la libre disposition de leur corps.»

Elisabeth Badinter
philosophe

«Tous ceux qui sont en train de dire que c'est absolument fabuleux ce qu'elle a fait, qu'ils aient aussi le courage de faire en sorte que son héritage ne soit pas menacé par une alternance politique : qu'on l'inscrive dans la Constitution.»

Anne-Cécile Mailfert
présidente de la Fondation des femmes

«Quand je vois les manifestations anti-IVG de ces dernières années, je me rends compte de l'importance de célébrer son héritage.»

Rokhaya Diallo
journaliste et militante féministe



Simone Veil, lors du débat sur la



loi de légalisation de l'IVG, en 1974. PHOTO JEAN-CLAUDE FRANCOLONG.GAMMA

«C'est une des grandes figures de notre temps»

**Michelle Perrot,
historienne et spécialiste
de l'histoire des femmes,
salue une «pionnière».**

«Comme toutes les femmes de cette génération, j'éprouve une admiration et une infinie gratitude envers Simone Veil. C'était une femme libre, profondément libre, qui connaissait la domination: celle exercée sur les Juifs et éprouvée au sein de sa famille, celle des hommes sur les femmes. C'était une femme de droite, mais qu'est ce que cela voulait dire! Elle était modeste, elle agissait au moment où il le fallait.

«C'est une des grandes figures de notre temps, nous lui devons beaucoup. Cette loi absolument néces-



saire sur le droit de l'avortement si-gne l'an I de la libération du corps des femmes. Certes, elle n'était pas seule, le mouvement de la libération des femmes existait depuis les années 70. Mais elle a été l'actrice de cette loi. L'accès des femmes au pouvoir était encore récent, il datait de 1944. En 1975, à l'Assemblée, elles étaient très peu nombreuses. Elle a fait accéder à la loi, ce domaine réservé des hommes, un des droits fondamentaux des femmes. Pionnière et première, elle a fait un acte décisif. Elle a contribué de façon décisive à l'histoire des femmes. Le nom de Simone Veil est immortel. Comme disait Victor Hugo à propos de George Sand, "je pleure une morte et je salue une immortelle".

Recueilli par CÉCILE DAUMAS

«Elle a su délier la vie de la mort, et la mort de la vie»

**Pour la philosophe
Geneviève Fraisse,
Simone Veil a su dire
qu'avorter n'est pas tuer.**

«Ont-ils osé, ceux qui se nomment "les survivants", militants extrêmes contre l'avortement, ont-ils osé adresser à Simone Veil leur argument, celui qui compare l'avortement à un génocide, voire à l'Holocauste? C'est bien possible, et ce ne serait pas la moindre des violences adressées à cette femme. Qu'ils se disent "survivants" me semble impensable, car ils supposent ainsi que leur vie a résisté à la mort programmée par cette épo-



que, époque qui a enfin offert aux femmes un *habeas corpus*, une propriété de soi et de sa fécondité. «Car avorter n'est pas donner la mort. Et vivre, c'est avoir un nom propre qui nous désigne comme singularité, par delà toute mort à venir.

Simone Veil a profondément délié la vie de la mort, et la mort de la vie. Au regard de son histoire, survivante et femme de loi, c'est comme un seul geste, unique et magistral. Avorter, ce n'est pas tuer, c'est accepter d'être libre. Et en faire un droit, c'est inscrire dans l'histoire humaine l'extraordinaire tension entre le désir des corps qui s'unissent et le choix de chaque conscience.»

«Un symbole pour l'Europe et les femmes»

Françoise Gaspard fut élue au Parlement européen en même temps que Simone Veil.

«Pour les premières européennes, en 1979, Simone Veil était tête de liste UDF, j'étais sur la liste PS. La première séance du Parlement en juillet fut présidée par la doyenne en âge, la grande féministe Louise Weiss. Elle passa donc les rênes à Simone Veil, première présidente de la première Assemblée européenne élue. Un symbole immense pour l'Europe – elle croyait



dans la réconciliation des peuples – et pour les femmes. Quand j'ai été élue en 1977 maire de Dreux, elle, qui était ministre de la Santé, m'a tout de suite invitée à déjeuner. Elle pratiquait la cohabitation avant l'heure. Elle n'était pas sectaire. Son féminisme venait des relations très fortes qu'elles avaient nouées avec les femmes durant la déportation. En 2002, elle devait me remettre la légion d'honneur. On s'est rendu compte qu'elle ne l'avait pas. Elle ne l'avait pas demandée et personne n'y avait pensé. L'erreur fut vite réparée.»

Recueilli par C.D.

Le centre adroit d'une femme politique

L'ancienne ministre de Chirac et députée européenne était libérale sur l'économie et penchait à gauche sur les questions de société.

Au fond, tout au long de ma vie, j'ai eu la chance de pouvoir m'investir à ouvrir des brèches dans le conformisme ambiant», se remémorait Simone Veil, femme de centre droit, fille d'un père conservateur et épouse grande bourgeoisie d'un grand patron. Mais surtout Veil l'inclassable, là où on ne l'attend pas, affranchie des appareils partisans, «passionnée de politique», pourvu que celle-ci ne soit pas

(politicienne). Veil, à la cote exceptionnelle, courtisée par les présidents. C'est grâce à Valéry Giscard d'Estaing que le grand public découvre la magistrate, ancienne conseillère à la chancellerie. Sur les conseils du Premier ministre de l'époque, Jacques Chirac, voilà celle qui a voté Chaban à la présidence propulsée ministre de la Santé en 1974, première femme à accéder à un tel grade ministériel.

Du couple, c'était plutôt son mari qui était promis à une carrière politique. Mais celui-ci doit se résoudre à faire une croix sur ses ambitions ministérielles, constatant que Simone Veil, à son poste, se révèle en «véritable formule 1». Populaire même avant sa loi sur l'IVG, c'est ce texte qui la fait entrer dans l'histoire. Les débats parlementaires sont longs, éprouvants,

Seule au front, elle ferraille contre son camp. Quand elle appelle Chirac en renfort lors d'une suspension de séance à l'Assemblée, le chef du gouvernement — qui surnommait sa ministre «poussinette» — engrange contre les conservateurs de l'UDR, «aussi cons qu'une valise sans poignée», selon Michèle Cotta. Le texte est adopté grâce aux voix de la gauche.

«Robinson Crusoé». Veil entame sa carrière européenne, lorsque Giscard lui demande de conduire la liste Union pour la démocratie française (UDF) aux élections européennes de 1979. Par son histoire, européenne convaincue, elle est élue en juillet présidente du Parlement de Strasbourg, sans le soutien des élus RPR. Aux élections suivantes

de 1984, elle parvient à imposer une liste d'union UDF-RPR et l'emporte largement, prenant la tête du groupe libéral au Parlement européen. Mais cinq ans plus tard, elle présente en solo une liste centriste, distincte de celle UDF-RPR, qui recueille un petit 8,5%. C'est sans doute de là que viennent ses très mauvaises relations avec François Bayrou, qui était son directeur de campagne.

Chez elle, les inimités semblent aussi tenaces que les fidélités sont solides. Après avoir soutenu Raymond Barre à la présidentielle de 1988, Simone Veil se range, en 1995, derrière Edouard Balladur dans la course à l'Elysée. Celui-ci l'avait nommée en 1993 ministre d'Etat en charge des Affaires sociales, de la Santé et de la Ville. Lorsque la centriste fait son entrée au gouvernement, le député radical de gauche Roger-Gérard Schwartzenberg la dépérite en «Robinson Crusoé dans un océan de droite». Caution humaniste de Nicolas Sarkozy en 2007, elle présidera le comité de soutien du candidat UMP. Sans se priver de marquer ses désaccords. Le «ministère de l'Immigration et de l'Identité nationale»? «Plus qu'une imprudence.» La lecture en classe de la lettre de Guy Môquet? «Je n'aime pas beaucoup le principe de l'obligation imposée aux enseignants.»



La ministre de la Santé avec Valéry Giscard d'Estaing, en 1978. PHOTO PHILIPPE LEDRU. AKG-IMAGES



Avec Jacques Chirac, en juin 1974. PHOTO KEYSTONE. GAMMA. GETTY IMAGES

L'Européenne de cœur

Si Simone Veil fut la première présidente du premier Parlement européen élu au suffrage universel direct, cet engagement est en réalité surtout symbolique.

Un symbole pour l'Union européenne, sans aucun doute. A la fois celui de la réconciliation franco-allemande que cette survivante d'Auschwitz jugeait nécessaire pour éviter une «Troisième Guerre mondiale» (1), et celui d'une conviction européenne profondément enracinée, elle qui fut la première présidente du premier Parlement européen élu au suffrage universel. Mais au-delà du symbole, on peine à trouver des réalisations concrètes: Simone Veil, qui a pourtant reçu en 1981 le prix Charlemagne (rendant hommage à l'engagement en faveur de l'unifi-

cation européenne), ne fait pas partie du Panthéon des «pères fondateurs» de l'Europe, tout simplement parce qu'elle n'a jamais été à la manœuvre sur ce dossier. Curieusement, elle n'a jamais été non plus l'une des grandes voix européennes en France. On peut la comparer de ce point de vue à Michel Rocard, Européen de cœur mais sans influence réelle. «Pour les Français, Simone Veil est une grande Européenne, mais ils ont totalement oublié qui était Nicole Fontaine, alors que c'est la seule autre femme à avoir présidé le Parlement européen entre 1999 et 2002 et qu'elle y a joué un rôle autrement plus important», souligne ainsi Daniel Cohn-Bendit, ex-coprésident du groupe des Verts à Strasbourg.

Rancune

De fait, la carrière européenne de Simone Veil commence, tardivement, en septembre 1978, lorsque le président Valéry Giscard d'Estaing lui demande de prendre la tête de liste de

l'UDF pour les premières élections au suffrage universel du Parlement européen (jusque-là composé de députés nationaux). «Compte tenu de ce que je représentais, il voyait dans ma candidature un symbole de la réunification franco-allemande et la meilleure manière de tourner définitivement la page des guerres mondiales», raconte-t-elle dans son autobiographie (1). Mais VGE veut aussi faire pièce au RPR, qui lui pourrit la vie depuis 1976. Veil arrive largement en tête en juin 1979 (27,61%), reléguant le parti de Jacques Chirac à la quatrième place (16%): les Français ont sanctionné son appel souverainiste de Cochin de décembre 1978 dans lequel il dénonçait le «parti de l'étranger», entendez l'UDF.

Paris et Bonn s'entendent pour porter Simone Veil à la présidence de l'Assemblée, ce qui lui vaudra la rancune des représentants des petits pays qui n'apprécient pas qu'on leur passe ainsi par-dessus la tête. Elue au troisième tour de scrutin, elle restera à ce poste jusqu'en jan-

vier 1982: elle renonce alors à briguer un second mandat de deux ans et demi, ne bénéficiant pas du soutien des élus RPR, qui lui vouent une haine tenace. «Peut-être aurais-je pu me battre davantage, mais les jeux politiciens que je n'avais faits en France que pour mieux les retrouver à Strasbourg avaient eu raison de mes forces», raconte-t-elle. Simone Veil reste néanmoins au Parlement européen, d'abord comme présidente de la commission des affaires juridiques puis du groupe libéral, jusqu'en 1993, date à laquelle elle est nommée ministre des Affaires sociales du gouvernement Balladur.

Voix discrète

Le problème, pour Veil, est qu'elle a présidé une coquille vide, le Parlement européen de 1979 n'ayant strictement aucun pouvoir, les Français y ayant veillé dans le traité de Rome de 1957. Ce n'est qu'en 1987, avec l'Acte unique, qu'il pourra donner un (simple) avis sur les lois européennes. Et ce n'est qu'en novembre 1993, avec le traité de Maastricht, qu'il obtient enfin le droit, seulement dans quelques domaines, de bloquer un texte. Veil est déjà partie.

Quant à la proposition (vite abandonnée) de «confier» aux élèves de CM2 la mémoire d'un enfant victime de la Shoah ? «A la seconde, mon sang s'est glacé», racontait-elle.

«Pas d'obstacle». Celle qui se proclamait «personnalité indépendante» n'a cessé de faire entendre sa propre musique, notamment sur l'immigration ou son refus constant de tout accord avec le FN. Alors qu'aux régionales de 1988, des alliances sont conclues entre des dirigeants locaux de l'UDF et le parti d'extrême droite, Veil affirme qu'«entre un FN et un socialiste, [elle voterait] pour un socialiste». Dans la foulée de la réélection de Mitterrand, elle ne voit pas d'obstacle de principe à gouverner avec les socialistes». Adhérente éphémère de l'UDF puis titulaire de la première carte de l'UDI, elle martelait que «la France doit être gouvernée au centre». Le couple Veil avait fondé le club Vauban, où les membres, de droite comme de gauche, se réunissaient au petit-déjeuner. «Libérale» sur le plan économique, elle se sentait «plutôt à gauche sur les sujets de société». Veil, femme de droite... L'objection des journalistes l'agaçait. «Non, répliquait-elle. Je lis toujours Libération.»

LAURE EQUY

Un clan entre affaires et engagements

Le mari Veil, après avoir été élu, s'est fait un nom dans le transport et le tourisme. Ses enfants sont avocats, le cadet perpétuant le travail de mémoire de sa mère autour de la Shoah.

Le rituel a eu lieu durant des années. Tous les samedis, à l'heure du déjeuner, trois générations se retrouvaient place Vauban, dans le VII^e arrondissement de Paris, autour de Simone et Antoine Veil, décédé en avril 2013. Leurs enfants et leurs petits-enfants prenaient place autour de la table familiale, à laquelle était parfois conviée une personnalité, comme l'ancien Premier ministre israélien Shimon Peres. Les Veil, c'était une famille soudée autour d'un couple qui s'est formé en 1946, après s'être rencontré à Sciences-Po. Cette année-là, Simone épouse Antoine. Ce dernier

intègre l'ENA en 1953 et a, lui aussi, mené une carrière d'élu, comme conseiller de Paris et conseiller régional d'Ile-de-France. Désireux de ne pas jouer les «Poulidor de la politique», le bifurqué cependant assez rapidement vers le monde de l'entreprise, dans lequel il s'est fait un nom, avec une prédilection pour les transports et le tourisme. On le retrouve à la tête du transporteur aérien UTA (racheté ensuite par Air France) puis de la Compagnie des Wagons-Lits avant de diriger Saga, société de transport ferroviaire et de logistique. Présent dans plusieurs conseils d'administration, il siège notamment dans celui du groupe de pub Havas. Les enfants du couple vont également évoluer aux confins de la vie politique et économique. Les deux aînés, Jean et Pierre-François, sont avocats, associés au sein du même cabinet, Veil et Jourde. Ils n'ont toutefois pas toujours travaillé ensemble. Jean, pénaliste, en a été le créateur en 1990 et a souvent été en première ligne sur de gros dossiers à fort retentissement médiatique.

Il est successivement le défenseur du Crédit lyonnais au moment de sa déconfiture en 1993 et de la Société générale dans l'affaire Kerviel. Il plaide également pour Dominique Strauss-Kahn après sa mise en cause dans l'affaire de la Mnef et pour Jérôme Cahuzac, poursuivi et condamné pour fraude fiscale.

Son frère, Pierre-François, est moins médiatique. Doté d'un «solide sens de l'humour» selon une de ses consœurs, l'ancien secrétaire de la Conférence du stage – qui distingue les espoirs du barreau – intervient surtout en droit des affaires. Hors des murs du cabinet, le cadet de la famille Veil poursuit le travail de mémoire de sa mère. Il préside le comité français de la fondation Yad Vashem, du nom du musée de Jérusalem dédié au génocide et construit sur la colline du souvenir en 1953. Un engagement dans la droite ligne de celui de sa mère, présidente d'honneur de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah.

FRANCK BOUAZIZ



Léotard, Balladur (alors en campagne), Sarkozy et Veil, en 1995, à Chamonix. J.-B. VERNIER. SYGMA. GETTY

En outre, en 1981, l'élection de François Mitterrand la marginalise davantage et, à partir de 1982, c'est le couple qu'il forme avec Helmut Kohl qui est à la manœuvre de la relance européenne. Lorsqu'elle revient aux affaires, en 1993, c'est pour occuper un poste qui n'a quasiment aucune dimension communautaire. A-t-elle au moins pesé dans les débats nationaux ? Pas vraiment, sa voix a toujours été discrète. On se souviendra juste de sa pâleur lorsqu'en septembre 1992, le non au traité de Maastricht a semblé en passe de l'emporter.

Bref, le symbole européen qu'elle a incarné l'a dépassée et n'a jamais correspondu à une réalité tangible. L'Europe, au fond, n'a été qu'un combat marginal dans sa vie, laissant à d'autres le soin de la faire. Mais elle n'a jamais cessé de l'aimer, affirmant en 2008 : «Quand je regarde ces soixante dernières années, c'est ce que l'on a fait de mieux.»

JEAN QUATREMER
Correspondant à Bruxelles

(1) Dans son autobiographie, *Une vie*, publiée en 2007 et disponible au Livre de poche.

EN TAILLEUR SIMONE

Simone Veil, lors de son grand oral à l'Assemblée en 1974, a marqué une époque avec un discours et une loi. Une allure aussi. Ce 26 novembre, la ministre de la Santé arbore un style resté dans les mémoires. A l'instar de ce moment historique, Veil a affiché, tout au long de sa carrière, un uniforme systématique qui disait tout de sa stature de femme politique, soit le chignon impeccable, une rangée de perles bon chic, la blouse à lavallière, le tailleur Chanel et, dès l'hiver arrivé, un manteau de fourrure, pièce maîtresse de sa garde-robe érigée au rang de fétiche. Simone Veil fut, plus qu'aucune autre, le chantre de ce power dressing apparu à l'aube des années 70, élaboré pour marquer une position hiérarchique, et les contours d'une prise de pouvoir. Il y avait dans son regard bleu une douceur mélancolique et une distance perpétuelle qui forçait le respect. «Tu es trop jolie

pour mourir ici», lui dit un jour une kapo d'Auschwitz qui était tombée sous son charme. Sa beauté l'avait ainsi sauvée de la mort et constituait l'un des mythes rattachés à sa personne. Veil était devenue l'archétype de la Française grande bourgeoisie qui jamais ne se relâche, cigarette à la main, refusant de porter le jeans à la mode et ne se décoiffant qu'en de rares occasions, comme lors de cette interview accordée en 1986 à Christophe Dechavanne : «Je regrette beaucoup d'avoir les cheveux longs depuis que je suis ministre. C'était beaucoup plus facile de se recoiffer avec les cheveux courts, quand on est en voyage tout le temps et qu'il faut être présentable», avait-elle déclaré tout en se détachant délicatement les cheveux à la demande de l'animateur de *Toutes folles de lui*, parvenant à rester digne dans un instant télévisuel qui ne l'était guère. M.Ott.

«Grâce à elle, aucune femme ne meurt plus dans les mains d'une faiseuse d'anges et cela n'a pas de prix. Je suis très fier d'avoir fait son habit pour l'Académie française...»

Karl Lagerfeld couturier

«Notre ville n'oubliera pas celle qui s'est inscrite dans la lignée des combattantes de la liberté qu'elle prise.»

Anne Hidalgo maire de Paris

«Madame Veil appartient au meilleur de notre histoire. Et son nom vivra dans notre gratitude pour toujours.»

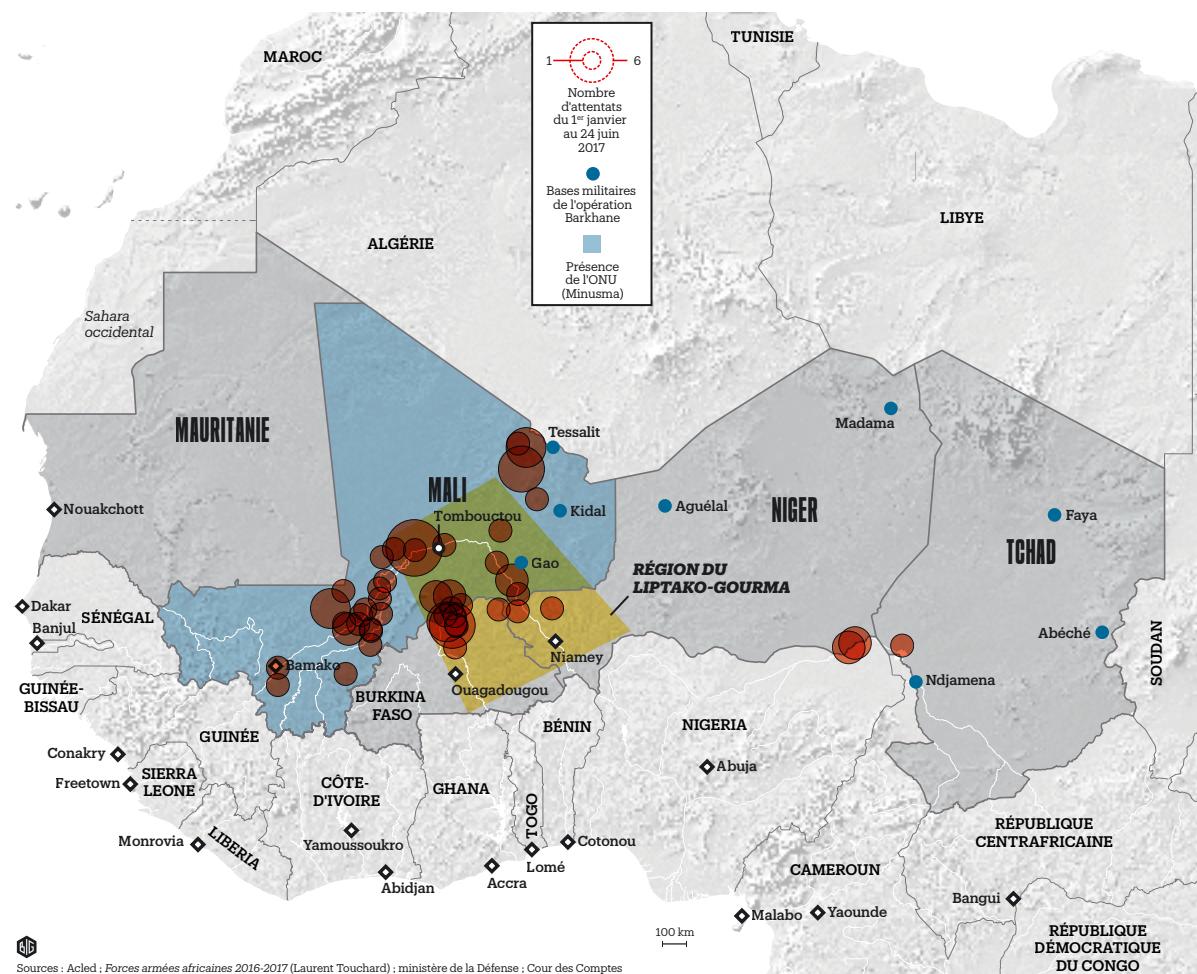
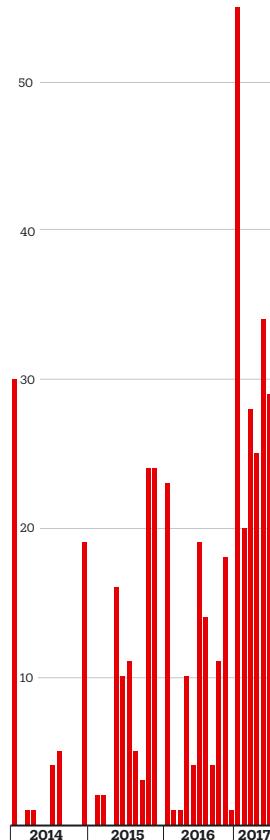
Jean-Luc Mélenchon



Dessin de Pénélope Bagieu auteure de *Culottées*, aux éditions Gallimard BD

Morts dans des attaques terroristes au Mali

entre janvier 2014 et juin 2017



Sources : Acled ; Forces armées africaines 2016-2017 (Laurent Touchard) ; ministère de la Défense ; Cour des Comptes

Nouvelle force au Sahel : par ici la sortie ?

Macron sera dimanche à Bamako pour le lancement de l'armée interafricaine du «G5 Sahel», destinée à mieux lutter contre le jihadisme et les trafics. Avec l'aide de la France, qui y voit l'opportunité, à terme, de passer le relais.

Par
CÉLIAN MACÉ
Infographie BIG

C'est la deuxième fois en un mois et demi qu'Emmanuel Macron traverse le Sahara. La première visite, à Gao le 19 mai, était consacrée aux troupes françaises de l'opération Barkhane. Celle prévue dimanche à Bamako s'inscrit dans le cadre d'un sommet du «G5 Sahel», organisation balbutiante qui doit annoncer officiellement le lancement d'une nouvelle force armée composée de 5 000 soldats mauritaniens, maliens, burkinabés, nigériens et tchadiens. Elle aura pour mission première de combattre les groupes jihadistes qui continuent de frapper la région, quatre ans après l'intervention française au Mali, mais également de lutter contre le trafic transsaharien de drogue, d'armes et de migrants.

La France n'est pas membre du G5 Sahel, mais elle ne cache pas son influence prépondérante dans le dispositif. «Nous sommes le tuté, le grand frère du G5», assurait l'an dernier le général Patrick Brethous, alors à la tête de Barkhane. La «montée en puissance des armées partenaires» pourrait en effet constituer, dans les prochaines années, une porte de sortie ho-

norale – au moins en termes d'image – pour l'armée française au Sahel. D'où le retour pressé d'Emmanuel Macron au Mali. Mais la force interafricaine tiendra-t-elle ses promesses? Retour sur les espoirs et les obstacles de ce nouvel attelage sahélien.

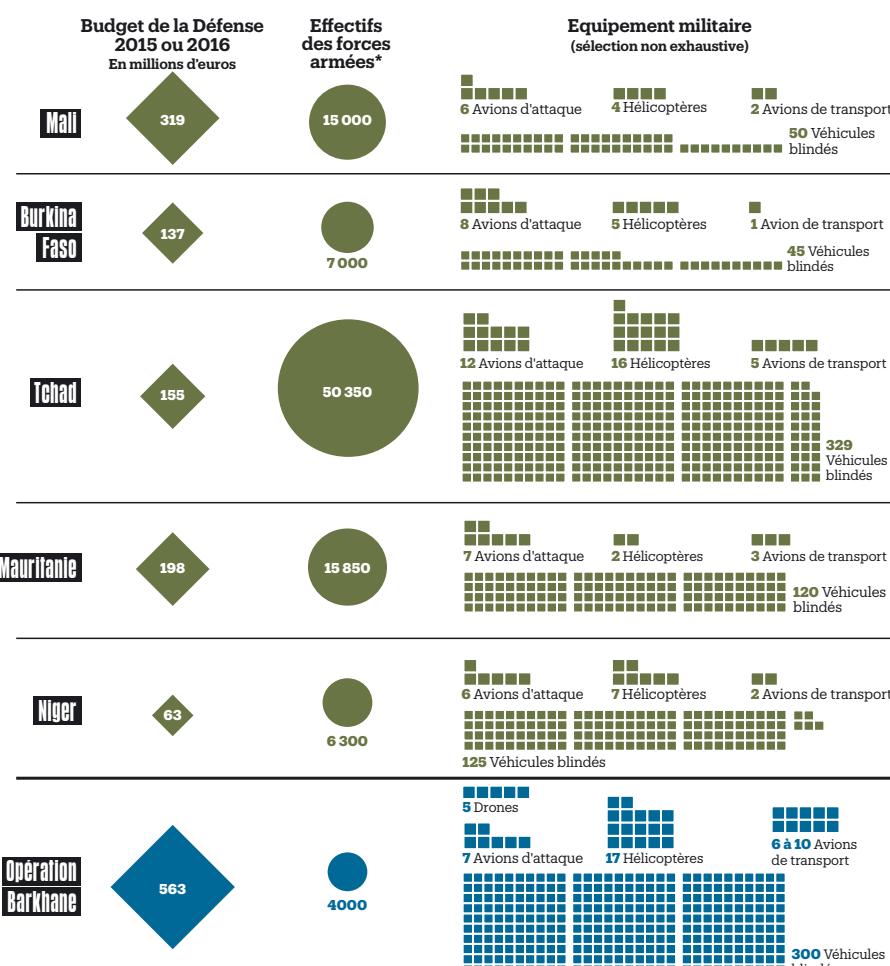
Quelle est l'architecture militaire du G5 Sahel?

La «force conjointe» du G5 sera composée de cinq bataillons d'environ 750 hommes, selon le schéma élaboré par les états-majors des pays concernés. Au total, 5 000 militaires et forces de sécurité pourraient être mobilisés

– et non 10 000, comme s'était aventuré à annoncer le ministre malien des Affaires étrangères au début du mois. Le quartier général de la force sera installé à Bamako, sous commandement du général malien Didier Dacko.

«L'innovation principale sera la mise en place d'opérations transfrontalières, avec un droit de poursuite de part et d'autre des frontières», souligne l'Elysée. «L'idée est de prévoir une bande de 50 kilomètres de chaque côté dans laquelle les bataillons du G5 seront libres d'intervenir», précise un bon connaisseur de la région. Il faut une force mobile, donc dotée de moyens de projection rapides. Les 5 000 hommes ne pour-

DÉCRYPTAGE



* Unités régulières, hors unités paramilitaires

ront jamais être déployés au même endroit. Chacun interviendra dans son pays, ou dans son voisinage immédiat.»

Un espace est jugé prioritaire : le Liptako-Gourma, ou «zone des trois frontières», à la croisée des territoires malien, nigérien et burkinabé. C'est ici que les attaques jihadistes contre les garnisons ont été les plus nombreuses depuis le début de l'année. Dans les faits, les opérations transfrontalières y ont déjà commencé : une force tripartite avait même été lancée en janvier, qui sera vraisemblablement intégrée au G5 Sahel. «Barkhane va systématiser ces actions conjointes, il y en aura davantage, nous allons amplifier notre soutien», assure l'Elysée. «Si l'on regarde de près, sur le plan militaire, il n'y a pas vraiment de nouveauté», commente Laurent Touchar, spécialiste des questions de défense en Afrique. «On va juste donner le label G5 Sahel à des opérations qui existaient déjà. Or, il faut bien avouer que les armées africaines n'ont pas le savoir-faire pour travailler ensemble : la force conjointe risque de fonctionner uniquement grâce à l'appui de Barkhane.»

L'Union africaine avait rêvé d'un dispositif plus ambitieux : une task force mixte de plusieurs milliers d'hommes spécialisée dans la lutte antiterroriste. «Les Africains ont vécu comme une humiliation le dé-

ploiement de Serval en 2013. Ils avaient imaginé mettre sur pied un corps expéditionnaire qui pourrait intervenir contre les jihadistes, explique un consultant militaire. Mais il faut être réaliste : ils ne peuvent pas faire mieux que Barkhane sur ce registre-là. Cela n'arrivera pas avant très longtemps. La force conjointe transfrontalière, en revanche, est à portée de main, et c'est une excellente nouvelle. Les Sahéliens en ont envie et le concept a fait ses preuves. Les Français ont simplement rodé la machine.»

Qui va payer ?

Les pays du G5 comptent parmi les plus pauvres de la planète. Et le financement de la force conjointe est loin d'être bouclé. Le président tchadien, Idriss Déby, a rappelé dimanche dernier dans une interview au Monde qu'il était «du devoir de tous ceux qui ont plus de moyens

d'aider sur le plan militaire, matériel, logistique, financier». Et de prévenir : «Nous sommes arrivés au bout de nos limites. Nous ne pouvons pas continuer à être partout, au Niger, au Nigeria, au Cameroun, au Mali, et surveiller 1 200 kilomètres de frontière avec la Libye. Tout cela coûte excessivement cher et, si rien n'est fait, le Tchad sera malheureusement dans l'obligation de se retirer.» Une menace à peine voilée adressée à Paris.

Lors du Conseil de sécurité du 21 juin à l'ONU, Washington a également affiché sa prudence sur le volet financier. Signe de sa défiance envers les opérations de maintien de la paix, l'administration Trump vient d'annoncer vouloir amputer de 600 millions de dollars son aide aux Casques bleus à travers le monde. «La discussion n'a pas été facile», admet l'Elysée. Si la résolution «se félicite du déploiement de la force conjointe», son texte prévoit que «c'est aux Etats du G5 Sahel qu'il incombe de [lui] donner les ressources dont elle a besoin». Pour l'instant, seule l'Union européenne s'est engagée à mettre la main au porte-feuille, à hauteur de 50 millions d'euros. Or, selon les travaux préparatoires du G5, la facture de la force conjointe serait dix fois plus élevée. «Chacun est dans son rôle, relativise Jérôme Pigné, coordinateur du Réseau de réflexion stratégique sur la

sécurité au Sahel. Idriss Déby s'offre un coup de communication pour faire monter les enchères, même s'il dit vrai quand il pointe l'épuisement de ses forces. Trump est également en cohérence avec sa critique du multilatéralisme, mais dans les faits, les Etats-Unis aideront le G5 en bilatéral.»

En attendant, la France se démène pour «impliquer d'autres Etats membres européens», notamment les Allemands. Un premier tour de table a eu lieu à Paris, le deuxième est prévu à Berlin. «Tout le monde n'a pas les mêmes priorités, relève un observateur. La France est focalisée sur le terrorisme, mais l'Allemagne et l'Italie, par exemple, se concentrent d'abord sur la question migratoire.» Pour montrer la voie, Emmanuel Macron devrait faire des annonces à Bamako «en matière d'équipement», a prévenu son entourage.

La force du G5 pourra-t-elle remplacer Barkhane ?

«Au Mali, le G5 est la clé du désengagement imaginé par Hollande et Le Drian, assure notre observateur. Sur le papier, c'est une belle solution, très pratique. La France veut à tout prix éviter l'effet Bourbaki.» Même si la présidence française assure qu'il est «trop tôt» pour évoquer une «stratégie de sortie», il serait logique que le G5 prenne le relais de Barkhane d'ici quelques années. «On commencera à parler de retrait quand on constatera un reflux des actes terroristes», répète l'Elysée. Sauf que les attentats, au lieu de décliner, augmentent. En mars, plusieurs groupes armés de la région ont annoncé dans une vidéo leur fusion dans une nouvelle entité, le Groupe de soutien de l'islam et aux musulmans. Leur chef, le Touareg malien Iyad Ag Ghali, y a renouvelé son allégeance à Al-Qaeda. Plus de 200 militaires ont été tués en 2017 dans des attaques jihadistes, dont la plupart revendiquées par cette nouvelle organisation. De quoi relativiser l'efficacité de l'opération française au Sahel, qui compte 4 000 soldats déployés en permanence depuis 2014, pour un coût de 600 millions d'euros par an. Les 130 000 Casques bleus de la Minusma – dont le mandat, renouvelé jeudi, ne prévoit pas explicitement la lutte antiterroriste – ne parviennent pas davantage à contenir la menace.

Si la France ne parvient pas à «érauder les ennemis», selon les mots de Macron à Gao, elle pourrait à l'avenir justifier son retrait progressif par l'autonomie accrue des armées du G5. «Ce ne serait pas une trahison : le renforcement des capacités militaires des pays du Sahel est inscrit dans les objectifs de Barkhane, c'est l'un des piliers de sa mission», rappelle Jérôme Pigné. Les soldats sahéliens seront-ils en mesure de supporter le fardeau ? Le mandat des troupes africaines (antiterrorisme, anticrime, douane volontante) apparaît très ambitieux. Mais leur force de frappe sera, elle, sans commune mesure avec celle de l'armée française, mieux équipée et mieux entraînée. ◆

«Au Mali, le G5 est la clé du désengagement imaginée par Hollande et Le Drian.»
Un observateur de la région

Carnet

DÉCÈS

Sophie VILLENEUVE, son épouse, Corto, Luna, Bianca et Anna, ses enfants, Bernard et Catherine VILLENEUVE, ses parents, Julien, Thomas VILLENEUVE, ses frères et leurs épouses, Claude VILLENEUVE, Bruno VILLENEUVE, Muriel ALLARD, Norma et René DRUCKMAN, ses oncles et tantes, Gilles et Clotilde WAYMEL, ses beaux-parents, François et Cécile WAYMEL, Anne et Olivier JEAN JARRY, ses beaux-frères et belles-sœurs, ont la grande douleur de vous faire part du décès de

Stephan VILLENEUVE
chevalier de la Légion d'honneur,

à Mossoul, le 19 juin 2017.

La cérémonie religieuse, suivie de l'inhumation, sera célébrée dans l'intimité.

SOUVENIRS

Les trois minettes
Petit Prince
tu aurais eu 30 ans aujourd'hui.



Vous organisez un colloque, un séminaire, une conférence..

Contactez-nous

Réservez et inscrivez la veille de 9h à 11h pour une parution le lendemain

Tarifs : 16,30 € TTC la ligne
Forfait 10 lignes :
153 € TTC pour une parution
15,30 € TTC la ligne suppl. abonnée et associations : -10%
Tél. 01 40 10 52 45

Vous pouvez nous faire parvenir vos textes par e-mail : carnet-libe@teamedia.fr

La reproduction de nos petites annonces est interdite

Le Carnet
Emilie Rigaudas
01 40 10 52 45
carnet-libe@teamedia.fr

Par
AMAEILLE GUITON

Les «rançongiciels» se suivent, et se ressemblent de moins en moins... WannaCry, avec sa spectaculaire vague du 12 mai, ne présentait déjà pas tout à fait les caractéristiques d'une opération cybercriminel classique. Apparu cette semaine, ExPetr oriente de plus en plus les soupçons vers un autre scénario : celui des conflits de basse intensité qui ne disent pas leur nom.

WannaCry avait frappé en moins de vingt-quatre heures des entreprises et des institutions dans 150 pays, faisant «200 000 victimes», selon Europol, dont des hôpitaux britanniques, des banques russes ou le constructeur automobile français Renault. Déjà, nombre d'experts s'étaient interrogés sur les motivations des attaquants : opération purement crapuleuse ou test grandeur nature ? Questionnements qui se sont aguiseés à mesure que les recherches s'orientaient vers Lazarus, le groupe de pirates informatiques mis en cause dans la cyberattaque contre Sony en 2014 – et que les autorités américaines ont accusé d'être lié à la Corée du Nord.

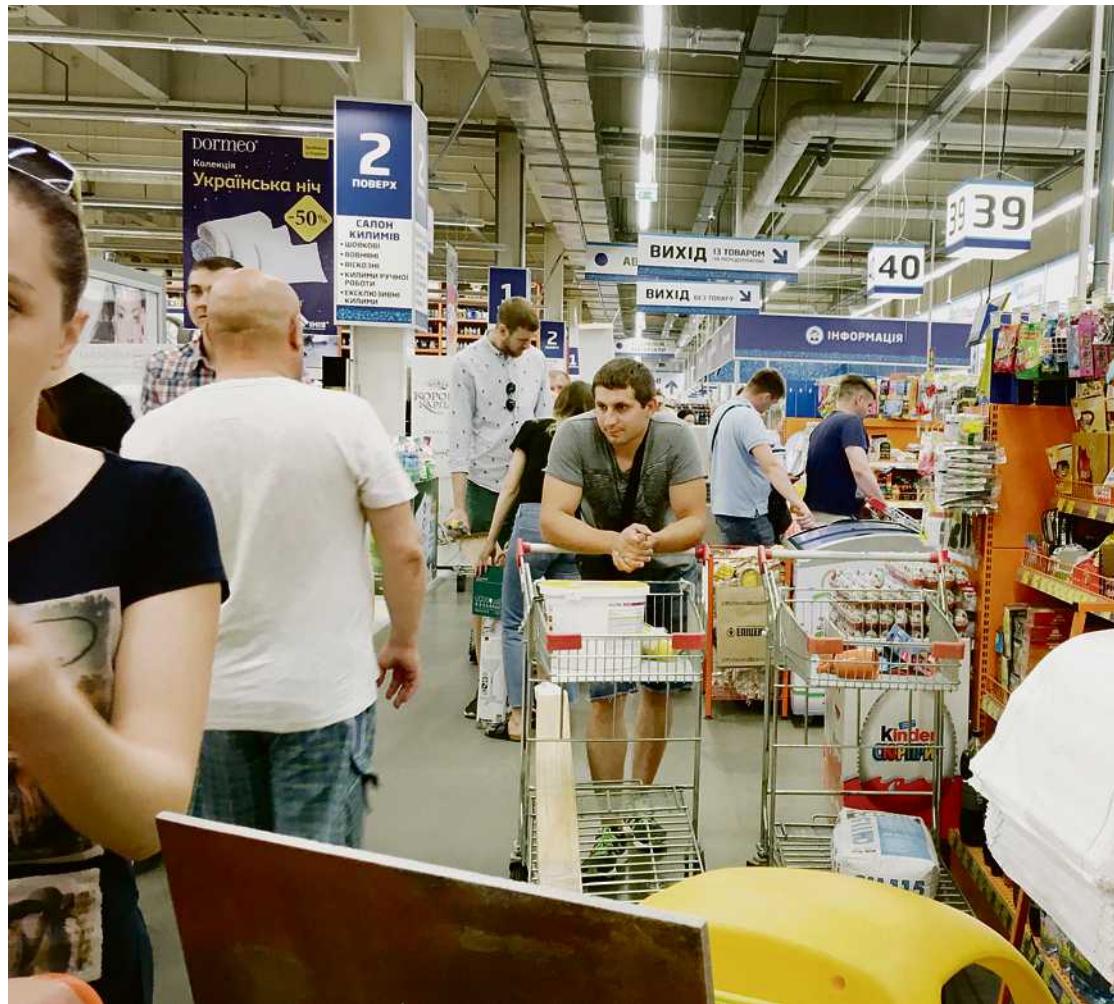
Avec le nouveau logiciel malveillant apparu mardi – baptisé NotPetya puis ExPetr par l'éditeur russe d'antivirus Kaspersky, Nyetya par l'Américain Cisco Talos, ou encore Petya, du nom du *ransomware* repéré en 2016 dont il s'inspire –, un cap est franchi. Affectant principalement l'Ukraine, où il s'est d'abord manifesté, ExPetr s'est propagé en Russie, en Europe, aux Etats-Unis, en Australie. Touchant le métro de Kiev, la centrale nucléaire à l'arrêt de Tchernobyl, le transporteur maritime danois Maersk, le cabinet d'avocats américain DLA Piper, le géant français des matériaux Saint-Gobain... Or plus les éléments d'analyse technique s'accumulent, moins la motivation financière semble crédible. Tandis que se renforce la piste d'une volonté de sabotage et de destruction.

À DOUBLE TOUR

Au fur et à mesure des heures, puis des jours, plusieurs éléments ont en effet frappé les chercheurs en cybersécurité. Premier constat : à la différence de WannaCry, ExPetr ne vise manifestement pas à se répandre tous azimuts. Le premier dispose d'un mécanisme de propagation autonome sur Internet ; le second ne se diffuse qu'à l'intérieur des réseaux d'entreprise. Mais sa panoplie est plus étendue, et d'autant plus redoutable.

Le nouveau *malware* embarque deux outils de la NSA, la puissante agence de renseignement américaine, développés pour exploiter des failles dans le système d'exploitation Windows. Microsoft avait pourtant corrigé les failles en mars, mais les correctifs n'ont pas forcément été appliqués par tous les utilisateurs... Surtout, ExPetr utilise également des outils d'extraction de mots de passe et d'administration à distance. Autrement dit, tout ordinateur équipé d'un système Windows, même mis à jour, peut être contaminé.

Deuxième constat : l'objectif d'extorsion, rapidement sujet à caution, est apparu de moins en moins probable. Du rançongiciel, ExPetr a certes les apparences, exigeant de sa victime le paiement d'une rançon de 300 dollars (264 euros) en bitcoins et l'envoi d'un identifiant à une adresse mail une fois le versement effectué. Or, jeudi, Juan Andrés Guerrero-Saade, chercheur chez Kaspersky, et Matt Suiche, fondateur de la start-up émiratie Comae Technologies, qui tenaient ensemble une conférence en ligne, l'ont abondamment souligné : autant les concepteurs d'ExPetr ont soigné la capacité de leur logiciel malveillant à se propager, autant ils s'avèrent de bien piètres «rançonneurs». L'utilisation d'un seul portefeuille Bitcoin pour les versements rend



En Ukraine, l'attaque a paralysé des supermarchés, mais a aussi touché le système bancaire, les aéroports, l'énergie, le métro de

CYBERATTAQUE

Détruire, la rançon du succès

Le logiciel malveillant ExPetr, qui a principalement touché l'Ukraine, a fait tache d'huile en Russie et dans le reste du monde. Selon un nombre grandissant d'experts, l'opération ne serait pas crapuleuse, mais s'apparenterait plutôt à du sabotage.

RÉCIT



Kiev... PHOTO EFREM LUKATSKY. AP

la surveillance des transactions par les autorités bien plus aisée. Quant à l'adresse mail, ouverte chez un fournisseur de messagerie allemand, elle avait été désactivée par ce dernier dès mardi midi.

Incompétence? Ou écran de fumée... Entre mercredi soir et jeudi matin, aussi bien Matt Suiche que Kaspersky et Cisco Talos sont venus à la même conclusion : pour eux, ExPetr ne relève pas du motif crapuleux, mais de l'intention destructrice. D'un côté, après s'être propagé, il verrouille à double tour les machines qu'il infecte : il chiffre d'abord les fichiers présents sur le disque dur puis, dans un second temps, le «catalogue» de tous les fichiers stockés (la «table de fichiers principale»), rendant ceux-ci inaccessibles. De l'autre, il empêche tout retour en arrière. Ainsi, explique l'équipe de Kaspersky, l'identifiant attribué à une machine infectée, que la victime doit envoyer au «rançonneur», devrait contenir des informations permettant un déchiffrement ultérieur. Ce n'est pas le cas : il est générée de manière totalement aléatoire. En conséquence, «même si [les victimes] paient la rançon, elles ne récupéreront pas leurs données». De son côté, en France, l'Agence nationale de la sécurité des systèmes d'information (Anssi) indique que quand ExPetr, après avoir fait son office, «s'installe à la place du secteur de démarrage de Windows» pour lancer l'écran de demande de rançon, il détruit au passage la clé utilisée pour chiffrer la table de fichiers principale. Qui devient dès lors irrécupérable.

«Il pourrait s'agir d'une démonstration de sa capacité offensive par un groupe de pirates.»

Nicolas Arpagian
directeur scientifique à l'INHESJ

«L'objectif d'un ransomware est de gagner de l'argent», rappelle Matt Suiche sur son blog. Et pour cela, il faut que les victimes aient l'espoir de récupérer leurs données... Pour Suiche, l'apparence de rançongiciel est «un leurre» destiné à cacher les motivations réelles des attaquants. Point de vue de plus en plus partagé. «C'est un déguisement. Le but, c'est de nuire, de bloquer, de détruire», déclarait jeudi matin à l'Usine nouvelle Guillaume Poupart, le patron de l'Anssi, resté jusqu'ici très discret. Pour nous, c'est plus grave que WannaCry. Il y a moins de victimes, mais elles sont plus gravement touchées.»

Outre le soin apporté aux mécanismes de propagation et le caractère manifestement plus destructeur que crapuleux, un troisième élément ressort des recherches en cours sur ExPetr : l'Ukraine n'est pas qu'un «patient zéro», c'est la cible principale. D'après les chiffres donnés par Kaspersky mardi soir, alors que la propagation commençait à ralentir, 60% des «2000 attaques» recensées chez ses clients concernaient le pays. Vendredi matin, Microsoft avance un bilan de «moins de 20000 machines infectées», dont «plus de 70% [...] étaient en Ukraine». Et pour cause. À ce jour, deux sources primaires d'infection ont été identifiées par Kaspersky, et les deux concernent l'Ukraine. Dès mardi soir, Costin Raiu, le directeur de l'équipe de recherche et d'analyse de Kaspersky, expliquait à Libération qu'ExPetr s'était diffusé mardi matin par le biais d'un logiciel ukrainien de comptabilité et de fiscalité, M.E.Doc, utilisé par de très nombreuses entreprises du pays : «Le mécanisme de mise à jour a été saboté, pour distribuer le malware aux clients de M.E.Doc.» L'entreprise a démenti avoir été piratée. Mais la piste a été confirmée tant par la police ukrainienne que par Cisco Talos et Microsoft.

RICOCHET

Mercredi, Kaspersky a fait état d'une autre source d'infection : un site web ukrainien consacré à la région de Bakhmout. «Les visiteurs ont été mis en contact avec un fichier malveillant déguisé en mise à jour Windows», précise le communiqué de l'entreprise. Aucune autre méthode de contamination initiale n'est pour l'heure avérée. Il semble que si d'autres pays ont été affectés, c'est par ricochet. «Les entreprises qui sont impactées en France sont celles qui ont des activités en Ukraine, a souligné le patron de l'Anssi. Je n'ai pas de certitudes à 100% encore mais je n'ai pas trouvé de contre-exemple.» De quoi expliquer d'ailleurs que la Russie soit le deuxième pays le plus touché, selon le décompte de Kaspersky : «Il y a des relations commerciales extrêmement denses entre Russes et Ukrainiens, explique à Libération Julien Nocetti, chercheur à l'Institut français des relations internationales (Ifri). Des entreprises russes qui sont en commerce ou qui passent des accords avec des entreprises ou des ministères ukrainiens utilisent M.E.Doc.» C'était aussi le cas de la filiale dans le pays du transporteur Maersk, dont le réseau était connecté à celui du siège, au Danemark. Dans ce cas, les effets se sont fait sentir jusqu'aux ports de Los Angeles et de Bombay. Le choix de vecteurs de contamination initiale destinés à l'Ukraine relève-t-il de l'opportunitisme ou du ciblage politique? En tout état de cause, «le ciblage sur l'Ukraine semble

plutôt délibéré, poursuit Nocetti. Ce sont les infrastructures critiques qui ont été affectées, pas seulement les institutions : le système bancaire, les aéroports, les télécos, l'énergie, les chemins de fer...» Selon Kaspersky, «au moins la moitié des cibles d'ExPetr» sont des organisations industrielles.

Quel pourrait être l'objectif d'une campagne intentionnelle? «Le blocage de données sans volonté de les rendre de nouveau accessibles peut constituer un motif suffisant, pour déstabiliser un territoire et fragiliser l'Etat concerné, estime Nicolas Arpagian, directeur scientifique à l'Institut national des hautes études de la sécurité et de la justice et auteur de la Cybersécurité («Que sais-je», PUF). L'impact sera d'autant plus grand que le logiciel malveillant se propage rapidement à un grand nombre d'infrastructures, une efficacité qui s'obtient des phases successives de test à grande échelle.» Or l'Ukraine a déjà essayé depuis 2014 nombre de cyberattaques. «Dès les premières révoltes de Maidan, un groupe de hackers prorusses, CyberBerkut, avait piraté les serveurs de la commission centrale électorale», rappelle Nocetti. Après l'annexion de la Crimée et les premiers événements dans le Donbass, il y a eu des attaques contre des réseaux télécos et des centrales électriques. Il y a une sorte de pilonnage des institutions, des acteurs économiques, de l'industrie.» En décembre, un cinquième de la ville de Kiev avait vu son électricité coupée à la suite d'un piratage.

En la matière, la Russie fait figure de coupable idéal. «Cibler l'Ukraine est assez commode pour la Russie», explique le chercheur de l'Ifr. C'est dans sa sphère d'influence. Et étant donné le contexte actuel, avec la guerre dans le Donbass et l'occupation de la Crimée, il y a très peu de chances pour qu'il y ait une répli-

que de l'Otan ou des Etats-Unis.» Dans le cas d'ExPetr, comme le notent Matt Suiche et d'autres, la vague de malwares a été déclenchée le 27 juin, la veille de l'anniversaire de la Constitution ukrainienne... Le chef du conseil de défense du pays a d'ailleurs déclaré mis en cause le puissant voisin.

PUZZLE

Reste que 30% des victimes recensées par Kaspersky sont russes... Et que de grandes entreprises ont été touchées, là aussi dans le secteur de l'énergie - le géant gazier Gazprom, le pétrolier Rosneft, le sidérurgiste Evraz - ou celui des banques. «Cela pose la question de l'épandage», note Nocetti. Pour Arpagian, «la question des auteurs doit être abordée sans idée préconçue. Il pourrait s'agir d'une démonstration grandeur réelle de sa capacité offensive par un groupe de pirates qui souhaiterait monnayer ses services». Ou agirait pour des motifs idéologiques. Toutes les hypothèses sont ouvertes.

D'où que vienne ExPetr, il semble désormais de plus en plus clair qu'il n'a pas été conçu par des cybercriminels ordinaires. Et qu'il s'apparente bien plus à une pièce supplémentaire dans le puzzle complexe et confus des rapports de force géopolitiques et des conflits qui se jouent sur le terrain numérique. «Il y a un brouillage des notions de guerre et de paix», relève Nocetti. «Dès lors qu'on admet que l'identification des auteurs sera longue, incertaine voire impossible, ces pirates devraientachever de convaincre les dirigeants des secteurs publics et privés de leur exposition au risque numérique», insiste Arpagian. Et de l'urgence d'y remédier. Surtout lorsqu'une campagne de malwares déployée dans un pays cible ne peut d'évidence y rester confinée. ➤

TOUS LES MARDIS

Libération

accueille



Chaque mardi, un supplément de quatre pages par le «New York Times» : les meilleurs articles du quotidien new-yorkais à retrouver toutes les semaines dans «Libération» pour suivre, en anglais dans le texte, les premiers pas de l'Amérique de Donald Trump.

10 MILLIONS

de tonnes, c'est le poids des rejets de poissons en mer chaque année, selon une étude publiée cette semaine dans le journal scientifique *Fish and Fisheries*.

Un chiffre en baisse, d'une part parce que certains pays sont plus rigoureux sur la gestion du gaspillage, d'autre part à cause de la surpêche : quand les ressources locales s'épuisent, les pertes sont forcément réduites. Retrouvez l'interview du coauteur de l'étude, Dirk Zeller, sur [Libération.fr](#)

Sur les toits des bâtiments délabrés de la vieille ville, les forces spéciales irakiennes tentent de dégager le terrain pour accéder à la mosquée Al-Nouri, reprise à l'Etat islamique.

Par
LUC MATHIEU
 Envoyé spécial à Mossoul
 Photo
WILLIAM DANIELS

Le bulldozer passe à peine dans la rue. Il frôle les murs des maisons, les ébrèche parfois, et racle tout ce qui traîne : caillasses, tôles, pylônes, carcasses de voitures et de camionnettes. L'engin ouvre une nouvelle voie vers le cœur de la vieille ville de Mossoul et la mosquée Al-Nouri. Les forces spéciales irakiennes se sont installées dans une rue un peu plus large, où s'amoncellent des gravats et où traîne encore le corps noirâtre d'un jihadiste de l'Etat islamique.

La mosquée Al-Nouri, symbole de la ville, est juste derrière, à quelques dizaines de mètres. L'armée irakienne l'a reprise jeudi mais des snipers empêchent encore de s'en approcher. Il n'en reste de toute façon pas grand-chose, hormis le portail d'entrée. Du minaret penché depuis sa construction au XII^e siècle subsiste seulement le socle, et quelques mètres des moaiques de brique.

«Dans quelques jours, ça sera fini»

Le lieutenant-colonel Salam Jassim Hussein, des forces spéciales irakiennes, s'est installé dans ce qui a probablement été une chambre, ou un bureau, d'une petite maison à quelques encabulations de la mosquée. Une veste remplie d'explosifs est posée à côté d'une porte, en haut d'un escalier éboulé. Une caméra ronde a été installée sur le toit. Entouré de trois ventilateurs, le gradé est assis devant un écran plat et manie un joystick. Il observe les quartiers de la vieille ville toujours aux mains de l'Etat islamique. Il passe d'un bâti-

ment à l'autre, zoomé sur un immeuble à côté d'une église, refait un plan large. Des fumées d'explosions montent au-dessus de ruelles désertées. L'objectif des forces spéciales est d'atteindre le Tigre, qui traverse Mossoul du nord au sud et marque l'extémité de la vieille ville. Le fleuve est à 700 mètres.

«Nous l'atteindrons dans quelques jours et ce sera fini», affirme Salam.

Le Premier ministre irakien, Haider al-Abadi, n'a pas attendu.

«Nous assistons à la fin du faux Etat de Daech», a-t-il annoncé dès jeudi. Le gouvernement de Bagdad considère que la reconquête de la mosquée Al-Nouri et de son minaret suffit à déclarer la victoire d'une offensive lancée en octobre. Il tenait absolument à le faire avant

le 4 juillet, trois ans jour pour jour après qu'Abou Bakr al-Baghdadi, calife autoproclamé de l'Etat islamique, est apparu dans la mosquée. Il n'a depuis jamais fait d'autre discours filmé. Les combats se poursuivent pourtant.

Sur l'écran du lieutenant-colonel, on voit deux soldats

qui avancent dos courbés et tête baissée sur un toit. Un troisième les rejoint. Ils hésitent avant de passer sur un autre toit. La lutte contre les derniers jihadistes oblige à fouiller chaque bâtiment de chaque venelle. Jeudi, quatre soldats des forces spéciales ont été tués par deux kamikazes.

«Il y a encore des snipers, mais la plupart des combattants de Daech attendent de se faire exploser. Ils se cachent dans des maisons. D'après nos renseignements, ils ne communiquent plus entre eux, ils sont isolés», explique le gradé. Sur son écran, aucun jihadiste n'est visible. L'officier appelle par radio ses hommes sur le toit. «*Il est où le sniper? Donnez-moi une cible!*» Un soldat répond. L'officier transmet. «*Vous avez reçu les coordonnées? - Oui,*

nous les avons reçues.» Un tir d'artillerie est ordonné. Plus tard, c'est une frappe aérienne qui sera commandée. La fumée grise apparaît à l'écran avant que le fracas de l'explosion ne se propage et fasse trembler les murs de la maison.

Des civils trop faibles pour marcher

Comme à chaque avancée de l'armée irakienne, des civils s'échappent. Ils émergent des décombres et de la poussière exténués, avec quelques sacs comme tout bagage. La plupart sont maigres, faméliques même, ils flottent dans leur pantalon de survêtement et leur polo sales. Il y a des femmes, des enfants, des personnes âgées, des hommes. Ils ont le regard perdu, comme s'ils ne savaient plus où ils

étaient. Certains sont trop faibles pour marcher. Une vieille femme est transportée par quatre hommes qui la portent par les bras et les jambes. Une autre, plus jeune, est poussée sur un vieux fauteuil roulant. Des soldats irakiens stoppent leur Humvee, un blindé américain, à sa hauteur. Elle est hissée à l'arrière. Ses deux pieds sont mal plâtrés, le bandage ne tient que grâce à une épingle à nourrice. Son mari lui donne un sac en plastique qui renferme un classeur de documents administratifs et des radiographies. Cinq jeunes montent sur le capot brûlant du véhicule, deux autres femmes s'assoient sur le même siège à l'arrière. L'une d'elles, visage ridé, pleure en silence en regardant par la vitre la vieille ville ravagée. ▶

REPORTAGE



LA LISTE

Mais qu'est Skippy leur arriver de pire?



ASSASSINÉ À MELBOURNE

Mise en scène macabre à Melbourne (photo), où la police recherche qui a bien pu abattre un kangourou de trois balles dans la tête, le ligoter sur une chaise au bord d'une route, vêtu d'un châle léopard et une bouteille d'ouzo entre les pattes.

ÉCRASÉS DE PAR LE MONDE

Les ingénieurs du suédois Volvo font face à un casse-tête : leur voiture autonome détecte aisément les caribous mais ne repère pas les kangourous à cause de leur fâcheuse manière de se déplacer en sautant. Chaque année, l'animal est impliqué dans 20 000 accidents de la route.

PAUMÉ DANS LES YVELINES

Mi-juin, le conducteur d'un train de banlieue se frotte les yeux en pilant net : en pleine forêt de Rambouillet, un kangourou traverse la voie. Il pourrait être l'un de ceux échappés, il y a vingt ans, d'un zoo des Yvelines et rendus à l'état sauvage.

VU DU JAPON

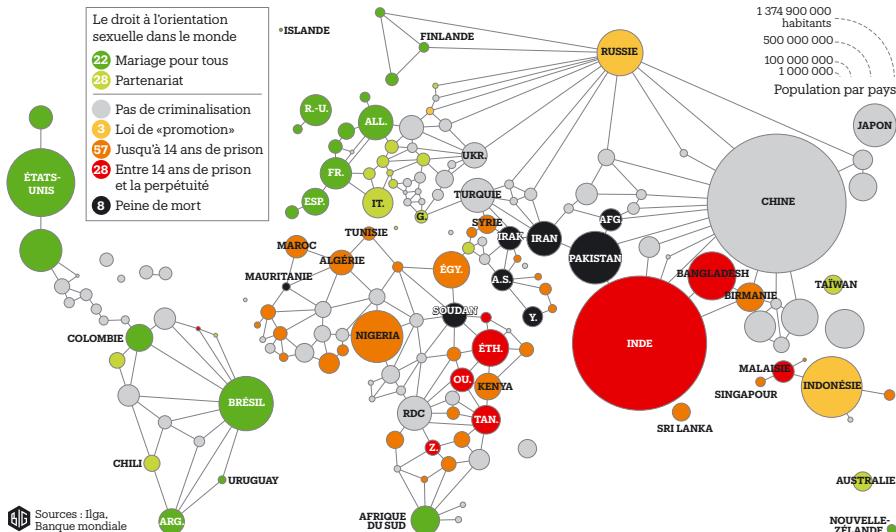
Fukushima: Tepco à la barre

Six ans après la catastrophe de Fukushima, le procès a valeur de symbole et de première. Trois ex-dirigeants de la compagnie Tokyo Electric Power (Tepco), qui gérait la centrale nucléaire installée dans le Tohoku, ont commencé à comparaître vendredi à Tokyo. Tsunehisa Katsumata, l'ancien président du conseil d'administration de Tepco, et deux PDG adjoints, Ichiro Takekuro et Sakae Muto, devront répondre aux accusations de négligences professionnelles ayant entraîné la mort de 44 personnes âgées, évacuées en urgence de l'hôpital de la ville de Futa, à une poignée de kilomètres de Fukushima Daiichi, et causé des blessures à une quinzaine d'autres, dont du personnel de la compagnie. Ils risquent une peine d'emprisonnement de cinq ans et des amendes.

Ce procès risque de mettre au jour le lourd passif de Tepco en matière d'omissions, de falsifications et de violations des règles de sécurité. Depuis les années 70, la compagnie électrique est régulièrement citée dans des rapports d'enquête et des affaires de dissimulation qui révèlent son laxisme et ses mensonges sur l'état de ses installations et la réalité de ses missions. Vendredi, Tsunehisa Katsumata s'est excusé pour avoir «causé un accident grave», ajoutant qu'il était «impossible de le prévoir».

Personne n'a encore été pénalement reconnu responsable de la pire catastrophe nucléaire depuis Tchernobyl, en 1986. Très attendu par les 160 000 habitants déplacés, ce premier procès va sûrement permettre d'en savoir plus sur le rôle de Tepco, mais aussi des services de l'Etat et de régulation, lors de ce «désastre créé par l'homme», selon les termes d'une enquête indépendante publiée en 2012. A.Va. (au Japon)

Data L'Allemagne adopte le mariage pour tous



Grenfell Tower: l'alu en accusation

L'enquête sur la tragédie de Grenfell Tower, au cours de laquelle au moins 80 personnes sont mortes, en est encore à ses prémices. Un juge a été nommé pour superviser l'enquête publique parallèle à l'enquête policière ouverte pour «homicide». D'ores et déjà, le revêtement à base d'aluminium est mis en cause, notamment pour la rapidité avec laquelle le feu s'est propagé, embrasant la tour comme une allumette. Le gouvernement a donc donné le test des revêtements de 600 tours. Pour le moment, sur 139 échantillons testés dans 45 autorités locales, le pourcentage d'échec aux tests de combustion est de... 100%. Ces résultats ne signifient pas que les revêtements étaient illégaux ou ne correspondaient pas aux normes de sécurité en place. Ils tendraient plutôt à suggerer que ces normes, modifiées à plusieurs reprises depuis 1979 et par des gouvernements successifs, n'étaient pas suffisamment sévères et trop imprécises, ce qui a pu entraîner des in-

terprétations au coup par coup. La BBC a révélé vendredi avoir eu accès à des documents montrant que l'autorité locale qui gérait la Grenfell Tower a fait le choix délibéré, en 2014, de changer de revêtement pour privilégier de l'aluminium plutôt que du zinc, comme initialement proposé. Un choix qui permettait d'économiser 300 000 livres sterling (soit 341 000 euros) sur un programme de rénovation de 8,6 millions de livres. Un groupe d'habitants de la tour avait alerté à plusieurs reprises les autorités sur des manquements flagrants à la sécurité, avec des couloirs encombrés, des portes coupe-feu non fermées. Ils n'ont pas été entendus. «Ce n'est pas comme si nous étions restés silencieux, mais ils n'ont jamais répondu. Ce n'est pas seulement qu'ils nous ont ignorés, c'est qu'ils nous regardaient avec mépris», a expliqué au Financial Times Yvette Williams, organisatrice d'un groupe de résidents, Justice 4 Grenfell.

S.D.S. (à Londres)

CAHIER SPÉCIAL AVIGNON



AVEC LIBÉ, EN KIOSQUE LE 6 JUILLET

Libé



Témoignages Qui «pirate» encore en 2017, et pourquoi ?

est inactif. Particulièrement prisé des internautes francophones, il était un outil précieux pour télécharger illégalement des films, des séries, de la musique. Ses administrateurs présumés ont été arrêtés en Suède lors d'une opé-

ration de police franco-suédoise. Huit ans après la création de la Hadopi (qui existe encore, oui), et alors que l'offre légale a indéniablement progressé, Libé a cherché à comprendre les motivations d'utilisateurs de sites de téléchargement torrent en peer to peer. Après un appel partagé sur les réseaux sociaux, la

petite centaine de témoignages reçus donne un aperçu de cette consommation culturelle «pirate» souvent complémentaire aux plateformes légales. De leurs réponses se dégage l'impression d'avoir visé une génération ayant découvert à l'adolescence les «joies» du téléchargement illégal. A lire sur [Libération.fr](#)



Le 17 janvier au Parlement de Strasbourg. PHOTO CHRISTIAN HARTMANN/REUTERS

Assistants parlementaires : Le Pen mise en examen

La présidente du Front national, qui va déposer un recours lundi, était entendue au pôle financier de Paris au sujet des salaires versés à des collaborateurs dont l'emploi à Bruxelles et Strasbourg est supposé fictif.

Par
TRISTAN BERTELOOT

Il s'est enfin rendue à la convocation des juges et a fini par être mise en examen. La présidente du Front national, Marine Le Pen, a été mise en examen vendredi pour «abus de confiance» et «complicité d'abus de confiance» dans l'affaire des assistants parlementaires européens frontis-

tes. L'information connue, son avocat, M^e Rodolphe Bosselut, a immédiatement prévenu que la députée fraîchement élue allait déposer un recours «dès lundi» contre une décision qui, à ses yeux, viole le principe de la séparation des pouvoirs.

5 millions. L'audition de Marine Le Pen a eu lieu vendredi après-midi au pôle financier de Paris, qui enquête depuis le 15 décembre sur les pratiques du FN au Parlement européen. La candidate malheureuse à la présidence a, comme la loi l'y autorise, refusé de répondre aux questions du juge Renaud Van Ruymbeke concernant le parti qu'elle dirige, lequel est soupçonné d'avoir mis en place un système généralisé d'emplois fictifs à Strasbourg et Bruxelles pour rémunérer ses permanents avec des crédits européens. Une vingtaine de ses assistants, salariés par l'institution et censés travailler sur les dossiers de leurs députés, auraient été en

réalité dédiés à des tâches internes au FN. Le Parlement européen évalue son préjudice à 5 millions d'euros entre 2012 et 2017. Dix-sept eurodéputés FN, dont Marine Le Pen et son père, Jean-Marie Le Pen, sont visés par l'enquête en France.

Dans cette affaire, deux assistants frontistes ont déjà été mis en examen, dont la cheffe de cabinet de Marine Le Pen, Catherine Griset, pour recel. La présidente du FN était notamment entendue vendredi sur la question des salaires versés à Catherine Griset comme assistante parlementaire entre 2010 et 2016, alors que l'amie intime et ancienne belle-sœur de Marine Le Pen exerçait au même moment la fonction de secrétaire en chef puis cheffe de cabinet. Pour cet emploi supposé fictif, mais également pour celui de son garde du corps, Thierry Légier, la dirigeante frontiste a déjà dû rembourser 339 946 euros à l'Olaf, l'organisme anti-fraude du Parlement européen. Celui-ci a été

saisi en mars 2015 par Martin Schulz, alors président de l'institution. Il avait constaté que figuraient dans l'organigramme de la direction nationale du FN des noms d'assistants «accrédités», c'est-à-dire censés travailler avant tout au Parlement à Strasbourg et Bruxelles, et «locaux», donc rattachés à la circonscription d'élection de leur eurodéputé.

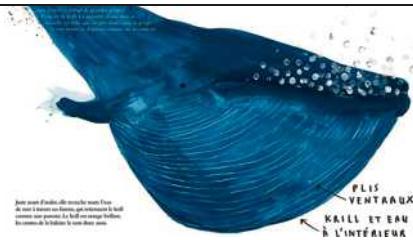
Des doubles inscriptions qui pouvaient laisser supposer que ces personnes étaient en réalité affectées à d'autres tâches que le Parlement, tout en étant rémunérées par celui-ci. D'autant plus que, parmi elles, certaines avaient un contrat de travail qui indiquait comme adresse d'exécution celle du siège du Front national.

Immunité. A l'époque, les soupçons de Martin Schulz avaient été notifiés à la ministre française de la Justice, Christiane Taubira, et le parquet de Paris avait ouvert une enquête préliminaire. Protégée par son immunité d'euro-

députée, Marine Le Pen avait jusqu'à présent refusé de répondre à ses convocations, mais promis qu'elle les honorerait une fois passées les élections présidentielle et législatives pour lesquelles elle était candidate. Ce qu'elle a fait ce vendredi, malgré la nouvelle immunité parlementaire dont bénéficie depuis le 18 juin la désormais députée du Pas-de-Calais. Mandat que Marine Le Pen n'a pas l'intention de quitter malgré sa mise en examen. Mercredi, anticipant la décision des juges, elle avait prévenu qu'elle ne démissionnerait pas, arguant: «*Je suis absolument innocente.*»

UNE PROCHE DE PHILIPPOT DÉBARQUÉE

Décidément, la «refondation» du FN n'est pas un processus tranquille. Depuis les législatives, pas un jour sans que ne se manifestent les divisions du parti, sans égard pour les appels de Marine Le Pen à la «courtoisie» et à la «camaraderie». Alors celle-ci a décidé de sévir : selon les informations de Libération, la présidente du groupe FN en région Bourgogne-Franche-Comté, Sophie Montel, a perdu son poste vendredi. Membre du bureau politique du FN, fidèle et bruyante alliée de Florian Philippot, elle a exaspéré Marine Le Pen par des interventions publiques vues comme des «provocations», notamment au sujet de la ligne du parti sur l'immigration. Lors d'un récent bureau politique, la présidente du FN avait dénoncé ces sorties récurrentes, avant de tacler Montel sur Twitter. La suite reste incertaine. «*Sophie veut tout balancer sur les magouilles et petits secrets du FN*», assurait vendredi matin un proche de l'élu qui, auprès de Libé, se montre plus mesuré : «*J'accepte la situation, je ne vais pas engager de vendetta.*» Le même sort pourrait attendre le patron du groupe FN en région Pays-de-la-Loire, Pascal Gannat. Représentant de la tendance conservatrice et libérale du parti, il est également dans le viseur pour ses critiques publiques à l'encontre de Florian Philippot, et verra son poste remis en jeu lundi. **D.AI.**



Les pages jeunes Les yeux dans le bleu

Saviez-vous que la baleine bleue pèse le poids de 55 hippopotames ? Que son petit peut grossir de 4 kilos en une heure ? Que sa bouche est si grande que cinquante personnes peuvent y tenir debout ? Que l'on peut calculer l'âge approximatif d'une baleine grâce à la cire de son oreille ? Comme chaque semaine, Libération fait le point sur l'actualité du livre jeunesse : aujourd'hui, un bel album instructif consacré au gros mammifère.

GM&S : «C'est à vous de forcer le destin»

Le siège de l'usine GM&S continue. Au fond de l'impassé du Cheix, à La Souterraine, c'est presque un décor de cinéma. Bordée de locaux professionnels, l'entrée de l'usine est barrée de presses industrielles installées là pour bloquer les véhicules. A leurs flancs sont plantés les drapeaux rouges de la CGT. Allégorie de sept mois de lutte sociale creuseuse, ils sont délavés par l'eau et noircis par les feux qui flamboyent jour et nuit. Engagé dans un bras de fer avec les constructeurs français et l'Etat depuis le 2 décembre, le sous-traitant automobile n'en est plus à un coup de théâtre près. Après trois jours de négociations marathon avec Bercy, «l'arlésienne» est finalement arrivée avec l'offre de reprise partielle de GMD jeudi soir (120 des 277 salariés actuels), une poignée d'heures avant le délibéré du tribunal de commerce. Ce dernier en aura tenu compte à minima, en prononçant vendredi une liquidation avec poursuite d'activité jusqu'au 21 juillet. Une respiration pour les salariés, qui entendent en profiter pour reprendre de l'élan. «Ça va pas nous mettre la tête sous l'eau plus qu'on ne l'a déjà. On va continuer à se servir les coudes et dire simplement que si c'est le dernier virage, alors on va en sortir comme une balle», a lancé le cégétiste Yann Augras, sous les applaudissements nourris de ses collègues. Depuis six mois, ces derniers n'ont pas une seule fois contesté

la stratégie du syndicat. S'adressant aux ouvriers, leur avocat M^e Jean-Louis Borie a lancé : «Si on reprend l'histoire, en décembre, Peugeot avait décidé de tuer GM&S en lui coupant les vivres. Vous vous êtes battus et en huit mois vous avez obtenu la survie du site. C'est une victoire. J'en ai la conviction : si rien n'avait été fait, en janvier, l'usine fermerait. Vous avez gagné 120 postes, à vous de continuer pour en garder plus et pour que la négociation initiée à Paris se poursuive.» Le sous-texte est celui de l'indemnisation, une question de principe pour les salariés qui n'ont pas obtenu que les partants quittent l'entreprise avec davantage que le minimum légal. Ni GMD ni les constructeurs n'ont accepté

de mettre la main à la poche. Et l'avocat de les exhorter au combat : «C'est à vous, en poussant plus fort, de forcer le destin.» Vu de La Souterraine, le combat continue donc.

«Pour moi, les négociations viennent juste de commencer, car tout le monde a enfin pris la mesure de ce qui se passe ici», résume Patrick Brun, l'un des salariés présents à Paris. Une ligne que, semble-t-il, partage la cellule de crise à Bercy, qui a donné rendez-vous aux élus du personnel dès la semaine prochaine. «Une victoire, c'est quand il n'y a aucun licenciement, poursuit Patrick Brun. Ce que je veux, c'est que les gens ici restent libres de leur choix et c'est pour ça que je me bats.»

J.Ca. (à Limoges)

«De l'avis des analystes, l'iPhone ne va pas bousculer le jeu.»



LIBÉRATION

il y a dix ans, pour le lancement commercial en juin 2007 (aux Etats-Unis) du premier iPhone

«Trois ingrédients sont à la base de la recette d'Apple : le marketing, le design et l'innovation», expliquaient alors nos journalistes lors du lancement de l'iPhone. «En 2009, anticipait-on, Apple devrait faire son chiffre d'affaires sur trois produits : le Mac, l'iPod et l'iPhone. Deux d'entre eux auront, si la prophétie se réalise, moins de six ans d'existence.» Hmm. Pour notre défense, à l'époque, le finlandais Nokia régnait en maître sur la téléphonie mobile et écouloit 350 millions de portables par an. En 2006, seuls 250 000 smartphones étaient vendus en France, contre 20 millions de mobiles. «Modeste, dit Libé, Apple ne vise que 1% du marché du mobile, et ne pense écouter que 10 millions d'iPhone d'ici à la fin de 2008.» Depuis, Apple a décliné son téléphone en quatorze modèles et plus de 1 milliard d'iPhone ont été vendus à travers le monde (selon le magazine Wired). PHOTO AP

Pantoufle : François Pérol à nouveau relaxé

La prise illégale d'intérêt est un délit pénal d'interprétation stricte. Elle interdit à tout dépositaire d'une parcelle d'autorité publique ayant eu l'occasion de «contrôler, surveiller, proposer des décisions ou formuler des avis» sur une entreprise, d'y travailler ou d'en prendre une participation, avant une période de trois ans, afin d'interdire ensuite tout renvoi d'ascenseur. Retenons chacun de ces verbes pour les appliquer au cas d'école de François Pérol, secrétaire général adjoint de l'Elysée de 2007 à 2009, parti pantouflier en 2009 à la présidence de la BPCE, banque issue de la fusion entre les Banques populaires et les Caisses d'épargne, qu'il avait personnellement pilotée au nom de Sarkozy, sur fond de crise financière.

L'affaire est un cas d'étude pour la justice, qui n'a pu faire autrement que de relaxer, en première instance, et en appel ce vendredi. «Conseiller le président me suffisait», a plaidé Pérol. Ça tombe bien : ce verbe ne figure pas dans la liste des actions proscribes. En première instance, le tribunal correctionnel l'avait relaxé en 2015

au motif qu'il n'aurait pas pris la moindre «impulsion» ou «initiative» – intéressant glissement de vocabulaire. Une victoire pour son avocat, qui avait plaidé que son client s'était contenté «d'informier» Sarkozy – autre verbe ne figurant pas dans le code pénal. Le Parquet national financier a fait appel, réquent deux ans de prison (le maximum légal) comme en première instance, soulignant ce lievre sémantique : devant une commission d'enquête parlementaire, Pérol avait admis avoir «donné son avis» à Sarkozy à propos de la BPCE. Aviser ! Retour à la liste des actions proscribes... Mais la justice préfère ne pas s'en tenir aux mots. Relaxe donc, mais sans se retenir de délivrer quelques leçons de morale sans conséquences.

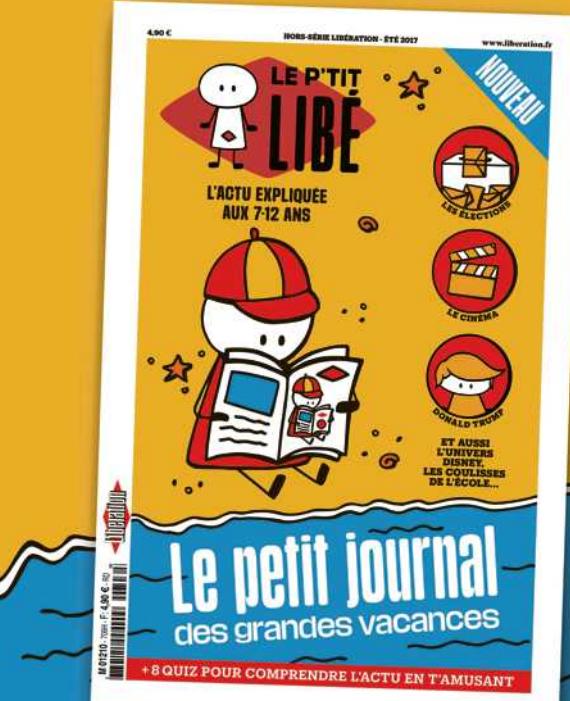
LGBT Palmarès des «Out d'or»

Jeudi se déroulaient les premiers Out d'or, attribués à la visibilité LGBT, organisée par l'Association des journalistes LGBT. Au palmarès : le youtubeur Adrian de la Vega, la députée PS Chaynesse Khirouni et l'auteure Leïla Slimani. Les réalisateurs Robin Campillo (120 BPM) et Amandine Gay (Ouvrir la voix) se partagent le prix de la création artistique.

Créteil Le conducteur fou interné

La garde à vue de l'homme qui a tenté de foncer en voiture jeudi sur des fidèles de la mosquée de Créteil (Val-de-Marne) a été levée, car il souffre de schizophrénie et doit être hospitalisé, a annoncé le parquet de la ville. Son expertise psychiatrique a «conclu à l'incompatibilité de l'état de santé avec la garde à vue et à la nécessité d'une hospitalisation d'office». Le certificat médical mentionne «des propos délirants et incohérents». Il a déjà été hospitalisé en 2006 et 2007 pour schizophrénie.

LE HORS-SÉRIE DES ENFANTS



**TOUT L'ÉTÉ EN KIOSQUES
À PARTIR DU 7 JUILLET**

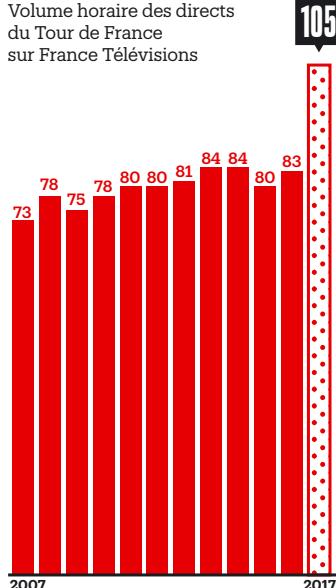
Comment la télé façonne le Tour

France Télévisions, qui pour la première fois cette année retransmettra les étapes en intégralité, cherche à séduire un public toujours plus nombreux. Jusqu'à influer sur l'organisation de la course.

DÉCRYPTAGE

Sur tous les postes

Volume horaire des directs du Tour de France sur France Télévisions



Par

PIERRE CARREY

et **SYLVAIN MOUILLARD**

Envoyés spéciaux à Düsseldorf (Allemagne)

Le Tour de France et la télévision: un tandem très performant. Depuis les premières images en direct captées en 1948 à l'arrivée au Parc des princes, la télé a transformé la course cycliste, dont la 104^e édition, qui s'élance ce samedi de Düsseldorf (Allemagne), réunira autour de 3 millions de téléspectateurs chaque jour dans l'Hexagone. «Le Tour a été créé par la presse écrite, popularisé par la radio et magnifié par la télévision», aime rappeler Christian Prudhomme, directeur de l'épreuve. Le show cathodique est en effet toujours plus soigné, toujours plus intense, toujours plus moderne... Et toujours plus volumineux: cette année, pour la première fois, toutes les étapes seront retransmises dans leur intégralité en direct, et non plus seulement celles de montagne. Dans le même temps, France Télévisions, diffuseur exclusif des images dans 190 pays, renouvelle les voix du Tour. Une première: une femme sera consultante au côté de Laurent Jalabert, l'ex-cycliste Marion Rousse. Deux autres journalistes ont été recrutés, l'historien «néorac» Franck Ferrand (*lire page 22*)

et Alexandre Pasteur, débauché d'Eurosport pour tenir le rôle de commentateur principal. A ce propos, *Libération* en a appris de belles: c'est Amaury Sports Organisation (ASO) qui aurait suggéré à France Télés de remplacer Thierry Adam, le journaliste en poste depuis 2007. ASO dément «intervenir dans les choix éditoriaux de France Télévisions». Quant à la chaîne, elle n'a pas répondu à nos questions sur le sujet. Mais qui sort vraiment gagnant de ce «partenariat» Tour/télé (le mot est employé de préférence à «contrat»)? France Télévisions met en avant le prestige que confèrent la diffusion de la course et le maintien de sa mission de service public... Sur le plan financier, le groupe est en perte: il dépense 24 millions d'euros annuels pour acquérir les droits, mais ne recueillait que 7 millions de recettes publicitaires en 2016, selon *les Echos*. Le bénéficiaire semble donc être ASO. Pas les fédérations cyclistes ni même les coureurs, pourtant acteurs principaux du film de juillet. Organisateurs et diffuseurs collaborant toujours plus étroitement, ça donne...

UN TOUR PLUS ENFLAMMÉ

Comment tenir l'antenne quatre à six heures par jour sans lasser le public? La télé ne se contente pas d'embellir le spectacle sportif:

elle pèse sur son déroulé, voire le fabrique. En 1975, TF1 (alors chaîne publique) crée une prime réservée au coureur passant le plus souvent à l'écran. La réduction des distances vise aussi à répondre aux canons télévisés. Le Tour est passé de 4 000 kilomètres dans les années 60 à environ 3 500 aujourd'hui. Une course plus courte est réputée plus intense. Depuis l'arrivée aux commandes, en 2006, de Christian Prudhomme, lui-même ex-commentateur du Tour sur France 2, le parcours est devenu plus imprévisible. Fini la première semaine avec des étapes plates de 250 kilomètres promises aux sprinteurs, la mise en bouche est souvent plus corsée. La télé veut cependant aller plus loin: Daniel Bilalian, directeur des sports de France Télés, a réclamé à l'Union cycliste internationale l'interdiction des oreillettes en 2009, supposées «cadenasser» la course. La fédération a accepté... jusqu'à se heurter au refus des équipes. Mais l'injonction au spectacle peut parfois entrer en conflit avec une autre demande du public, celle d'avoir un sport «propre». «Aujourd'hui, les gars sont souvent à fond», témoigne Guillaume Levarlet, coureur dans la formation Wanty-Groupe Gobert. Pourtant, certains spectateurs continuent de râler, disant qu'ils s'ennuient. Alors qu'ils criaient "tous dopés!" il y a quelques années.» Parado-



Sur l'étape Mende-Valence, en juillet 2015. France Télévisions paie 24 millions d'euros tous les ans pour



les droits du Tour, et n'aurait récolté que 7 millions en pub l'an passé. PHOTO NEWS. PANORAMIC

xalement, la retransmission intégrale des étapes sur cette édition pourrait permettre aux téléspectateurs de découvrir un pan entier de la course qu'ils ne connaissent pas, ou mal: la première heure où se forment les échappées, souvent la plus agitée, parfois aussi excitante que les derniers kilomètres.

UN TOUR PLUS ÉREINTANT

Les étapes ont rétréci, mais la difficulté a augmenté. Tout à leur objectif d'assurer un spectacle quotidien, les organisateurs ont aussi tendance à supprimer les étapes «de transition». Le point de non-retour est atteint en 2015, quand ASO théorise le concept d'une classique par jour». En moins de quatre jours, les coureurs ont affronté les bordu-

res à travers les polders néerlandais, les côtes de la Flèche wallonne et les pavés de la région de Paris-Roubaix. Arnaud Démare, actuel champion de France, avait protesté. Il précise à *Libération* que cette exigence de spectacle a non seulement épousé les coureurs mais aussi favorisé les chutes: «Quand on voit que le teaser de certaines épreuves est composé à 60% de gâmelles, on se dit que c'est ce que les organisateurs attendent, déplore le sprinteur de la Française des Jeux. Ce qui compte, c'est l'audience et le spectacle, pas le coureur. Plus il y a de chutes, mieux c'est.»

UN TOUR PLUS CARTE POSTALE

Le Tour, c'est de la bagarre sportive. Mais aussi une profusion de châ- Suite page 22

On est passé d'une image trouée à une image saturée»

L'historien du cinéma Patrick Lagoutte pointe la façon dont les réalisateurs filment le cyclisme. Dans la disparition du hors-champ, il voit également celle d'une certaine forme de mystère.

Patrick Leboutte, historien du cinéma et coauteur de *Cinégénie de la bicyclette* (1995), n'a pas la télévision. Cela ne l'empêche pas de regarder toutes les courses dans un troquet populaire de Liège, en Belgique, où les anciens routiers ont leurs habitudes, et près duquel le Tour de France fera étape ce dimanche. Il se cantonne à une chaîne: la RTBF, parce qu'il n'a «pas le choix», mais aussi parce que «c'est bien filmé». Selon lui, Belges et Français sont les meilleurs metteurs en scène du Tour à la télé.

Le vélo à la télé, c'est du cinéma ?

Le plus cinématographique dans le sport cycliste, c'est le hors-champ, le hors-cadre, c'est-à-dire l'essence même du cinéma. On ne peut pas tout mettre dans une image. L'image du vélo est frappée d'un manque. Mon premier traumatisme télévisuel remonte à 1975. Merckx est en course pour remporter son sixième Tour. L'étape se déroule entre Nice et Pra-Loup et il porte le maillot jaune. Les deux ou trois caméras que compte la course le suivent. Soudain surgit Gimondi, qui dépasse puis dépasse Merckx. La caméra reste sur le Belge. C'est au tour de Thévenet d'apparaître et de la laisser sur place. Au bout d'un certain temps, le réalisateur décide d'abandonner définitivement Merckx et de ne plus suivre que le Français. Pour nous, Belges, ce choix qui nous laissait sans nouvelles de notre idole, c'était un coup de poignard, une mise en scène: l'évacuer ainsi entérinait le souhait des Français de le voir disparaître définitivement: cinéma!

Comment décririez-vous l'évolution récente de la retransmission télévisée ? Par manque de moyens, la course n'a longtemps été filmée que par trois ou quatre caméras. Désormais, il y a des plans à l'intérieur des voitures des directeurs sportifs. Il y a une vingtaine d'années, il n'y avait pas d'oreille et le coureur devait s'en remettre à son expérience. Aujourd'hui, il est presque téléguidé. Un exemple. Plan 1: je vois Philippe Gilbert attaquer. Plan 2: dans sa voi-

ture, son patron, Patrick Lefevere, lui dit quoi faire. Donc je sais ce qui va se passer. On s'en remet à l'expertise, et plus à l'expérience. C'est la même chose pour le téléspectateur. Il est passé d'une image trouée à une image saturée, totalisante. Bientôt, on va mettre une GoPro sur le guidon, comme ça je pourrai me casser la gueule avec le coureur. Enfin, avec les hélicoptères, je suis partout. Or, une image qui a la prétention d'être partout est totalitaire. L'audiovisuel ne supporte plus les trous, le hors-champ. C'est de moins en moins du cinéma et de plus en plus de la télé-réalité. Les premières retransmissions télévisées étaient proches du néoréalisme, avec des plans séquence de près de trois minutes sur le même mec. En 1975, on avait vu Merckx craquer, on a vu son visage, son effort. Aujourd'hui, c'est impossible de voir un plan de plus de dix secondes.

Il y a différentes écoles de réalisation ? Je mettrai les Belges et Français d'un côté, et le reste de l'autre. Les premiers ont la compréhension de ce qu'il y a de plus beau dans le vélo, c'est-à-dire le fait de s'intéresser

à tout le monde. Il n'y a pas de petit coureur. A la télé belge, la réalisation continue jusqu'à l'arrivée du dernier concurrent. C'est aussi le vélo qui a inventé cette sublime notion de lanterne rouge: même le dernier fait de la lumière, parce qu'il a fait le même trajet que les autres. L'autre particularité de cette école, c'est la connaissance des principales difficultés

de la course. C'est un enjeu de scénario: la difficulté est un personnage en soi.

La géographie occupe une place de plus en plus importante...

C'est la télévision française qui a apporté cette évolution. Le Tour n'est plus seulement une course cycliste, mais aussi le tour de la France, avec l'inénarrable Jean-Paul Ollivier qui parlait des églises et autres châteaux. Ce n'est pas Yann Arthus-Bertrand qui a inventé la terre vue du ciel, mais le Tour. Et ce qui est beau, contrairement à lui, c'est que lorsqu'on prend de la hauteur, c'est pour, au plan suivant, revenir vers le bas, avec ceux qui arpentent la France. Le Tour transforme aussi la France en un gigantesque land art populaire: les villageois savent que s'ils font quelque chose dans leur champ, un vélo avec des ballots de paille par exemple, ça sera filmé par l'hélicoptère. Ils deviennent des artistes. Le territoire change pour le Tour, parce que le Tour vient chez vous.

Recueilli par SYLVAIN MOUILARD



INTERVIEW

LES MATINS . Guillaume Erner et la rédaction

du lundi au vendredi > 07H00

Retrouvez Alexandra Schwartzbrod du journal Libération chaque lundi à 8h55

© Radio France/Ch. Abramowicz

franceculture.fr
@Franceculture

en partenariat avec



france
culture

L'esprit
d'ouver-
ture.

Suite de la page 21 teaux, abbayes romanes et forêts domaniales. Une approche touristique un peu «sieste» de l'après-midi, qui répond à une forte demande: 50% des téléspectateurs (dont la moitié a plus de 60 ans) confient suivre les retransmissions avant tout pour «admirer les paysages et le patrimoine français», selon un sondage Odoxa de 2016. Le diffuseur force ainsi la dose de cartes postales. Depuis quelques années, il n'hésite pas à glisser une vue de manoir dans la préparation d'un sprint. Images assurément rétro, accompagnées de musique baroque en fond sonore.

UN TOUR EN PRIME TIME

France Télé en rêve: des arrivées d'étapes à 19h30, juste avant le JT. Soit deux heures plus tard que ce qui se fait actuellement. Patrice Clerc, président d'ASO entre 2000 et 2008, raconte à Libération: «Les directeurs des programmes nous formulaient régulièrement cette demande. On répondait gentiment qu'avec les protocoles de remise de prix, les transferts vers les hôtels, le massage, le dîner, un horaire si tardif est tout bonnement impossible, dans l'intérêt des coureurs.» ASO a consenti à des exceptions: le prologue nocturne à Saint-Brieuc (Côtes-d'Armor) en 1995

«Aujourd'hui, les gars sont souvent à fond. Pourtant, certains spectateurs continuent de râler, disant qu'ils s'ennuient. Alors qu'ils criaient "tous dopés!" il y a quelques années.»

Guillaume Levarlet coureur dans la formation Wanty-Groupe Gobert

ou l'arrivée sur les Champs-Elysées en début de soirée depuis 2013.

UN TOUR ATTRAPE-JEUNES

Comment rajeunir l'audience du Tour? Depuis 2014, des caméras GoPro sont placées sur les vélos de certains concurrents. En tout, seize appareils permettent de fournir des images embarquées pour un spectacle «en immersion». Pas encore en direct, mais c'est la suite logique. «Le défi des prochaines années sera de rendre le cyclisme plus compatible à l'ère du

numérique, espère Jonathan Vaughters, manager de l'équipe américaine Cannondale-Drapac. Par exemple en plaçant une caméra sur chaque coureur et en permettant au téléspectateur, sur sa tablette ou son téléphone, de passer en temps réel d'un gars à l'autre.» Ambiance jeu vidéo plus que tête de papa... Question éthique: doit-on assister aux chutes en direct? Vaughters balaie ces réserves: «Les chutes font partie de la vie des professionnels. Cela permettra peut-être aux gens de comprendre à quel point ils sont courageux.»

D'autres aménagements sont encore en suspens. Comment par exemple placer des micros dans un peloton où on discute et s'engueule? Mais l'innovation majeure tant attendue est celle des «live data», c'est-à-dire l'incrustation à l'image de diverses données en temps réel (vitesse, pulsations cardiaques, puissance développée). L'expérimentation tentée lors du dernier Tour d'Italie a été peu concluante, car peu lisible. Mais elle ne devrait pas tarder à revenir sur la table, pour continuer à faire du vélo un «spectacle global». ▶



Entre Ajaccio et Calvi, lors du centenaire du Tour, en juillet 2013. PHOTO PASCAL POCHARD-CASABIANCA. REUTERS

Franck Ferrand, l'histoire en cotte de maillets

Le nouveau consultant du Tour pour France Télévisions, admirateur de Jeanne d'Arc, revendique une passion pour l'histoire française version «grands hommes».

À près «Papi Wiki» (Jean-Paul Ollivier, récitant au mot près des fiches Wikipédia), après l'écrivain sympa mais zozotant (Eric Fottorino, un peu perdu dans l'exercice), France Télévisions a recruté cette année un nouvel historien pour égayer le Tour de France: Franck Ferrand. Apprécié du grand public, rejeté par les universitaires, cette incarnation de l'historien médiatique (il a présenté *L'Ombre d'un doute* sur France 3 et anime l'émission quotidienne *Au cœur de l'histoire* sur



Europe 1 depuis 2011) s'apprête à rendre hommage sur le Tour à l'homme de Néandertal, du côté de Düsseldorf où débute la course samedi, ou Cro-Magnon lorsque la caravane voyagera en Dordogne. «La préhistoire sera un fil conducteur», explique-t-il à Libération.

Complot. Tout cela est bien beau, mais on est pris d'une grosse interrogation. Voici notre théorie un brin complotiste, comme il semble en raffoler: et si Ferrand n'était pas le fils d'un boucher-charcutier de Poitiers

(vérité officielle), mais celui, cashé, de Stéphane Bern? Les deux hommes ont le même parler aristo, le même goûts pour les rois et les reines (plus que pour le petit peuple), et à peu près le même âge (49 ans et 53 ans), ce qui est encore plus louche. Il n'en fallait pas plus pour que Ferrand soit épingle «néoréac», dans la veine des Lorànt Deutsch, Dimitri Casali, Patrick Buisson. «C'est le plus subtil des "historiens de garde", estime Christophe Naudin, coauteur d'un ouvrage consacré à ces personnalités (1). Ferrand rejette ouvertement l'histoire scientifique et la caricature en disant qu'elle tenterait de cacher quelque chose aux gens. Il pratique la vulgarisation centrée sur les grands hommes et les grandes dates du roman national. Pour lui, l'histoire doit faire aimer la patrie.»

Dès lors, pas surprenant que Ferrand invite régulièrement à la radio Philippe de Villiers (trois fois entre 2012 et 2015). Ou qu'il se rende l'an passé chez ce dernier, en Vendée, pour la cérémonie grandiose de la «restitution de la bague de Jeanne d'Arc» (qui ne lui a peut-être jamais appartenu). A la tribune, Ferrand loue la «puissance d'illumination de Jeanne, symbole d'une force de résistance, d'une énergie, d'un amour du

pays». Villierisme toujours: «l'historien de garde» diffuse en 2012 un documentaire télé qui accrédite la vieille théorie d'extrême droite d'un «génocide vendéen» par la République, Robespierre: *bourreau de Vendée*? Franck Ferrand, titulaire d'un DEA d'histoire et civilisation à l'EHESS, se défend: «Si aimer l'histoire et la faire revivre à travers ses grands personnages, c'est être néoréac, alors j'assume!» Et ce «voltaire» inspiré par Pierre Bellemare et coronaqué à ses débuts par Alain Decaux, de dénoncer le «conformisme», voire la «jalouse» de ses «confrères» historiens.

Alésia. Sur le Tour, il retrouvera un de ses dossiers favoris: Alésia. Le 7 juillet, la course passera en effet près du MuséoParc de la célèbre bataille, en Côte-d'Or, le site archéologique «officiel». Or Ferrand, comme une minorité d'historiens, situe les événements à un tout autre endroit, dans le Jura! Que dira-t-il à l'antenne de France Télé? Sa réponse: «Le Tour de France n'est pas un lieu de polémique.» Nous voilà rassurés.

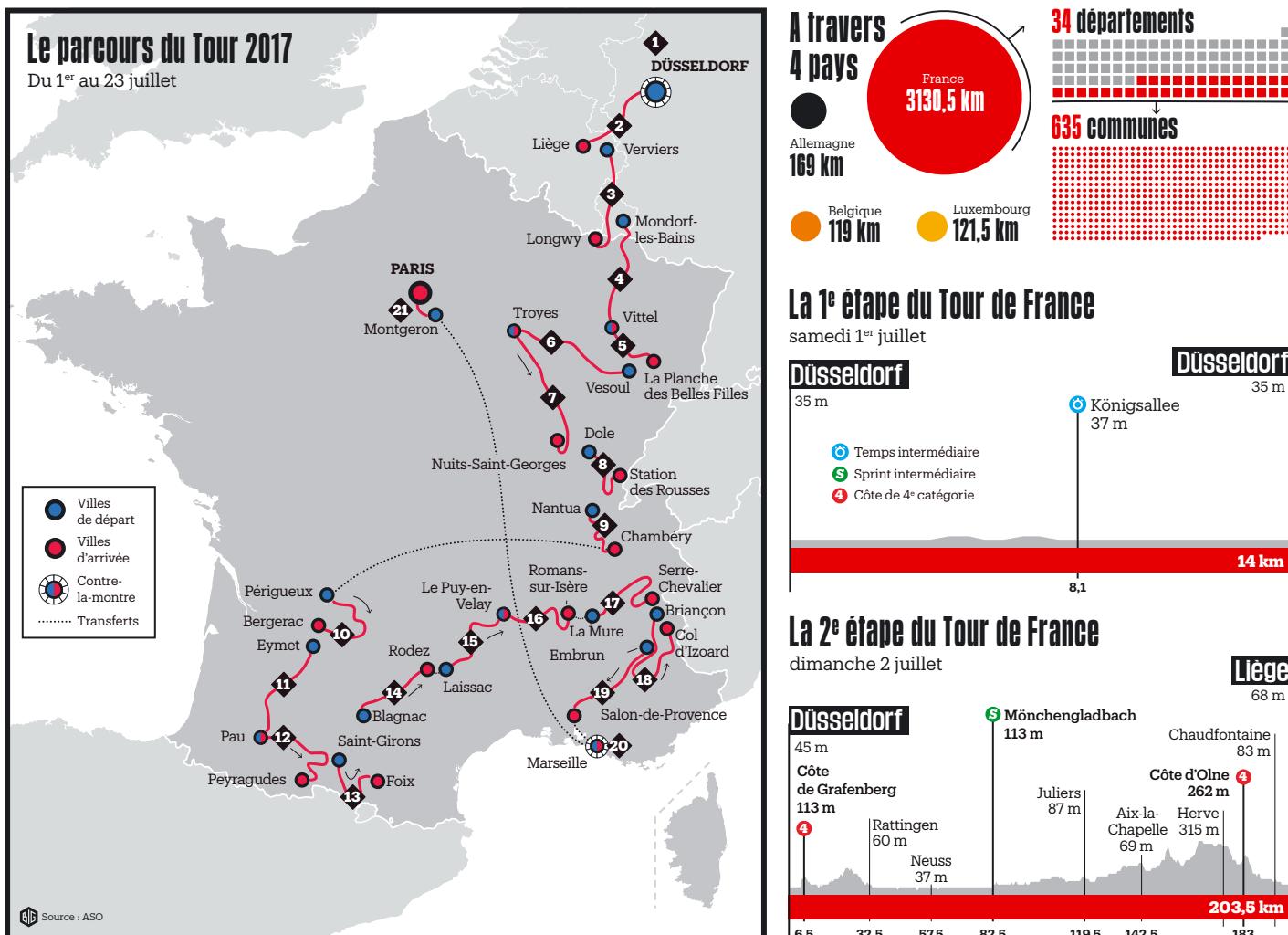
SYLVAIN MOUILLARD et PIERRE CARREY

(1) Les Historiens de garde, William Blanc, Aurore Chéry, Christophe Naudin, ed. Libertalia, 10 euros.

MARION ROUSSE, PREMIER TOUR

Une femme pour la première fois consultante télé sur le Tour cet été: ce sera Marion Rousse, 26 ans, ancienne championne

de France sur route. Ni un alibi ni une caution, même si Delphine Ernotte, la présidente de France Télévisions, exigeait une présence féminine à l'antenne. La Nordiste n'a rien volé à personne. Elle commence le vélo à 6 ans et la télé à 22, dans l'émission *les Rois de la Pédale*, le talk-show d'Europ'sport. Son style s'impose: sympathique, bosseuse, contact simple, parfois trop timide. Transférée à France Télé, elle va cesser son activité d'hôtesse sur les podiums, elle qui remettait jusqu'ici le trophée de la combativité. Elle n'interrogera pas non plus au micro son époux, Tony Gallopin (Lotto-Soudal), engagé sous le dossard 135. Son nouveau travail: intervenir avant, pendant et après chaque étape, en plateau ou depuis la cabine commentateurs. «Je veux partager mon expertise et donner aux gens l'envie d'aimer le vélo, un sport toujours populaire, dit Marion Rousse à Libération. Les stars, ce sont les coursiers, pas les journalistes.» P.C.



Le Tour sans freins et sans écran

Echappées, rebondissements, drames et crises politiques, pas la peine d'allumer l'écran, «Libé» a tout vu et tout prévu. Vous nous remercieriez plus tard.

Gagnons du temps, puisque le Tour de France est une plaie pour la productivité de la France, «start-up nation» en devenir. Nul besoin de regarder la course à la télé, *Libération* a déjà tout vu. Samedi 1^{er} juillet, contre-la-montre inaugural à Düsseldorf. Le public allemand acclame le premier maillot jaune de l'épreuve, un Slovène inconnu du grand public, ancien champion du monde junior de saut à skis par équipes. Primoz Roglic a parcouru les 14 kilomètres plus vite que le spécialiste national, Tony Martin. Revanche allemande dès le lendemain, quand le sprinteur

Marcel Kittel l'emporte à Liège et récupère la première place du classement grâce aux bonifications. Son patron, le Belge Patrick Lefevere, salue la performance d'une de ses saillies énigmatiques : «L'homme marteau a été vaincu».

«Malaise». Quatrième étape, le peloton s'élance de Mondorf-les-Bains, le village luxembourgeois des frères Schleck. Andy, le cadet, est arrêté par les policiers français du Raid alors qu'il tente de saboter le dérailleur de son ancien rival Alberto Contador... Mais nous voilà déjà à la première arrivée au sommet, dans les Vosges, la Planche des Belles Filles. «Chez» Thibaut Pinot. Le régional, parti en échappée, s'arrête brutalement, gavé par les vociférations du journaliste à moto Thierry Adam, qui s'égosille à quelques mètres de lui. La victoire revient à l'Espagnol Alejandro Valverde, qui a placé une superbe attaque à 25 mètres de la ligne. Jeudi 6 juillet : le direct de France Télés s'interrompt. L'historien Franck Ferrand a été victime d'un

«malaise sans gravité» après avoir découvert une image du MuséoParc d'Alésia, dont il conteste la véracité historique de la localisation (*lire page 22*). Deux jours plus tard, nouveau drame à l'antenne. Victorieux en solitaire à Chambéry après sa descente virtuose du mont du Chat, le Français Romain Bardet est alpagué par un homme qui vient de forcer les barrages de police. Jean-René Godart, commentateur pourtant retiré, insiste pour «véritablement saluer ce grand champion de Raymond Bardet». Direction les Pyrénées via la Dordogne. L'étape du 14 juillet en Ariège est

Andy Schleck est arrêté par les policiers du Raid alors qu'il tente de saboter le dérailleur de son ancien rival Alberto Contador...

remportée par Pinot. Son patron Marc Madiot est filmé en transe à l'intérieur de la voiture FDJ, représentant une *Marseillaise groove* chantée par Michel Sardou. Sur la route de Rodez, le coureur philosophe Guillaume Martin s'échappe. A l'arrivée, il cite du Nietzsche : «Vouloir le vrai, c'est s'avouer impuissant à le créer.» Ses interlocuteurs restent stoïques.

«Moteur». La deuxième journée de repos au Puy-en-Velay est celle de Lolo Wauquiez. L'ancien maire de la ville exalte le «Tour de France éternel», «symbole des racines cyclistes de notre pays». Peter Sagan, le maillot vert taquin, lui débrouse son écharpe tricolore d'élu. Fou de rage, Wauquiez demande son expulsion immédiate vers Bratislava. Mais la course s'emballe enfin ! Alors porteur du maillot jaune, Richie Porte explose sur les pentes de Serre Chevalier le 19 juillet. Scandale : l'Australien de l'équipe BMC annonce sa volonté de se mettre au service de Chris Froome, son ancien leader chez Sky. «Y-a-t-il un moteur dans le

vélo de Froome?» s'interrogera plus tard *Stade 2*, sans apporter la réponse. Le dénouement a lieu au contre-la-montre de Marseille. Cinq coureurs se tiennent en une minute et c'est l'Italien Fabio Aru qui signe une performance inattendue. Ce même jour, en meeting sur le Vieux-Port, le député Jean-Luc Mélenchon en appelle à la «révolte des sans-grade du peloton». Chez ASO, l'organisateur, on s'étrangle de cette sortie et on redoute une fronde, dès le lendemain, pour l'arrivée triomphale sur les Champs-Elysées.

PIERRE CARREY et SYLVAIN MOUILARD (à Düsseldorf)



Pourquoi le Tour part-il d'Allemagne ? Tour de la France ou Tour en France ?
Analyse des parcours de la Grande Boucle. Retrouvez tous nos articles consacrés au Tour dans notre dossier spécial.

IDEES/

Bruno Tertrais

«Tous les étages de l'édifice international sont ébranlés»



DR

Selon l'expert en relations internationales, l'idéologie de l'Etat islamique et le nationalisme prennent leur source dans la nostalgie d'une prétendue grandeur passée. De quoi cristalliser à nouveau le monde en deux blocs, avec toujours les mêmes leaders, les Etats-Unis de Trump d'un côté et la Russie de Poutine de l'autre.

Recueilli par
ALEXANDRA SCHWARTZBROD
 Illustration **SIMON BAILLY**

A l'ère du retour de la nation et du jihad global, le passé est aujourd'hui partout, avec toutes les passions qu'il charrie, écrit Bruno Tertrais dans son dernier ouvrage, *la Revanche de l'histoire* (Odile Jacob). Pour cet expert en géopolitique directeur adjoint de la Fondation pour la recherche stratégique, il est donc plus utile que jamais de «regarder le passé avec les yeux de la raison».

Mise au ban du Qatar, changement de tête en Arabie Saoudite, regain de l'Iran, partition de la Syrie... Le Moyen-Orient tremble sur ses bases. Est-ce un énième retour de l'histoire ?

Ces événements vont dans le sens d'une clarification du jeu. Sous la pression de Donald Trump, l'Amérique est revenue à ce qui est sa position «par défaut» dans le Golfe depuis la fin des années 70 : pro-saoudienne, anti-iranienne. Du coup, la cristallisation en deux blocs se renforce. D'un côté, l'alliance Sy-

rie-Hezbollah-Iran, avec la Russie en soutien actif, Moscou cherchant à damer le pion aux Occidentaux et à préserver ses intérêts – davantage qu'à lutter contre Daech. De l'autre, le camp des monarchies du Golfe, soutenu par les Etats-Unis, avec ses alliés, l'Egypte notamment. Le «vieux petit Qatar» est une exception qui déplaît à ses voisins : il s'est fait connaître avec la chaîne Al-Jezira, très novatrice lors de sa création ; il soutient la mouvance islamiste des Frères musulmans et il prétend avoir des relations normales avec l'Iran. Forts du soutien américain, les Saoudiens veulent le faire rentrer dans le rang, via le blocus, et Doha va devoir choisir son camp. Quant à la Syrie, elle est en train de se diviser en deux : l'Ouest sous contrôle syro-iranien, avec l'appui de la Russie ; l'Est dans lequel Daech a été combattu efficacement par les Kurdes et les Occidentaux, qui reprendront bientôt Mossoul et Raqa, les deux bastions de l'Etat islamique. Le «califat» proclamé en 2014 est en train de se réduire comme peau de chagrin... Les plus grands perdants, ce sont les démocrates et les libéraux, soutenus

par personne ou presque. Face à cette complexité, l'histoire est convoquée comme métaphore ou explication. La métaphore usuelle est celle de la «guerre de Trente Ans». Elle «dit» quelque chose sur la durée, la violence et l'importance de ce qui se passe. Mais l'analogie a ses limites. Une multitude d'idéologies s'affrontent au Moyen-Orient : wahhabisme d'Etat, islamisme politique des Frères musulmans, salafisme radical jihadiste, chiisme révolutionnaire, autoritarisme laïc, démocratie libérale... Et il ne faut pas s'attendre à une «paix de Westphalie», un grand règlement politique d'ensemble. Ou alors en ayant à l'esprit ce que disait l'ex-ministre allemand des Affaires étrangères Frank-Walter Steinmeier : «Ce que la paix de Westphalie nous a appris, c'est qu'on ne pouvait pas avoir à la fois la vérité complète, la clarté et la justice.»

Pourquoi parlez-vous de «revanche» de l'histoire, au Moyen-Orient notamment ?

«Au Moyen-Orient, c'est flagrant. La confessionnalisation des rivalités politiques sert de légitimation aux combattants sunnites ou chiites en

Syrie. Des deux côtés du Golfe, on rejoue la bataille de Kerbala (1). Daech établit un «califat» et procède à un «nettoyage culturel» des espaces qu'il contrôle. Ce retour du religieux, qui conteste les idéologies progressistes, est la phase ultime d'un processus commencé à la fin des années 70. L'autre manifestation symbolique majeure de Daech, c'est d'avoir «effacé la ligne Sykes-Picot» (2). En fait, Abou Bakr Al-Baghdadi, «le briseur de frontières», s'est contenté de faire aplani quelques marques de la frontière irako-syrienne... Mais c'était un acte d'une forte portée symbolique.

Au-delà, une conjonction de phénomènes remet le passé des nations au cœur de l'actualité internationale. L'échec du socialisme et la critique du libéralisme, le vertige du progrès et de la mondialisation ont conduit au succès du populisme et du nationalisme. Deux idées qui s'appuient sur le «passé rayonnant» plutôt que sur «l'avenir radieux». Avec des conséquences différentes pour les uns et les autres : en Occident, la tendance est au grand enfermement ; en Russie, en Turquie, en Chine, c'est l'inverse, on souhaite-

rait repousser les frontières, c'est une forme de néo-impérialisme. Et partout c'est la nostalgie de la grandeur passée. On voit se développer une rhétorique un tantinet excessive sur «la fin de l'ordre libéral». On avait déjà dit ça dans les années 2002-2003, sous Bush...

Comment qualifier les bouleversements planétaires que nous vivons ?

Nous vivons un «âge de la disruption», pour employer un terme à la mode, car tous nos repères – non seulement géopolitiques, mais aussi économiques, culturels, technologiques... – sont en mouvement. Mais on surestime toujours la prévisibilité de l'ordre ancien. J'appelle cela «l'illusion rétrospective de la stabilité». Ce n'est pas ce qu'on avait l'impression de vivre pendant la guerre froide ! Ce qui est vrai, c'est que tous les étages de l'édifice international sont simultanément ébranlés : le multilatéralisme de 1945 et les alliances occidentales des années 50 ; les principes d'inviolabilité des frontières et de non-anexion de territoires par la force, consolidés par le droit et la pratique au milieu des années 70 ; la libérali-





sation du commerce international et la mondialisation, que l'on peut situer dans les années 90 ; l'interventionnisme libéral, en soutien du droit international, qui a connu son apogée dans la décennie qui a suivi.

Dans ce chaos, sur quels points de stabilité peut-on compter ?

Toutes les grandes institutions restent debout : l'ONU, le FMI, la Banque mondiale, l'OSCE [Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe], l'OTAN, l'UE. Tous les grands accords multilatéraux tiennent : aucun accord commercial en vigueur n'a été déchiré, tous les grands instruments destinés à contrôler les armes les plus dangereuses, notamment nucléaires, sont encore là. Il me semble plus juste de parler de «pauses» dans le développement et le renforcement du multilatéralisme et de la mondialisation. Sur le plan de la compétition des puissances, les Etats-Unis demeurent au sommet. Aucun pays n'a une telle capacité de projection de puissance militaire, un tel réseau de bases permanentes, autant d'alliés. La Russie et la Chine progressent, mais ce sont des nains dont la capacité d'action se limite à leur environ-

nement. Aucun pays n'a à la fois les ressources naturelles, la capacité d'innover et l'aptitude à intégrer cette innovation dans l'appareil productif. Aucun pays n'a la même force d'attractivité culturelle ou migratoire. Le tout avec une situation géographique privilégiée. Ce qui n'enlève rien à l'immense révolution économique qu'a constitué le transfert en Chine de la production d'une grande partie des biens de consommation. Ni à la montée en puissance de l'Inde ou au décollage d'une partie de l'Afrique. Mais il ne faut pas voir la géopolitique en termes de jeu à somme nulle : ceux qui arrivent ne chassent pas nécessairement ceux qui sont présents. Le monde n'est ni un jeu de go ni un grand échiquier. Bien sûr, l'Amérique est dans une phase de repli. Elle a, pour quelque temps, un visage moins attractif ! Mais on ne peut pas dire qu'elle est devenue «isolationniste». Elle intervient militairement davantage que sous Obama...

Est-ce que l'on ne surestime pas la puissance de la Russie ?

La Russie est un village Potemkine. Elle a deux atouts : son statut de membre permanent du Conseil de

sécurité et ses armes nucléaires – c'est même le premier arsenal mondial. Mais sa puissance militaire n'est plus que l'ombre de ce qu'était celle de l'URSS. Et surtout, Vladimir Poutine, au pouvoir depuis plus de quinze ans, s'est montré incapable ou non désireux de pallier deux grandes faiblesses du pays : une économie dépendante de l'exportation d'hydrocarbures et une population déclinante, en mauvais état de santé.

Avec la crise grecque et le Brexit, on a cru l'Europe à terre. Peut-elle se redresser ?

Le problème du rapport de l'Europe à l'histoire s'est posé ces dernières années d'une double manière. D'abord, elle se voulait une avant-garde post-historique, mais elle a appris à ses dépens que l'histoire n'était pas finie. Ensuite, elle a pu craindre de «sortir de l'histoire» au moment où la conjonction de la crise de l'euro, des migrants et du terrorisme l'a fait vaciller.

Mais sa réaction a été assez formidable. On sous-estime d'ailleurs la résilience de ce projet et sa force politique. J'ai gagné beaucoup de paris au plus fort de la crise grecque auprès d'amis britanniques et américains persuadés que l'euro n'allait pas s'en sortir... Comme toujours, l'Europe avance par les crises. Aujourd'hui, elle fait face à un nouveau défi : celui qui résulte du Brexit et de Trump. Je crois que cela va être une opportunité d'avancer. A condition de ne pas répéter les erreurs du passé – mettre en place des projets formidables sans aller jusqu'au bout de leur logique : l'euro sans convergence des politiques économiques, Schengen sans véritable contrôle des frontières extérieures...

On a beaucoup parlé du retour de la guerre froide, est-ce vraiment pertinent ?

Je me suis longtemps refusé à utiliser cette métaphore. Désormais, elle me paraît moins impertinente. La Russie de Pou-

tine est engagée dans un projet revanchiste, qui vise à restaurer sa gloire passée au détriment de l'Occident. Elle cherche à influencer et à diviser l'Europe par tous les moyens. Et elle a une idéologie à proposer : un alliage d'autoritarisme politique et de régression sociale qui prétend être basé sur les «vraies valeurs» de l'Europe. C'est donc pour elle un combat «total», même si l'on peut encore coopérer ponctuellement face à des menaces communes. A certains égards, la Russie de Poutine est même plus dangereuse que l'URSS, qui était une puissance du statu quo défendant ses «acquis» et s'abstenant de toute provocation majeure. Quand on voit la manière dont les forces russes se comportent aux marches de l'Europe, on peut craindre un incident sérieux...

Une autre référence historique peut nous aider à mieux comprendre le présent : celle du «retour à la normale». Le monde en reviendrait à ce qu'il était jusqu'en 1945 : une compétition géopolitique classique. Une vision intellectuellement séduisante. Elle signifierait que la période 1945-1990 aurait été un accident historique. C'est celle que portent certains responsables américains.

L'histoire étant un éternel recommencement, peut-on prédire l'état du monde dans vingt ans ?

J'imagine mal un réalignement des puissances. Il n'y aura pas d'alliance entre la Russie et la Chine au-delà d'une coopération tactique : trop de choses les opposent ou les conduisent à se méfier l'une de l'autre. Seul un grand conflit ou un bouleversement politique majeur à Moscou ou à Pékin pourrait changer la donne.

Si l'on se réfère au dernier rapport de prospective du National Intelligence Council américain, dont j'ai préfacé l'édition française, on peut envisager trois grands «méta-scénarios». Le premier, «un monde d'archipels», que j'appelle «le monde de Trump», celui du repli sur soi ; le second, «un monde de sphères d'influence», qu'on peut appeler «le monde de Poutine», qui est celui de la compétition géopolitique décrite plus haut ; et enfin un scénario plus original, «un monde de communautés», celui de l'effacement des Etats au bénéfice des villes, des entreprises, des réseaux... «le monde de Bill Gates». Je prédis que le monde de 2030 sera un mélange des trois. ▶



**LA REVANCHE
DE L'HISTOIRE**
de BRUNO
TERTRAIS
Odile Jacob,
144 pp., 18,90 €.

(1) En 680, Hussein, petit-fils du Prophète, est massacré par les troupes du calife de Damas. Ainsi s'inscrit dans le sang le schisme entre sunnites et chiites.

(2) Partage du Proche-Orient fixé par des accords conclus en 1916 entre la France et le Royaume-Uni.

IDEES/



A CONTRESENS

Par
MARCELA IACUB

Pour moraliser la vie politique, vive la loterie!

Le «dégagisme» ambiant ne sera pas satisfait tant que le pouvoir profitera de priviléges indus et tant que le Président vivra au «palais» de l'Elysée.

Il semblerait que le fait de chercher à moraliser la vie politique porte malchance. Lorsque le gouvernement actuel chargea François Bayrou d'élaborer une loi de moralisation de la vie politique, il fut vite paralysé. Dès l'annonce de cette mesure, les «affaires» rat-

trapèrent les alliés et les proches collaborateurs du parti du Président. Face à cette malédiction, on trouve deux explications. La première est sociologique. Les priviléges, attachés au pouvoir, sont des pratiques partagées par l'ensemble de la classe politique.

Comment alors dénicher la personne capable d'y mettre un terme ? Et si d'aventure on la trouvait, même la plus «probe» serait entourée d'autres qui ne le sont pas toujours... Les exigences d'honnêteté ne cessent d'augmenter d'année en année. Ce qui était une pratique courante devient soudainement une immoralité inacceptable ; ce qui était immoral devient illégal. Les choses vont si vite que la classe politique sera bientôt atteinte d'anomie. Et c'est normal. Dans une démocratie, les seuls priviléges qui devraient être admis ne sont-ils pas la reconnaissance du peuple ? Mais peut-être qu'à ces conditions, plus personne ne souhaiterait gouverner...

Pour qu'un régime soit vraiment dépourvu de priviléges indus, on devrait procéder par tirage au sort: les gouvernants seraient désignés à la manière des jurés de cour d'assises. Tout serait alors très différent: la classe politique serait une simple courroie de transmission, et l'engagement de la population dans les affaires publiques fort.

Les populismes disparaîtraient car les citoyens seraient tenus d'être instruits de toute question discutée collectivement.

La seconde raison est psychologique. Dans le contexte actuel, celui qui est chargé de moraliser la vie politique est forcément hâti. Non seulement parce qu'il est soupçonné de cynisme – ne cache-t-il pas forcément des «affaires» ou celles de ses proches? – mais aussi parce que l'idée même de «moralisation» suscite un désir de punir. L'ensemble de la classe politique se transforme en bouc émissaire de toutes les frustrations collectives. Le «dégagisme» est une version douce de ce désir de mise à mort. S'il a profité récemment à l'actuelle majorité, il ne tardera pas à se retourner contre elle. Comment en douter?

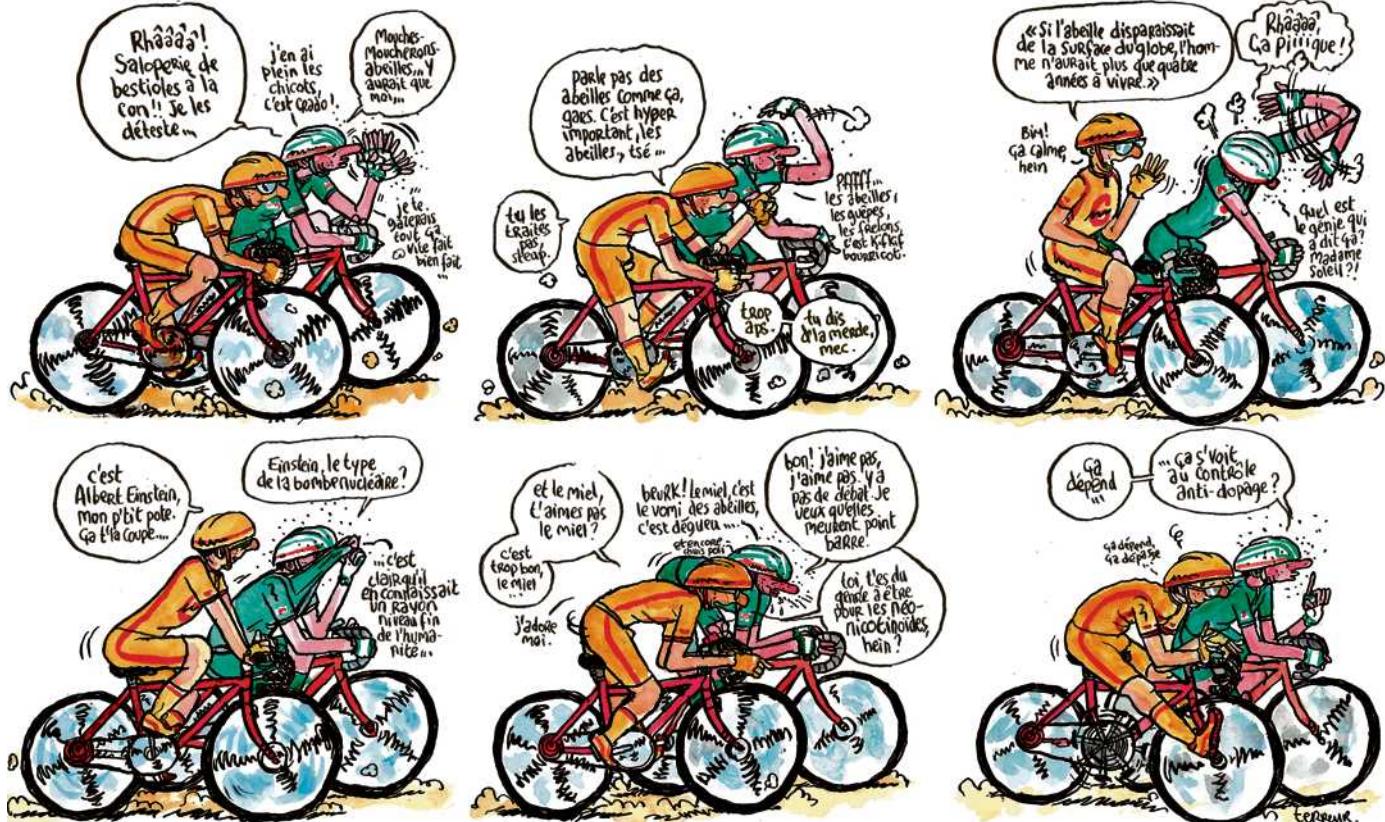
C'est pourquoi il est inutile que le pouvoir s'acharne à moraliser la vie politique si l'envie que le peuple retrouve confiance envers ceux qui le gouvernent. Rien n'éveillera davantage sa haine. Aucune sanction n'apaisera son désir de faire

faire tomber, de les voir souffrir. Pour que cela cesse, il faudrait en finir une fois pour toutes avec l'ensemble des priviléges accordés aux gouvernants. Et surtout envisager une profonde refonte des institutions. La démocratie représentative doit être remise en question. Elle crée des élites politiques qui extorquent au peuple le pouvoir de façonner son destin. Il faut abolir tous les priviléges matériels attachés à l'exercice du pouvoir. Aujourd'hui, le plus symbolique et le plus aberrant d'entre eux est le fait que le Président vive et travaille à l'Elysée. Ce temple ne célèbre-t-il pas l'écart incomensurable qui sépare gouvernants et governeds ? Comme si les premiers étaient autre chose que les simples serviteurs de la volonté souveraine des seconds. Ces transformations feront que le peuple, arraché à son apathie agressive envers l'élite dirigeante, redeviendra un véritable protagoniste de la vie politique. Sa haine se transformera en joie. □

Cette chronique est assurée en alternance par Marcela Iacub et Paul B. Preciado.

CES GENS-LÀ

Par **TERREUR GRAPHIQUE**



LA PHRASE

«La situation [à Calais] est catastrophique. Elle constitue une atteinte directe à la dignité humaine et un traitement inhumain et dégradant.»

CHRISTINE LAZERGIES

présidente de la Commission nationale consultative des droits de l'homme, dans une interview au Bondy Blog



**SI J'AI BIEN
COMPRIS...**

Par
MATHIEU LINDON

Savoir dire oui et, en même temps, non

Que vont-ils faire, les nouveaux députés ? Ça va leur plaire, le job ? Vont-ils savoir en profiter pour nous ?

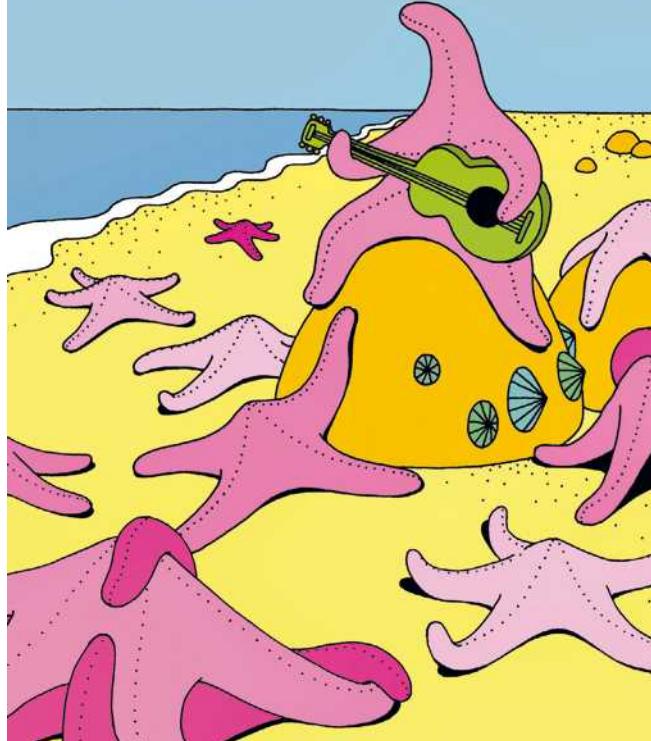
Si j'ai bien compris, on a été trop bêtes de ne pas se présenter aux législatives sous l'étiquette En marche. On s'est dit : «La politique, je n'y connais rien. L'économie, j'ai du mal, souvent. Les relations internationales, je n'ai pas toutes les informations. Le chômage, honnêtement, je n'ai pas la solution sur le bout de la langue. Soyons patients. Peut-être dans cinq ans.» Aujourd'hui, on regrette. On commence à comprendre en quoi consistera le job. En gros, il s'agit de voter oui quand on vous dit de voter oui et voter non quand on vous dit de voter non. Tout compte fait, peut-être on aurait été capables. Oui, non, c'est bien tranché : si le chef explique correctement, ça devrait le faire, on n'aurait pas eu trop de mal à suivre. Ce n'est pas plus compliqué pour l'opposition : il y a juste à voter non quand c'est oui et oui quand c'est non. Ça peut juste nécessiter un temps d'acclimation pour les transfuges, ne pas avoir de réflexe mal-

heureux et ne pas s'embrouiller dans les oui et les non. Et tout ça en restant constructifs. Chapeau, quand même. C'est justement pour lutter contre ces procédés qu'Emmanuel Macron s'est présenté et a triomphé. Mais il y a le risque que les députés, ayant trop bien appris leur leçon, se comportent bizarrement à chaque loi : «C'est oui. Et, en même temps, c'est non.» D'autant que la discipline de vote risque d'être difficile à faire respecter chez ces parvenus de la société civile. Ils n'ont pas été dressés par des années d'apparatchikage et de langue de bois, souvent ils étaient leurs propres patrons. Et s'ils voulaient le rester ? Si, tout à coup, grisés par la solennité du lieu, leur prenait l'idée de faire entendre leur propre voix ou défendre leur propre opinion ? Peut-être que leur avoir fait signer un contrat ne suffira pas, surtout avant le vote de la loi travail. Et puis il va y avoir tous ceux qui se seront trompés, qui étaient de

gauche (ou de droite) et estiment soudain que c'est coton d'aller en même temps à gauche et à droite à chaque virage. Et puis tous ceux qui vont s'ennuyer à mourir, passé le charme de la découverte : visiter les usines qui ferment sous les insultes de tous, se rendre sur les lieux du drame quel qu'il soit, tâcher de réconforter les victimes et promouvoir en toutes circonstances la production de pruneaux (ou de Mirage ou de pâté). Sans compter les autres emmerdements : les inaugurations de maisons de retraite, les naissances de quadruplés, les 100 ans du club de boules, le nouveau rond-point, les obsèques de feu la présidente Chalouard. La législature à venir nous promet-elle un nouveau remake des *Révoltés du Bounty* ? On imagine le budget passer par les mains de Cédric Villani qui ne peut que constater : «Mais ça ne va pas du tout. Ça ne tombe pas juste.» A moins que, au contraire, le gouvernement, un peu perdu, lui ait refilé le bébé en amont : «Vous qui êtes fort en maths, vous ne pouvez pas trouver la formule ?» On a en tout cas l'impression qu'on pourra compter sur les députés d'En marche pour être très polis, personne ne mettra en question leur courtoisie et ils pourront assister en simples spectateurs atterrés aux combats de charretiers que ne manqueront pas de mener «des extrêmes». Ça ne devrait pas s'égosiller grave, du côté d'En marche. Si j'ai bien compris, l'idéal serait que les électeurs aussi comprennent qu'on ne peut pas passer en un instant, d'un coup de vote magique, du *Titanic* au tout dernier *Queen Mary*. ▶



**LE GUIDE DES
FESTIVALS
DE L'ÉTÉ**



MRZIK & MORICEAU

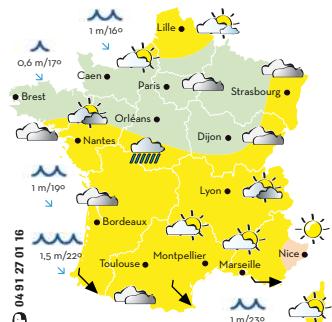
TOUT L'ÉTÉ DANS VOS KIOSQUES

Un hors-série de 32 pages. Plus de 500 rendez-vous.
 Tous les coups de cœur de la rédaction. Vendu 2 euros.

SAMEDI 1^{er}

Une faible perturbation traverse les régions du nord-ouest. Les averses sont fréquentes dans le sud-ouest. Le pourtour méditerranéen reste en marge de cette instabilité.

L'APRÈS-MIDI La perturbation continue sa progression vers l'est. Une amélioration se dessine par les côtes de la Manche. Des averses s'étendent du sud-ouest aux Alpes.



-10/0° 1/5° 6/10° 11/15° 16/20° 21/25° 26/30° 31/35° 36/40°

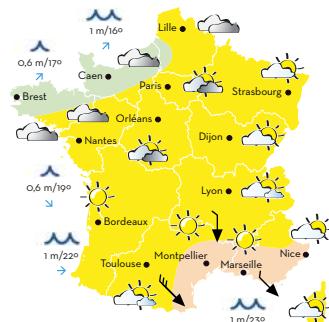


| FRANCE | | MIN | MAX | FRANCE | | MIN | MAX | MONDE | | MIN | MAX |
|------------|----|-----|-------------|--------|----|----------|-----|-------|-----------|-----|-----|
| Lille | 17 | 22 | Lyon | 17 | 23 | Alger | 22 | 26 | Berlin | 15 | 16 |
| Caen | 17 | 21 | Bordeaux | 16 | 21 | Bрюссel | 15 | 21 | Jérusalem | 24 | 36 |
| Brest | 15 | 18 | Toulouse | 16 | 21 | Londres | 18 | 24 | Madrid | 11 | 24 |
| Nantes | 15 | 21 | Montpellier | 19 | 26 | New York | 22 | 28 | Ajaccio | 22 | 28 |
| Paris | 18 | 20 | Marseille | 19 | 24 | | | | | | |
| Strasbourg | 16 | 23 | Nice | 23 | 30 | | | | | | |
| Dijon | 15 | 20 | Ajaccio | 22 | 23 | | | | | | |

DIMANCHE 2

La journée débute avec un ciel partagé entre nuages et éclaircies. Les averses sont rares. En Méditerranée, le ciel est dégagé mais le vent souffle fort.

L'APRÈS-MIDI Malgré le retour de l'anticyclone sur l'atlantique, la situation est incertaine sur de nombreuses régions. Temps sec et ensoleillé au sud-est.



-10/0° 1/5° 6/10° 11/15° 16/20° 21/25° 26/30° 31/35° 36/40°

**Répertoire**

repertoire-libe@teamedia.fr 01 40 50 51 08

DÉMÉNAGEURS**«DÉMÉNAGEMENT URGENT»****MICHEL TRANSPORT****DEVIS GRATUIT.****PRIX TRÈS INTÉRESSANT.**

Tel. 01.47.99.00.20
micheltransport@wanadoo.fr

NOUVEAU

Votre journal



est habilité pour toutes

VOS ANNONCES LÉGALES

sur les départements

75 91 92 93 94

RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX

de 9h à 18h au 01 40 10 51 51

ou par mail

legale-libe@teamedia.fr

ANTIQUITÉS/BROCANTE**Achète tableaux anciens****XIX^e et Moderne avant 1960**

Tous sujets, école de Barbizon, orientaliste, vue de Venise, marine, chasse, peintures de genre, peintres français & étrangers (russe, grec, américains...), ancien atelier de peintre décédé, bronzes...

Estimation gratuite

EXPERT MEMBRE DE LA CECOA

V.MARILLIER@WANADOO.FR

06 07 03 23 16

Immobilier

immo-libe@teamedia.fr
01 40 10 51 66

LOCATION**PARIS****MEUBLÉS**

PARIS (75)
LOUE meublé 37m2
MONTMARTRE AOUT
SEPT OCT
Part. 06 03 45 06 44

VENTE**ATYPIQUES**

Corps de ferme sur 8200 m2
Sud du Tarn,
50 mn Toulouse
2 habitations : 180m2 et 60 m2 Piscine 10x5 couverte, chauffée
2 dépendances 110 m2 et 80 m2
440 000€. photos et renseignements par mail : tehanimanu@yahoo.fr

MAISONS DE VILLE

(18) A 210 km de Paris,
ds un village au cœur du Berry Roman, belle maison famil. de 190 m2, 5 ch., dont 1 suite parent. (ch. dress, bur., sdb, WC), 2 ch avec S. d'eau et WC privés. gd conf., terrasse, jardin paysagé, 2 vergers, potager, dble garage, park. pas de trav à prévoir. 260.000 € agences s'abst. SVP 06.72.13.10.69

Liberation
Offre spéciale

Un été à volonté

enquêtes entretiens
recette photos
jeux concours BD

8 pages la semaine
20 pages le week-end
à partir du 15 juillet

48 n°s
8 semaines

30€
au lieu de 56€

plus de 69% de réduction
par rapport au tarif kiosque.

abonnez-vous Papier + numérique
<http://abonnement.liberation.fr>
ou contactez le 01.55.56.71.40
de 9h à 18h, du lundi au vendredi

Image: Libération magazine cover and digital tablet.

Cette offre est valable jusqu'au 30/09/2017 exclusivement réservée aux particuliers pour un nouvel abonnement en France métropolitaine. La livraison du quotidien est assurée par voie postale.

Vous voulez passer une annonce dans

Liberation

Vous avez accès à internet ?

Découvrez notre site de prise d'annonce en ligne

<http://petites-annonces.liberation.fr>

Page 32 : Série / «Glow», catch culottes
Page 34 : Ciné / Sur la route de «Miracle Mile»
Page 36 : Regarder voir / Macron prend la pose

IMAGES/



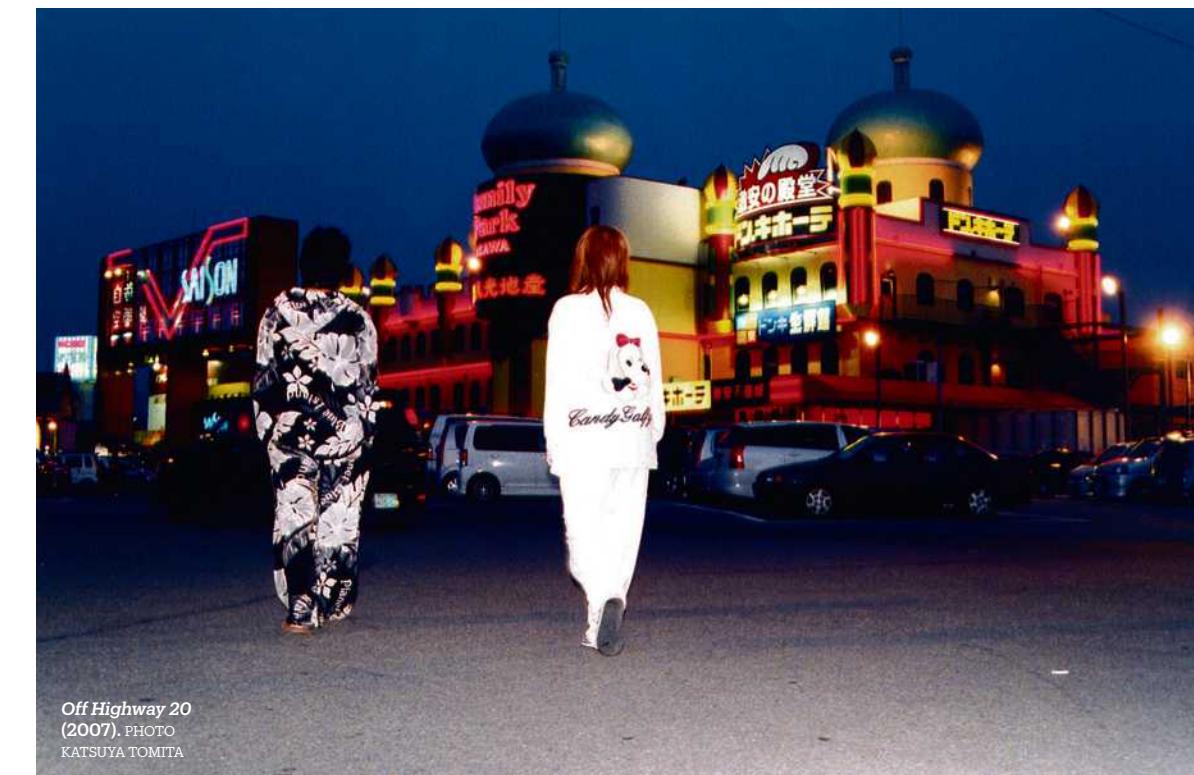
KATSUYA TOMITA
Cinéma
hors circuit

Par
LUC CHESSEL

On serait tous allés à La Rochelle voir les films de Katsuya Tomita, le cinéaste japonais (quatre films à ce jour). On aurait pu s'arrêter sur le chemin, à l'aller ou au retour, quelque part dans le pays, manger quelque chose au bord de la route, et regarder autour de nous – ou simplement regarder les choses défiler par la fenêtre. On croit souvent que la France et le Japon sont deux endroits différents. Dans le même ordre d'idées, on croit toujours que les cinéastes filment leur pays, que par exemple, un film japonais parle du Japon – ou de «la société japonaise». Même à Tomita, on lui a fait le coup de la société japonaise. Il faut avouer qu'il avait tendu quelques pièges, en matière de thèmes: la délinquance et la religion dans *Above the Clouds* (2003), la drogue et le jeu dans *Off Highway 20* (2007), le racisme et l'exploitation dans *Saudade* (2011), la prostitution et le colonialisme dans *Bangkok Nites* (2016) – ce coup-ci, c'était la société thaïlandaise. Mais il n'y a pas de société japonaise ou thaïlandaise, plus que de société française. Qu'est-ce qu'il y a, à la place? Tu vas nous le dire, Tomita, puisqu'on est venu? Le cinéma se pose des questions vastes, trop vastes pour lui, et partant de là, il taille dedans à coups de lame, pour réduire un peu le champ. C'est sa violence. La violence, c'est toujours le meilleur thème, qui résume tous les autres et les congédie. Ce qu'il y a? La bagarre, la lutte. Contre quoi? Contre ce qu'il y a. Et ainsi de suite: le monde est un serpent qui se mord la queue.

Bribes

Il y a déjà un mythe Tomita. Il a fait ses trois premiers films hors des circuits de production professionnels, en tournant et montant le week-end et les jours chômés, avec une bande d'amis qui eux aussi travaillaient en semaine. Et tous les portraits de



Off Highway 20
(2007). PHOTO
KATSUYA TOMITA

l'auteur précisent ce fait, à la sortie de *Saudade*, film qui révélait son existence hors de la sphère du cinéma autoproduit à Tokyo: Katsuya Tomita était alors chauffeur routier, transporteur pour des chantiers dans le bâtiment. Il n'y a pas beaucoup de cinéastes-camionneurs. En France, il y a eu peut-être Marguerite Duras, qui a tourné *Le Camion*, à propos duquel elle écrivait ce genre de mots d'ordre: «*On croit plus rien. On croit. Joie: on croit: plus rien. On croit plus rien. Plus la peine de faire votre cinéma. Plus la peine. Il faut faire le cinéma de la connaissance de ça: plus la peine.*» Cela va très bien à Tomita. Les camionneurs seraient-ils mondiale-

ment des nihilistes? Des mécréants? En tout cas, *Saudade* est beau comme un film-camion: pour le chargement (mettre toutes les choses dans un film) et pour le transport (emporter tout ça dans la vitesse). Il raconte plusieurs histoires, dans la petite ville de Kofu: la vie mélancolique d'un ouvrier du bâtiment, celle de sa copine esthéticienne qui devient politicienne, celle par bribes de la communauté des métis brésiliens au Japon, revenus au pays inhospitalier après deux ou trois générations d'émigration, et celle d'un jeune rappeur passant de la mécréance poétique à la croyance nationaliste la plus haineuse. Dans les films de Tomita, la question du

mauvais devenir en passe par la croyance. Il nous dit qu'il ne faut pas croire, c'est sa mystique à lui. Rencontrer la foi, c'est mourir (l'apprenti moine en milieu yakuza de *Above the Clouds*). Croire en ce monde, c'est boire à ses sources polluées, l'argent et le profit (les petits voyous capitalistes de *Off Highway 20*, les riches clients japonais et maquereaux thaïlandais des bordels de *Bangkok Nites*). Et croire en son pays, c'est tuer (le crime raciste de *Saudade*). Croire plus rien, c'est déjà échapper au destin, mais ça ne suffit pas au bonheur.

Restent trois Possibles, qui seraient autant d'alternatives à l'espérance. P1: le pachinko dans *Off Highway 20*,

ce jeu sur machine à sous, qui remet tout au hasard et attribue l'argent non à la malédiction du travail, mais aux aléas de la chance. P2: le Paradis, un exil rêvé en Thaïlande exprimé dans chaque film jusqu'à *Bangkok Nites*, qui en montre le vrai et sale visage. P3: la Passion bien sûr. Dans le même film par exemple, l'amour qui unit la prostituée Luck et l'ex-client Ozawa (joué par Katsuya Tomita, par honnêteté, dit-il) est condamné par les circonstances même de leur rencontre à se reprendre le réel au tournant. Les possibles n'en étaient pas, mais c'est la trajectoire qui compte.

Trajectoire

En quoi ces films sont si bons, on n'en a rien dit pour l'instant. Ils racontent des histoires condamnées, prises dans des trajectoires libres. Des morceaux de récits mis en rapport avec le reste du monde: monde qu'une mondialisation permanente agite, où il n'y a pas d'ici ni d'ailleurs, et qui continue de défiler, envahit la narration quand le film quitte son bout d'histoire pour regarder ailleurs, pour retourner partout. Un lien secret, maléfique, unit les fragments de vie à ce monde qui devrait les contenir, mais ne fait que les abandonner en route, une fois roués de coups. C'est ce lien que les films de Tomita décrivent, cette violence, qu'il ne transforme en beauté que pour nous aider à ne plus croire en ses mensonges. ▶

CINÉMA
D'«Above the Clouds» à «Bangkok Nites», l'ancien chauffeur routier devenu cinéaste, à l'honneur du festival de La Rochelle qui s'ouvre ce samedi, met à l'écran un Japon que l'on ne voit jamais au cinéma.

La marge de l'empereur Tomita

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE
Hommage
à KATSUYA TOMITA
Du 1^{er} au 7 juillet.



«En payant, on pouvait emmener la fille : j'étais à la fois choqué et ravi»

Rencontre avec le cinéaste Katsuya Tomita à Bangkok, ville où il habite et a tourné son dernier film.

C'est une de ces ruelles chaotiques du vieux Bangkok qui révèlent l'âme profonde de la capitale thaïlandaise. Un enchevêtrement d'échoppes ambulantes, de temples, de maisons des esprits, de petits salons de coiffure et d'épiceries bric-à-brac ombragé par de grands arbres. Le cinéaste japonais Katsuya Tomita nous attend au pied de son appartement. Short et tongs, un sourire en coin qui semble ne jamais s'évanouir, des yeux rieurs, il nous salue à la thaïlandaise, avant de lancer : «Allons au resto *Isan* [du nom de la région nord-est de la Thaïlande, ndlr], juste à côté. C'est calme, ce sera plus facile pour

discuter.» Tomita est parfaitement à l'aise dans cet environnement, hélant les vendeurs de street-food pour qu'ils apportent bière et salade de papaye ultra-épicée, piochant à la main les nouilles chinoises et répondant aux questions en mêlangeant japonais, thaï et quelques mots d'anglais. Sa fascination pour la Thaïlande a débuté en 2007 alors qu'il faisait des allers-retours entre le Japon et le Cambodge pour jouer dans un film tourné par son ami réalisateur Toranosuke Aizawa sur l'économie clandestine au Cambodge.

Ambiguïté. «A chaque voyage, je devais passer une nuit à Bangkok. Je suis allé me promener dans le quartier de Patpong, et là, j'ai reçu un choc en voyant toutes ces filles très belles, presque nues, danser dans les go-go bars. Ce qui m'a paru incroyable, c'est qu'en payant un peu d'argent, on pouvait emmener la fille. J'étais à la fois choqué et ravi», dit-il.

Bien sûr, Tomita connaît par ouï-dire la vie nocturne sulfureuse de la capitale thaïlandaise, mais voir de ses propres yeux cette économie souterraine dans toute son ambiguïté et sa complexité l'a profondément troublé. Cette première expérience, alors qu'il avait 35 ans, est la source d'inspiration de son dernier film, *Bangkok Nites*, l'histoire d'une jeune prostituée thaïlandaise originaire de Nongkhai, une ville du Nord-Est thaïlandais au bord du Mékong, juste en face du Laos, et d'un Japonais, ex-client qui s'immisce dans sa vie et devient son compagnon. Une partie du tournage s'est déroulée à Soi Thaniya, le principal quartier chaud japonais de Bangkok, où s'alignent des dizaines

de bars à hôtesses et karaokés, un milieu «beaucoup plus fermé», selon Tomita, que ne l'est Patpong, principalement destiné aux Farangs, les «Occidentaux».

Turner à Soi Thaniya n'a pas été une mince affaire, tant la méfiance nourrie vis-à-vis des médias par les Japonais et les Thaïlandais propriétaires des bars est grande. Tomita a contacté le principal tenancier de la rue, puis la police, mais aucun n'a semblé pouvoir donner une autorisation globale de tournage global. «Nous avons alors pris contact avec les propriétaires de bars. Au bout d'un moment, nous avons senti que l'atmosphère était OK, que nous étions acceptés par cette grande communauté. Tout

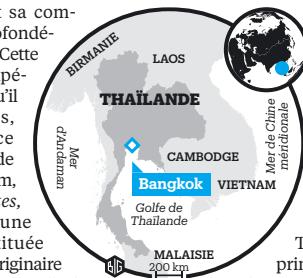
ROCHELLE FEST

Outre le coup de projos sur Tomita, le festival rochelais présente un riche programme d'avant-premières, cycles («le Cinéma israélien aujourd'hui»), de marathons (une nuit Schwarzy), de rétros (Hitchcock, Tarkovski) et d'hommages à des grands cinéastes trop discrets, tel le Roumain Andrei Ujica. Rens. : www.festival-larochelle.org

s'est fait à l'asiatique, par des rencontres face-à-face et sur la base d'une confiance mutuelle», raconte-t-il. Au-delà de la vie nocturne, Tomita s'intéresse à la communauté japonaise en Thaïlande, ou plutôt aux communautés – une population qui dépasse la centaine de milliers. «Il y a beaucoup de couches. Par exemple, les Japonais envoyés par les grosses sociétés méprisent la Thaïlande, ils ne veulent pas vivre ici. Parfois, ils traitent très mal les Thaïlandais», dit Tomita. Il reconnaît aussi que les Japonais qui fréquentent les milieux de la nuit entretiennent le plus souvent des relations très superficielles avec les Thaïlandaises, n'essayant pas de comprendre le mode de fonctionnement du pays. «Le critère, c'est la langue. Des Japonais sont parfois ici depuis quinze ans et ne parlent pas du tout le thaï. C'est un signe», considère-t-il.

«Strings». Lui-même dit vouloir explorer plus avant le pays, mieux comprendre. C'est pour cela qu'il conserve un appartement à Bangkok et fait la navette entre la Thaïlande et le Japon. La façon de vivre des «filles de la nuit» l'intrigue. «Quand elles dansent dans les go-go bars, elles portent des strings, elles sont presque dénudées. Mais lorsque je leur ai demandé de prendre des maillots de bain pour que je les filme, elles sont venues avec des tenues très conservatrices, presque des pantalons», raconte Tomita, déduisant qu'elles opèrent une stricte séparation entre leur travail et leur vie. Le Japonais pense aussi que la règle, souvent prônée, selon laquelle l'équipe de tournage, réalisateur compris, doit garder une certaine distance avec le sujet n'est pas bonne. Pour lui, au contraire, le réalisateur et son équipe doivent se mêler à la vie locale, s'en imprégner. Seule manière, à ses yeux, de pouvoir ensuite restituer à l'écran une vision pertinente d'une société aux codes complexes.

ARNAUD DUBUS
Correspondant à Bangkok



LE FESTIVAL LES TOMBÉES DE LA NUIT DU 05 AU 09 JUILLET 2017 RENNES

LA VILLE EN JEU

WWW.LESTOMBEESEDELA NUIT.COM

Partenaires : Crédit Agricole Ille-et-Vilaine, Groupe LEGENDE, EDF, METROPOLE rennes, rennes TIME OF INTELLIGENCE, Les Tombées de la Nuit


MATTHIAS BRUEGGEMANN, LAURÉAT DE L'ÉLYSÉE

Prix (1) Le photographe suisse Matthias Brueggemann vient de remporter le prix Elysée. Présent en Syrie depuis 2012, il avait candidaté avec le projet de documenter le conflit sur une longue période. Diplômé de l'école de Vevey, il a travaillé en Egypte, en Irak, en Somalie et en Libye. Tenant du photojournalisme, il tente aujourd'hui d'en changer les codes dans son travail documentaire sur le conflit syrien.

PHOTO MATTHIAS BRUEGGEMANN. CONTACT PRESSE IMAGE PRIX ÉLYSÉE

IMAGES/



Alison Brie (à droite) et ses camarades de catch dans *Glow*. PHOTO ERICA PARISE. NETFLIX

Série / «Glow», kitsch et catch

Doublures, réalisateurs de séries Z, actrices ratées au physique en tous genres... Des losers façon «80's» vont trouver une forme d'émancipation dans un show américain clinquant.

Par
CLÉLIA COHEN

On ne remarquait il y a deux semaines dans ces pages en parlant de *I'm Dying Up Here*, la série produite par Jim Carrey sur le monde du stand-up, le filon *seventies* – hautement exploitée ces dernières années par les séries, avec *Vinyl*, *The Get Down*, *Narcos*, *Guerrilla*... – semble s'épuiser à force d'érotisation et de mystification. En attendant de découvrir en septembre *The Deuce*, la nouvelle création de David Simon (*The Wire*) – située dans les années 70 en plein milieu porno new-yorkais, et dont on imagine bien que le pape de la série moderne va probablement livrer la réflexion définitive sur cette décennie légendaire –, voilà les

eighties qui pointent salutairement le bout de leur nez. Et pas qu'un peu : crinières de lionnes et rock FM de rigueur, lignes de coke allégrement sniffées sur photo encadrée de Ronald et Nancy Reagan, aérobic, néons, tout est là dans *Glow*. Et dire que cette avalanche de mauvais goût nous donne le sentiment paradoxal de respirer ! D'autant qu'outre ce décorum 80's qui ferait pâlir d'envie les deux Kékés mélancoliques de *Miami Vice*, la nouvelle série de Liz Flahive (*Nurse Jackie*), produite par Jenji Kohan (*Orange Is the New Black*), vaut le coup d'œil.

Pilote. Ne pas se fier à son titre qui semble promettre glamour et paillettes : *Glow* est l'acronyme de Gorgeous Ladies Of Wrestling, d'après une série du même nom lancée en 1986, suivant une équipe de catch féminin à une époque où cela n'existe pas encore. Personnages hauts en couleurs, femmes de caractère en petites tenues et sketchs poussifs émaillaient le spectacle et ont fait son succès. Dans cette première saison de dix épisodes, on assiste à la genèse du show, des auditions aux répétitions chaotiques (personne ne maîtrise les rudiments de la lutte), jusqu'à l'enregistrement

du pilote. Cette poignée de femmes de tous horizons, de toutes formes et de toutes couleurs (il y a même une femme-loup!) va donc se retrouver à apprendre à se battre de la façon la plus spectaculaire et la plus *fake* qui soit, tout en étant affublées d'un rôle impossible, de la *all-american girl* patriote à la nerd sexy, ou même la terroriste. L'épisode 3, où chacune trouve son personnage en même temps que le show sa direction, est un précis de réflexion sur la construction du spectacle américain, avec ce que cela nécessite de clichés pour fonctionner. Rien n'empêchera de les tordre ensuite, bien au contraire, mais c'est le postulat de départ. Ce qui est beau, c'est qu'elles vont y prendre goût, se transcender, et même y trouver une

forme d'émancipation assez bouleversante.

«*Elles vont se battre contre leurs propres stéréotypes, métaphoriquement*», explique le réalisateur du show. Ce personnage est cocainomane au bout du rouleau qui n'arrive plus à faire de films depuis des années, après avoir eu sa petite heure de gloire dans le cinéma bis avec des titres tels que *Blood Disco I* et *II*, *La Vierge du marais Viêt-Cong*... Un idéaliste qui croit encore pouvoir insuffler de la subtilité dans le ridicule, de la subversion au cœur du spectacle, aussi bas de gamme soit-il. Le genre à créer une figure de catcheuse «Reine des allos» qui dilapide ses tickets-repas sur le ring en hurlant à l'Amérique qu'elle l'a oubliée trop longtemps.

Romcom. *Glow*, c'est Hollywood vu du côté des losers de l'*entertainment* : les actrices ratées, les réalisateurs de séries Z, les trop grosses, les trop Noires, les doublures (l'une d'elles clame être la doublure cascadier de Pam Grier), les *freaks* en tous genres rejetés de partout, mais qui ont quand même, chacun à leur manière, tout compris au film. C'est émouvant, d'autant plus que la série offre aussi un contrechamp à l'es-

thétique *soap* tout puissant en Californie à l'époque : ici, tout physique est le bienvenu. Y compris le plus ordinaire, comme celui de l'héroïne jouée par notre chouchoute Alison Brie (vue dans *Community*, dans *Mad Men* et dans la meilleure rom-com des années 2010, *Jamais entre amis*), avec ses grands yeux bleu marine et ses intonations légèrement aristos.

Elle joue une actrice en galère qui se retrouve là en dernière instance : même ici, on ne sait pas quoi faire d'elle et elle est sommée de se rendre indispensable. Ironie toute hollywoodienne, Alison Brie a eu du mal à décrocher ce rôle car les créatrices de *Glow* voulaient un visage inconnu. Cela donne une actrice en audition permanente, un véritable festival : elle passe son temps à parler avec un accent russe et à déblatérer des horreurs sur l'Amérique (*«je vais remplir vos piscines de bortsch»*, à chanter du *Yentl* ou à pitcher avec conviction une vaseuse intrigue de catch alors qu'elle est fan de Katharine Hepburn et de Strindberg. On les suivrait bien, elle et sa bande de filles, jusqu'au bout du ring. ➤

Ironie toute hollywoodienne, Alison Brie a eu du mal à décrocher ce rôle car les créatrices voulaient un visage inconnu.

GLOW Saison 1 sur Netflix.

**GUY TILLIM, LAUREAT DU PRIX HCB**

Prix (2) Dans la moisson de prix photographiques de ce début d'été, le Sud-Africain Guy Tillim est lauréat du prix HCB. Cette aide à la création d'un montant de 35 000 euros lui permettra de poursuivre son projet *Museum of the Revolution*. Né à Johannesburg en 1962, basé à Vermaaklikheid dans le Cap occidental, Guy Tillim a déjà photographié les rues de

Johannesburg, Maputo, Lunada, Harare, Libreville, Addis-Abeba et Nairobi. Cette approche de street photography lui permet de témoigner de l'enchevêtrement du passé africain entre colonialisme et mondialisation. Le prix HCB lui permettra de poursuivre son travail dans les rues de Dakar, Accra, Kampala et Lagos. PHOTO GUY TILLIM. COURTESY OF STEVENSON

Photo / De la tête aux trépieds

Cinquième édition du festival Portrait(s) à Vichy, qui met notamment à l'honneur le Chinois Liu Bolin et l'Américain Stephen Shames.

Sur la coupole monumentale du Théâtre-Opéra de Vichy, ouvert en 1901, sont peints les visages des stars de l'époque, ornés de perles, de rubans et de plantes. Sarah Bernhardt, Réjane ou Cléo de Mérode, comédiennes de la Belle Epoque, ont droit à leur portrait incrusté dans le plafond. Classé monument historique en 1996, l'Opéra n'est plus un vivier de têtes célèbres comme au temps où la ville attirait curistes, visiteurs et vedettes. Désormais, pour voir des visages connus, il faut se rendre au festival Portrait(s), le rendez-vous photographique de Vichy. La star qui orne l'affiche de la 5^e édition est tout à fait reconnaissable: la chanteuse et musicienne Björk, toutes dents dehors et coiffure en macarons «princesse Leia», hurle comme un fauve, sans que l'on n'entende sa voix. Photographiée par Benni Valsson, on la retrouve dans l'exposition consacrée à Modds, l'agence française chargée de distribuer les œuvres d'une quinzaine de portraitistes. Comme ses camarades, Valsson est rompu à l'exercice de tirer le meilleur d'une célébrité en un temps record, souvent cinq minutes max.

Coulisses. Il est exposé avec les autres photographes de l'agence au centre culturel Valery-Larbaud, là où tout se passe, au cœur de Vichy. Dans deux grandes pièces, se répondent toutes les photographies: «Je dois faire cohabiter toutes ces expositions dans un même lieu et me concentrer sur un choix resserré», explique la directrice artistique, Fany Dupêchez. Dans la salle consacrée à Modds, on reconnaît des portraits réalisés pour la der-



Un ado américain avec un badge Black Panthers (1970).



A Times Square (1980). PHOTOS STEPHEN SHAMES. POLARIS

de Libé et pour des magazines tels *Vanity Fair* ou *les In-rocks*. Chaque photographe a sa griffe. L'exposition de Modds, plus ambitieuse à l'origine, prévoyait un mur des refusés et des infos sur les coulisses de production. «Les coulisses, c'est difficile à mettre en forme. Avec cet accrochage classique, chacun garde son identité», poursuit Fany Dupêchez.

Ricardo. Resté sur le seuil des secrets de fabrication, le public se contentera de découvrir plusieurs types de portraits, dont portrait paysage. Le Chinois Liu Bolin – on ne le présente plus – se fond dans le décor, peinturluré de la tête aux pieds sur des tirages au bord de l'allier. Ou le portrait caméléon. Sous l'objectif de Catherine Balet, le styliste Ricardo Martinez Paz disparaît dans des reconstitutions de photographies de Helmut Newton, de Pierre et Gilles, de Man Ray ou de Rineke Dijkstra. A côté, les visages de Carmen, Sabrina et autres transsexuels de Christer Strömholm, ressemblent à des oiseaux-caméléons nocturnes. Face à toute cette galerie de tranches, on ne peut s'empêcher de penser que Vichy, ville à la mémoire embarrassée, trouve dans l'exercice du portrait un écho à ses questions d'identité. Dans ce contexte, la chronique des Black Panthers par Stephen Shames est une belle découverte: intimité des membres du groupe, manifestations, distribution de tracts, vente de journaux et entraide sociale, le photographe a suivi de près la lutte pour les droits civiques, attrapant au passage quelques figures du mouvement. Venu des Etats-Unis pour le festival, coiffé d'une casquette siglée «I Miss Obama», Shames campe une entreprise nécessaire de mémoire critique là où la litanie des sujets posant docilement pourrait lui faire écran.

CLÉMENTINE MERCIER
Envoyée spéciale à Vichy

PORTRAIT(S)
Festival photo de Vichy.
Jusqu'au 10 septembre.



YOUTUBE

Clip / Festival de scans

L'épiderme crypté de ces visages passés sous vision virtuelle thermique sublime les duvets juvéniles, les chevelures qui radient en traits de gravure phosphorescente et ses existences qui viennent se mêler comme autant de superpositions d'encre sériographiques. Les portraits en négatif rouge et bleu fusionnent en une singulière tornade humaine, la danse d'un slow motion rock. Extrait du prochain album *Sleep Well Beast* du groupe The National qui sortira le 8 septembre, le morceau intitulé *Guilty Party* s'accompagne d'un clip réalisé par l'artiste visuel Casey Reas qui, fasciné par les environnements numériques, sous un langage de programmation Processing tisse un art algorithmique d'abstractions formelles. J.P.

Potemkine Films présente

"De nous tous,
ce fut le plus grand."
INGMAR BERGMAN

"Tarkovski est le génie
du cinéma russe."
LE NOUVEL OBSERVATEUR

Andreï TARKOVSKI
5 FILMS RUSSES

L'ENFANCE D'IVAN • ANDRÉI ROUBLEV
SOLARIS • LE MIROIR • STALKER

NOUVELLES VERSIONS RESTAURÉES

AU CINÉMA LE 5 JUILLET

MAD CMC CHOCO CADEAU CINEMA Télérama Sodalis K

STALKER VERSION RESTAURÉE EN BLU-RAY LE 4 JUILLET



Arles Depuis 2014, le Club des directeurs artistiques ouvre sa galerie dédiée aux jeunes talents de la photo durant la première semaine des Rencontres d'Arles. Le jury présidé par la photographe canadienne Kourtney Roy a choisi cette année d'en exposer huit parmi une cinquantaine de prétendants. Ainsi les natures mortes pop du Français Valentin Fougeray côtoieront les portraits loufoques de la Hongroise Andi Gáldi Vinkó (*photo*) ou les sculpturales compositions culinaires de l'Italienne Carmen Mitrotta. PHOTO LA BELLE FAÇON. TALENTS

Du 3 au 8 juillet au garage du Grand Hôtel Nord-Pinus d'Arles.

Rens. : www.galerieclubda.com

IMAGES/

Ciné / Autant en emporte le monde

«Miracle Mile» de Steve De Jarnatt, injustement boudé à sa sortie en 1989 par les spectateurs, doit retrouver une seconde vie sur grand écran.

Forteresse space age aux effluves de fritures, le Johnnie's Coffee Shop Restaurant scintille, comète paria dans l'obscurité nuit dépeuplée de *Miracle Mile*. Le quartier de Los Angeles abrite ce bâtiment de style *googie* – c'est-à-dire puissant ses formes architecturales dans la garde-robe de l'ère atomique et la conquête spatiale –, où s'agglutinent des créatures gobées d'arabica cramé et de somnifères inefficaces. Harry, anthropologue de profession, à l'extérieur, guette la sonnerie d'une cabine téléphonique. Il a manqué de quelques heures son

renard avec Julie. Ils veulent tout juste de se rencontrer et, le temps d'une journée, de glisser avec insouciance sur le toboggan guimauve d'une romance à toute vitesse, non loin des fosses à bitume et des mares d'hydrocarbures de Hancock Park, empiles de fossiles préhistoriques.

L'intrigue du second long métrage du cinéaste américain Steve De Jarnatt, sorti aux Etats-Unis en 1989, ne tient pas qu'à la cristallisation d'une rencontre amoureuse. *Miracle Mile* est aussi l'histoire d'une apocalypse nucléaire irrévocable. Le film n'atteindra malheureusement pas le grand succès au box-office, alors accaparé par *Indiana Jones et la Dernière Croisade*. Justice soit faite, l'illustre Joe Dante par un statut Facebook dithyrambique en 2016 ramène *Miracle Mile* à la lumière (certaines personnes ont ce pouvoir). Splendor, distributeur français soudainement chatouillé, acquiert

les droits d'une nouvelle sortie et nous offre la belle opportunité de (re)découvrir le chaos sur grand écran.

Faucheuse. Le téléphone finit par sonner. Ce n'est pas Julie à l'autre bout du fil mais un soldat dissident qui, composant le numéro de la cabine par erreur, avoue: «Nous allons tout lancer dans cinquante minutes.» Rares sont les gaffes annonçant une fin du monde imminente, et pourtant. Harry devient le porteur accidentel d'un message promettant une extinction de l'espèce, quelques suppos nucléaires vont bien-tôt s'introduire dans l'anus de l'Amérique.

La pré-apocalypse de De Jarnatt sur lit sonore signé Tatlerine Dream a cette saveur singulière: Harry n'essaie pas spécialement de sauver le monde, il recherche son date dans le quartier – ce dernier étant d'emblée semi-désert, comme si la Faucheuse était passée avant l'heure. Au gré de son parcours alarmé,



Le docteur Green a une urgence. PHOTO MIRACLE MILE. SPLENDOR FILMS

transcrit par d'audacieux plans-séquences, et avec une maladresse aux accents de Peter Sellers de film noir non invité au camping de Bugarrach, il éveille l'inquiétude chez d'autres citoyens et crée de malencontreux incidents mortels. Frappée en pointillé de néons timides, de quelles couleurs plus diaprées (enseignes, vêtements, voitures) disposées dans les espaces avec parcimonie, de figurines bigarrées comme ce Fat Boy, simili-Ronald Mc-

Donald à la gloire du consumérisme, la nuit reste pourtant dominante, voire souveraine, sans ajout de filtre exagéré.

Balises. A contrario d'un *New York 1997* à vif, d'un *Blade Runner* apocalyptico-disco-dystopique ou d'un *Mad Max* devant le sang, *Miracle Mile* garde un calme, comme suspect, laissant les quelques âmes traversant les images muter en véritables ovnis. Les joggeurs aventu-

reux, harmonieuses balises vêtus de lyrics flashy, insufflent des respirations à cette ville qui verra bientôt son cœur exploser. Dans cette romance catastrophe, la fin anticipée semble déjà avoir creusé depuis bien longtemps son terrier dans l'obscurité.

JÉRÉMY PIETTE

MIRACLE MILE
de STEVE DE JARNATT
avec Lou Hancock,
Mykelti Williamson... 1h 27.

BD / Winshluss donne des ailes à Arbus

Après avoir maltraité les codes de Disney, le Français s'empare d'une photo de la New-Yorkaise prise dans les années 70 au sein d'un hôpital psy. Un comics punk parrainé par le Frac Aquitaine.

Il y a quelque chose de réjouissant à voir un auteur ne pas s'encroître dans ce qu'il sait bien faire. Récompensé à Cannes pour *Persepolis*, fauve d'or à Angoulême avec son splendide *Pinocchio*, papa accompli et primé lors du dernier Salon du livre jeu-

nesse de Montreuil pour *Dans la forêt sombre et mystérieuse*, Winshluss ne s'est jamais départi de l'esprit frondeur de ses débuts, lorsque son *Monsieur Ferraille* brutalisait Mickey, le cynisme technico-commercial et les magnats de l'huile de moteur et de friture. Ainsi sa der-

nière livraison n'est pas un bel album cartonné de 196 pages à ranger dans les rayons «romans graphiques», mais un comic book à l'américaine, petit format trivial d'une trentaine de pages agrafées.

Dans *Gang of Four*, Winshluss s'empare d'une photo de la New-Yorkaise Diane Arbus pour en imaginer un possible hors-champ. Tiré d'une série réalisée en 1970 lors d'un Halloween dans un hôpital psy, le cliché à la mélancolie baroque représente quatre silhouettes dissimulées der-

rière des costumes de fortune et des masques en carton. Etranges accoutrements qui donnent au travail documentaire de la photographe une porosité au fantastique, brèche dans laquelle s'engouffre le dessinateur. Autour des quatre patients qui prennent la pose, un terrain en friche et une forêt qui, au loin, appelle à l'aventure. Winshluss reprend dans les lisères de l'image les gamins courant à perdre haleine pour semer leurs poursuivants à travers bois. Lorgnant avec insistance les poses des premiers *Fantastic Four*, la couverture promet l'excitation des odyssées de super-héros.

En vérité, Winshluss s'intéresse davantage à la horde crétine et féroce qui est aux trouses des mioches. Muni de mitrailleuses et d'un molosse nommé Kiki, le commando à tronches de batraciens déblatère (coasse) à propos d'une forteresse noire et promet d'égorger au nom de Dieu ces hérétiques qui ont osé organiser un goûter d'anniversaire. Leur chasse sylvestre se heurte à

l'opposition d'un corbeau clopeur, d'un phasme ventriloque, d'Omar l'écrevisse et de Big Mama, un arbre à cheval sur les principes. Comme il se doit, la chute est un coitus interruptus ou, comme on dit en Amérique, un *cliffhanger*.

Ondé par les éditions Les Requins marteaux et le Frac Aquitaine, *Gang of Four* est censé être le préambule d'une collection de petits formats invitant à chaque fois un dessinateur à s'emparer d'une œuvre du fonds pour lui redonner une visibilité. Un admirable vernis de démocratisation de l'accès à la culture que Winshluss badigeonne malicieusement d'un humour pétonné et insubordonné. Ultime ironie, Les Requins marteaux n'ont pas décroché l'autorisation de reproduire la photo de Diane Arbus (pas plus que nous). Une sombre histoire d'ayants droit.

MARIUS CHAPUIS

GANG OF FOUR de WINSHLUSS
Les Requins marteaux, 28 pp., 6 €.



WINSHLUSS. LES REQUINS MARTEAUX

VIDÉO CLUB

**SPLIT**
de M. NIGHT SHYAMALAN 1h57

En suivant les délires d'un kidnappeur à la personnalité fragmentée, *Split*, retour au sommet de maître Shyamalan, ne brille pas par sa subtilité mais par sa brutalité - et en cela c'est un film sur maintenant, ou un film de maintenant, avec les ambiguïtés, déchirures et divisions que cela suppose. Un grand film d'horreur d'une totale brillance mal aimable.

**LION**
de GARTH DAVIS 1h58

Si ce mélodrame dickensien vous laisse de marbre, il faut consulter un psy. C'est l'histoire de Saroo (récit véridique raconté par Saroo Brierley dans son livre *Je voulais retrouver ma mère*), 5 ans, garçon de l'Etat du Madhya Pradesh perdu à Calcutta et adopté par un couple en Tasmanie. Cette odysée contient quelques moments les plus saisissants et lacrymogènes vus depuis le *Tombeau des lucioles*.

DOCU / Diop extirpé de l'ombre de Senghor

La vie du Sénégalais, militant pour l'indépendance éclipsé par les grandes figures du panafricanisme, à travers son parcours intellectuel et politique.

Lorsqu'on évoque le panafricanisme, de Marcus Garvey à Thomas Sankara ou Léopold Sédar Senghor, certains noms viennent spontanément à l'esprit. D'autres, moins. Voir, pas. Car comme partout il y a les oubliés de l'histoire, un peu perdus dans le cul de basse-fosse de la mémoire collective, jusqu'à ce qu'un jour, quelqu'un songe à les en extraire.

Inconnu du grand public, le Sénégalais Cheikh Anta Diop a-t-il ainsi droit à une réévaluation en règle à travers un documentaire signé William Mbaye, dont le titre a peu de chances d'inciter à rentrer par hasard dans la seule salle parisienne (*la Clef*) qui le programme ces temps-ci : *Kemtiyu* («ceux qui sont noirs»).

Premier film financé par le Fonds de promotion de l'industrie cinématographique et audiovisuelle (Fopica) du Sénégal, primé cette année au Fespaco (le carrefour du cinéma africain, à Ouagadougou) *Kemtiyu* a juste gagné le droit de vivre sur le territoire français, sans distributeur ni promo. Mais ce peu n'est pas rien, qui retrace la trajectoire exceptionnelle d'un homme d'origine aristocratique wolof. Lequel arrive à Paris au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, participe à l'ébullition du Quartier latin, suit les cours de Gaston Bachelard et de Frédéric Joliot-Curie, côtoie Théodore Monod, décroche (entre autres) des di-

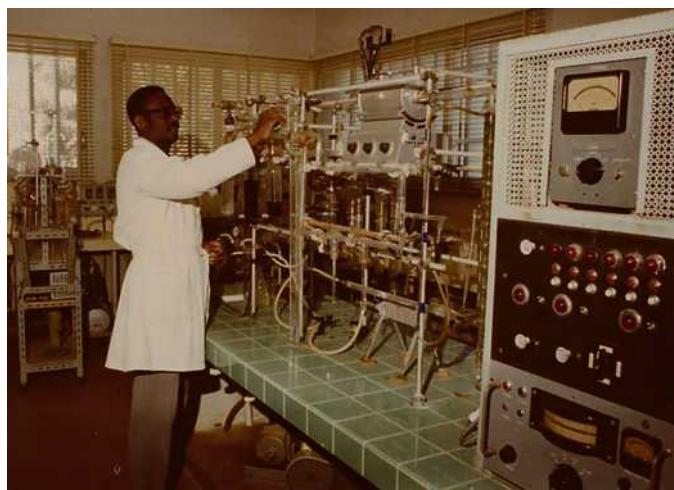
plômes en philosophie, en chimie (spécialisé dans le domaine nucléaire, il va créer «*des ses propres mains*», selon un proche, un laboratoire de datation au carbone 14), traduit la théorie de la relativité en wolof et, à ses heures perdues (sic), se pique d'égyptologie pour arriver à la conclusion que l'Egypte antique était le véritable berceau de la culture noire !

Auteur d'un livre-référence, *Nations nègres et Culture* publié en 1954, Cheikh Anta Diop obtient un doctorat en 1960. Mais il est stipulé qu'il est «*hors de question que ses thèses défendues fassent l'objet d'un enseignement dans les colonies*» et, par la suite, la communauté internationale des chercheurs tend à snobber ses conclusions. Engagé politiquement «*par devoir*», il rentre au Sénégal et milite en faveur de l'indépendance des pays africains et de la constitution d'un Etat fédéral en Afrique, tout en jouant à cache-cache avec Senghor qui lui propose vainement d'être ministre.

Mort dans son sommeil le 7 février 1986, «le géant du savoir» ou «le dernier pharaon», comme le surnomment les journaux sénégalais, fait depuis l'objet d'un culte discret, étayé par une foultitude de témoignages (amis, ex-collègues, famille) et d'images d'archives. L'écueil hagiographique («élégance morale», «noblesse de cœur», «grand intellectuel», «contre-pouvoir à lui tout seul») n'est jamais loin, quoique bénin en regard de l'éclairage apporté sur cet homme jamais vêtement ayant «contribué à redonner à l'Afrique son passé alors qu'elle était jusqu'alors inexiste dans l'histoire de l'humanité».

GILLES RENAULT

KEMTIYU d'OUSMANE WILLIAM MBAYE
Cinéma la Clef, 34 rue Daubenton, 75005. 1h34. Rens. : www.cinemalaclef.fr



Cheikh Anta Diop, en 1976, dans son labo de datation au carbone 14. PHOTO DR

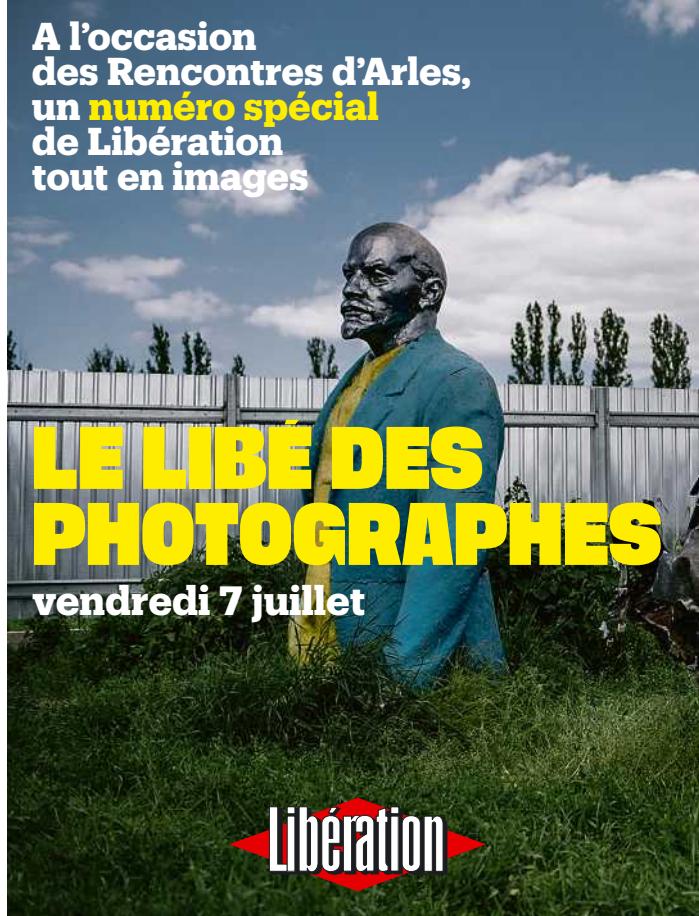
Clip / Millie Bobby Brown, stranger teen

Figure d'une adolescence sans fin couverte de baisers toujours premiers, l'actrice émérite Millie Bobby Brown a 13 ans et traverse, avec le fin pouvoir téléporteur du cinéma, tous les âges. Révélée dans la série Spielbergienne *Stranger Things* sis dans un Indiana eighties, on la retrouve à présent dans un L.A. circa 1970 au cul d'un authentique school bus américain jaune dans le clip réalisé pour la chanson *I Dare You* du groupe The xx. L'actrice a visage jouvenceau qui nargue toutes les époques et se démarque en prototype remarquable issu d'une fusion de toutes les ères du *teen movie*. Elle saurait briller sans mal parmi les jeunes de Chicago photographiés dans les années 60 par l'Américain Joseph Sterling avec *The Age of Adolescence*. Millie est une photographie indéchirable, ce médium qui, tel que l'a décrit Susan Sontag, se propose de nous survivre à tous. **J.P.**



Millie Bobby Brown. CAPTURE YOUTUBE

A l'occasion des Rencontres d'Arles, un numéro spécial de Libération tout en images



LE LIBÉ DES PHOTOGRAPHES

vendredi 7 juillet

Libération

IMAGES/

L'icône glacée

Par
JULIEN GESTER
 et **DIDIER PÉRON**

I est comme ça, notre président, un vrai roi Salomon, la moitié du cœur sur la main, donnant donnant, gagnant gagnant. Jeudi, à peine apprend-on que la pensée d'Emmanuel Macron serait «trop complexe» pour se plier comme de tradition aux contraintes compassées d'un entretien avec la presse le 14 Juillet, journalistes et citoyens se trouvent aussitôt consolés du silence élyséen par l'offrande magnanime d'une icône vaguement aberrante, un tableau où déchiffrer les signaux ostentatoires qui s'y trouvent égrenés, disséminés çà et là presque au hasard.

La photo officielle du Président, figure imposée, portrait s'affichant dans toutes les mairies et écoles de la République pour cinq ans, fabrique pour la postérité, sinon l'éternité (en attendant l'apocalypse climatique), le hiéroglyphe d'un quinquennat dont il s'agit d'imprimer le ton. La photo, signée par la portraitiste officielle Soazig de La Moissonnière, est apparue sur les réseaux à l'heure où le travailleur absorbe sa bassine de tofu pimenté déjeunatoire, accompagnée, sur le compte Twitter de la promoteuse en chef du Président, Sibeth Ndiaye, d'une courte vidéo de making-of totalement improvisée. Où l'on voit Emmanuel Macron, beaucoup trop décontracté, répartissant sur son bureau les objets appelés à faire signe, tandis que derrière l'objectif s'active férilement, et s'inquiète de l'heure qui tourne (la lumière, tout ça), une modeste équipe d'une demi-douzaine de personnes.

En guise d'encadrement de sa présence très importante dans le cadre format smartphone, on distinguera donc, disposés négligemment à la faveur de l'inspiration du moment, deux drapeaux (l'un français, l'autre européen, comme il est d'usage depuis Sarkozy), le coq doré ornant un probable presse-papiers, une horloge (qui donne l'heure, 8h20 ou 20 h 20), pas moins de deux smartphones superposés, à la marque très identifiable (un double placement de produit, qui a priori donne l'heure aussi) et enfin trois volumes de la Pléiade, dis-



Portrait officiel du Président, publié dans le *Libé* de vendredi.

posés de part et d'autre du bureau, dont les fins limiers du journal *Gala* nous apprennent qu'il s'agirait du Rouge et le Noir de Stendhal, des *Nourritures terrestres* d'André Gide et des *Mémoires de guerre* de Charles de Gaulle. Rien ne permettant toutefois de l'affirmer avec certitude, on ne balayera pas tout à fait l'hypothèse qu'il s'agisse là des

Mémoires de la vie à Versailles de Saint-Simon, d'*Ubu roi* d'Alfred Jarry et de l'intégrale des œuvres du marquis de Sade. L'un des livres est grand ouvert, en écho à la tradition de président lettré du portrait miterrandien, tenant à pleines mains le recueil des meilleures punchlines de Montaigne plutôt que de laisser la littérature pourrir sur les étagères, comme ses prédecesseurs de la Ve.

D'autres choix s'inscrivent ici en résonance ou démarcation directe de la tradition présidentielle, modulée par chacune de ses manifes-

tations photographiques. A la seule exception de Valéry Giscard d'Estaing, complètement hors sujet avec son affiche de campagne déguisée en portrait officiel (ce qui en fait ainsi de très loin la tentative la plus moderne du genre à ce jour), tous les chefs d'Etat français depuis 1958 se sont partagés entre le huis-clos aveugle de la bibliothèque de l'Elysée (De Gaulle, Pompi-

Tout objet semble greffé à la hâte par un retoucheur novice reconvertis grâce au plan de formation ultrarapide proposé lors de son récent licenciement économique flexisécurisé.

dou, Mitterrand, Sarkozy) et l'open space verdoyant de ses jardins (Chirac et Hollande). Dans un nouvel accès de syncrétisme centristo-pavlovien, Macron refuse de choisir, se tenant pile dans l'axe vertical de la composition et soudant le dedans au dehors, par la grâce d'une fenêtre ouverte sur un ciel sans abeilles, en une journée opportunément non orageuse. Il se tient là, donc, au boulot, là où ça se passe, Emmanuel, et en même temps à un fauteuil en rotin de l'ailleurs, l'horizon national – auquel, certes, il offre son dos, obstruant au passage toute perspective.

Par delà la plastique flashée de l'image, à l'effet d'aplomb déréalisant, où tout objet semble greffé à la hâte par un retoucheur novice reconvertis grâce au plan de formation ultrarapide et néanmoins performant proposé lors de son récent licenciement économique flexisécurisé, ce qui interpelle plus que tout ici, c'est cette pose pour le moins inédite. Croyant parer à l'embaras hollandais des bras ballants, et sans aller dans le mimétisme obamalâtre des bras croisés, le plus jeune président de notre République éprouve manifestement le besoin de se cramponner avec l'autorité d'un Frank Underwood à sa table de travail, comme s'il n'était pas disposé à la lâcher de sitôt. Arrimant ainsi une posture à peu près aussi naturelle que s'il avait exécuté une salutation au soleil, les mains veinées à force de broyer celles de chefs d'Etat étrangers en visite, et qui surjouent la symétrie de l'image jusqu'au détail déjà abondamment commenté des deux alliances – une à chaque annulaire.

Cette symétrie justement, dont l'excès a longtemps été stigmatisé dans l'histoire de l'art comme faute de goût, travaille à une frontalité du portrait, entre allant de figurine Superman et silhouette d'amphore grecque, où un regard laser, quasi flippant, de manager-motivateur de troupes vient se fixer dans l'objectif, fouillant par delà l'image dans les tréfonds inertes de la France, en quête de quelque minorité encore récalcitrante aux joies extatiques du travail enfin rendu à sa nature hautement volatile, et donc légère, et donc vachement moins aliénante – on ne parlera jamais assez de la séquestration par le CDI. L'expression arborée est ce sourire insidieux du DRH qui, surprise!, a un projet pour vous. Pas avec vous. Pour vous. ▶

AU REVOIR

Art/Guatemala vida

Naufus Ramírez-Figueroa, artiste guatémaltèque dont la cote ne cesse de grimper, revient sur l'histoire de son pays, où la confiscation des terres par les colons au détriment des paysans est une des causes de la guerre civile qui a miné le Guatemala entre 1960 et 1996.

LINNEUS IN TENEBRIS
 de NAUFUS RAMÍREZ-FIGUEROA
 CAPC, musée d'art contemporain de Bordeaux.
 Jusqu'au 24 septembre.
 Rens. : www.cpc-bordeaux.fr

Art/Leurre du diorama

Inédite, l'exposition dépasse le strict champ de l'art pour évoquer la nouveauté qu'apporta, il y a près de deux siècles, l'invention du diorama (littéralement «voir à travers») dans la mise en scène du regard. Ringardisé pour son illusionnisme et ses implications politiques douceses, le diorama est depuis une trentaine d'années réinterprété par les artistes contemporains.

DIORAMAS Palais de Tokyo,
 75016. Jusqu'au 10 septembre.
 Rens. : www.palaisdetokyo.com

Cine/Tous à voile

Armand, étudiant à Sciences-Po est empêché de partir à New York avec sa copine, Leïla, séquestrée par son frère Mahmoud, revenu barbu et islamiste d'un séjour au Yémen. Armand se travestit en femme voilée pour voir sa fiancée et du coup séduit Mahmoud. D'où quiproquo, rire et subversion de tous les signes. Une comédie qui échappe à la bêtise politique du genre tel que pratiqué trop souvent en France.

CHERCHEZ LA FEMME
 de SOU ABADI 1h 28.

Cine/«Okja», truie of life

Le magistral *Okja*, l'un des films les plus enthousiasmants croisés lors du dernier Festival de Cannes, tient son nom d'une super-truie génétiquement modifiée inventée par le grand cinéaste coréen Bong Joon-ho (*The Host*). La créature se révèle l'allégorie subversive à la fois d'un monde obnubilé par le profit et du film lui-même, produit et diffusé exclusivement par Netflix.

OKJA de BONG JOON-HO 1h 58.



Page 40 : Cinq sur cinq / [Girl Power!](#)
Page 41 : On y croit / [Lomepal](#)
Page 42 : Casque t'écoutes ? / [Valli](#)

MUSIQUE //



**Fin de
concert
pour
les jeux
musicaux?**



Portrait de Worrawut Santikul, photographe de mode, jouant à *Guitar Hero* à Bangkok (Thaïlande), en mars 2012. PHOTO FRANÇOISE HUGUIER. VU

Musique et jeux... t'aime moi non plus

Après un succès non démenti pendant une décennie et des ventes par millions, les «Guitar Hero», «Rock Band» et autres «DJ Hero» semblent devenus ringards. Heureusement, les titres qui intègrent la musique dans leur «gameplay» ont encore de beaux jours devant eux. Démonstration.

Par NICO PRAT

En 2007, sous les sapins du monde entier, un jeu s'impose: *Guitar Hero*. Ou l'une de ses nombreuses déclinaisons déjà disponible (*Guitar Hero Encore*, *Guitar Hero: Rock the 80's*...). Le principe? Jouer au mieux, sur une fausse guitare comprenant cinq touches de couleur à la place des cordes, les notes qui apparaissent à l'écran, et qui doivent être grattées au bon moment afin de coller au rythme de la chanson puisée dans un catalogue de titres pop et rock populaires. Dans la deuxième moitié des années 2000, le marché du jeu vidéo est largement dominé par cette série éditée par le mastodonte américain Activision, et par *Rock Band*, produit concurrent signé Electronic Arts.

Créations hybrides

Dix ans plus tard, le top des meilleures ventes est dominé par les nouveaux épisodes des incroyables licences *Pokémon*, *Zelda* ou *GTA*. Et *Guitar Hero*? Plus rien. Après une pause de cinq ans, *Guitar Hero Live*, en 2015, devait relancer la franchise. Il en sera le chant du cygne, aux côtés du moins populaire *DJ Hero*. Julien Tanay est responsable éditorial du *Canal Esport Club*, émission consacrée au sport électronique sur Canal+. Il se souvient: «Lorsque *Guitar Hero* est arrivé, il a relancé le genre des jeux musicaux en les rendant populaires



oublié leurs passions d'antan au profit de nouvelles lubies. Selon Walid «2080» Dalhoumi, musicien et compositeur, entre autres, de la bande originale du jeu de baston *Last Fight*, «la surabondance d'extensions a submergé les joueurs de *Guitar Hero* jusqu'à l'éccœurement». Pour Bertrand Amar, journaliste spécialiste des jeux vidéo, il faut aussi y voir une erreur de stratégie de la part de l'éditeur Activision, qui «avait décidé de stopper la série *Guitar Hero* en 2011 pour se concentrer sur d'autres séries à fort potentiel, *Call Of Duty*, *Skylanders* et *Destiny*. Finalement, quand ils relancent la licence avec un *Guitar Hero Live* qui proposait une nouvelle guitare et une réalisation moins cartoon, le succès n'a pas été au rendez-vous.» Daniel Andreyev, journaliste pour les pages Pixels du Monde et pour le site Gamekult, pense, lui, que «le marché est tout simplement arrivé à saturation. D'autant qu'à partir d'un certain palier, *Guitar Hero* devient trop dur, et le fun disparaît. L'effort pour bien jouer devient trop important, surtout comparé à l'étude d'une véritable guitare.»

Jean Zeid enfin, journaliste chez France Info, théorise différemment : «Le rock n'est plus le genre dominant, il n'est plus aussi cool que dans les années 2000. En 2017, le hip-hop est roi, mais un jeu Rap Hero ne ressemblerait à rien.»

Fragile alchimie

Aujourd'hui, le jeu vidéo musical vit au Japon et au sein de la création indépendante. Mais enterrer le genre avec la mort de son représentant le plus connu serait une erreur, y compris en France. François Bertrand est le fondateur du studio La Moutarde qui développe le jeu *Old School Musical*. Plus qu'un jeu, c'est un show bourré de référence, mariant l'hommage à *Mortal Kombat* – lorsque des personnages se tapent dessus en rythme – ou à *Zelda* – quand une épée est commandée par vos talents rythmiques. Projet de fan et création indépendante, *Old School Musical* est né de l'envie de son créateur de revivre un peu son adolescence : «J'avais envie de créer mon propre univers. Avec le reste de l'équipe, on y a mis tous ce qu'on aimait, de la musique chiptune [une musique rappelant les sonorités des premiers jeux vidéo, ndlr], un scénario totalement fou, les jeux de notre enfance. C'est un concentré pur et instable de nos passions», explique François Bertrand.

Encore faut-il savoir maîtriser cette fragile alchimie. Pour lui, «dans un jeu musical, la priorité c'est la musique et le gameplay. Les deux sont intimement liés. Il faut que le joueur adore la musique puis qu'il se sente de la jouer. Il faut donc réussir la composition avec des mélodies très marquées qui restent en tête et travailler en plus un gameplay précis et instinctif. L'histoire, c'est la cerise sur le gâteau.»

Tambours japonais

Un jeu musical doit-il être conçu pour les amateurs de jeux vidéo ou au contraire les fans de musique ? Pour les experts, la question ne se pose pas quand le plaisir est là, une partie du chemin est faite. Pour Walid, qui travaille actuellement sur la musique du jeu de plateforme indé *Mr. Floppy*, «un bon jeu musical est un jeu qui donne vraiment l'impression qu'on est aux commandes de la musique. Quand on a l'illusion de jouer d'un instrument ou d'influencer sur ce qu'on entend, et qu'on ressent ce frisson d'être un musicien, alors c'est gagné ! Cette notion de performance est présente, surtout dans les niveaux de difficultés élevées qui exigent le même engagement – sens du rythme, doigté, précision... – qu'un véritable musicien. Et certains jeux excellent dans le genre comme *Taiko No Tatsujin* (inédit en France) qui nous met, baguettes en main, face au taiko, un genre de tambour japonais.

«Quand on a l'illusion de jouer d'un instrument ou d'influencer sur ce qu'on entend, et qu'on ressent ce frisson d'être un musicien, alors c'est gagné !»

Walid «2080» Dalhoumi
Compositeur

Rythm Paradise, sorti en 2009 sur Nintendo DS allait à la perfection rythme et mini-jeux loufoques. Et Mai Mai est un jeu d'arcade qui permet des performances extrêmement impressionnantes quand il est maîtrisé.»

Aller plus loin

Même son de cloche du côté de Bertrand Amar, qui regrette *Guitar Hero* pour les mêmes raisons : «Ce jeu associait une véritable expérience de jeu et de vrais et bons sons. Je suis triste que la série ne se porte pas mieux.» Tristesse sans doute partagée par Stuck In The Sound, Naast, Mademoiselle K et Trust, des musiciens français dont on pouvait jouer les morceaux dans les éditions françaises de *Guitar Hero*, et qui bénéficiaient là d'une visibilité bienvenue. Et pourtant, malgré les superlatifs de la critique («l'un des produits culturels les plus in-

fluents du XXI^e siècle» selon *The Guardian*, CNN ou encore *The Wired*) et les chiffres impressionnantes (une franchise à plus de 2 milliards de dollars de recettes pour 25 millions d'unités vendues), *Guitar Hero* avait aussi ses détracteurs. Le vidéaste et musicien Writing On Games, qui a consacré aux jeux vidéo musicaux une longue analyse en image (disponible sur YouTube) estime que le plaisir de jouer d'un instrument réside «dans l'interprétation et non dans la perfection absolue. Les concerts ne sont pas qu'une question de technique». Alors que, dans *Guitar Hero* et ses dérivés, vous vous faites siffler si vous ratez une note. Sans oublier les apparitions pixelisées des Beatles et de Kurt Cobain transformé en pantin, honnies par les fans. Et pourtant, des critiques sans doute justifiées mais qui ratent l'essentiel : le fait est que le fun est au rendez-vous. Et peut-être, même, l'envie d'aller plus loin.

Un jeu musical peut-il faire naître les vocations ? Pour François Bertrand, le créateur de *Old School Musical*, «quand on débute sur un jeu musical, on est souvent complètement à côté du rythme ! Et puis, on apprend. Dance Dance Revolution [jeu dans lequel le joueur doit reproduire sur un tapis de danse la chorégraphie qui apparaît à l'écran, ndlr] m'a initié au plaisir du rythme et j'ai fini par prendre des cours de basse !» Selon Walid, «le jeu vidéo musical permet une approche plus technique de la musique et, s'il gomme beaucoup des difficultés de l'apprentissage long et exigeant d'un véritable instrument, il demande pour faire de bons scores de s'entraîner longuement. On finira sans doute par trouver un musicien avouant avoir commencé la musique après avoir fini un *Guitar Hero*.»

Festival

St-Céré Opéra

26 juillet - 14 août

Théâtre Figeac /val

22 juillet - 4 août

22, 30 & 31 août, Figeac / Crédit
La Danse de mort
d'August Strindberg
Ms. Benjamin Morneau, mise en scène conventionnée
Avec Anne Sélén, Gilles Arbona, Jean-Philippe Saléno

23, 25 & 26 juillet, Figeac
Pauline à la plage / Presque l'Italie
Ms. Laurent Cochet / Collectif Colette

27 juillet, Figeac
Le Crémuscle d'après André Malraux
Ms. Lionel Courtot, Avec Philippe Girard et John Arnold

29 juillet, Figeac
Don Quichotte d'après Cervantès
Ms. Jérémie Le Louet / Cie Les Dramatiques

28 juillet, Figeac
C'est Noël, tant pis
Ms. Pierre Notte / Cie Les gens qui tombent

1^{er} & 3 août, Figeac / Crédit
Michel Fau lit Samuel Beckett
... Le pire jusqu'à ce qu'il fasse noir

1^{er} août, Figeac
L'Ombre de Stella
Ms. Thérèse Harsouze, Avec Denis d'Amato

2 & 4 août, Figeac
Le Bac 68, Comédie française
Écrit, mis en scène et interprété par Philippe Cléber

23 & 30 juillet, Figeac / 26 juillet & 9 août, St-Céré
Perez chante Aragon
Ms. Benjamin Morneau, Avec Eric Perez / chant, Manuel Reskeine / piano

& aussi : **Articoli : Shakespeare** (Clémence Massart et Philippe Caubère) / Rameau ou le logon de Phébus (Anne Delbée) / Sur les cendres en avant... / Ma Folie Otarie (Pierre Notte) / A tour de rôle (Ms. Pierre David-Cavaïz) / Cabaret-Balino / des apéro-rencontres, des lectures en entrée libre

30 juillet, Cour de l'Archidiocèse, Cahors
3 août, Abbaye de Beaulieu-sur-Dordogne
6 août, Château, Assier
Jean-Marc Padovani Quartet
A tribute to Hermann Posa

& Musique Classique / Voix Chante / Baroque / Chopin / Quintette à cordes, Schumann, Mozart, Pizzolla, Rota / Sébastien平原, Poulen, Roussel, Farren / Lectures-concerts : Les Chroniques, Victor Hugo / Répétition du chant lyrique / L'Usine en 100

Informations / Réservations : 05 65 38 28 08 - www.festivaltheatre-figeac.com / www.festival-saint-cere.com

CNITM (Comité National de Production de Théâtre et Théâtre Musical) - L'Union d'entrepreneur de spectacles - 1/1065515 / 2/1065516 / 3/1065517. Graphisme : setbox

MUSIQUE /



PLAYLIST



Les Américaines de TLC (à gauche) et de Destiny's Child (avec Beyoncé au centre). PHOTOS ERIK LESSER : PUBLIC ADDRESS DALLE APRF

ENVOI DES ANNEES 90

Une décennie sous le signe des «girls»

Durant toutes les années 90, les bandes de filles occupent le sommet des ventes d'albums.

TLC, qui fut l'un des *girls band* les plus importants des années 90, sort un nouvel album quinze ans après la mort d'une de ses membres. L'occasion de revenir sur ces groupes de filles qui ont marqué la décennie, et dont certaines font encore carrière.

1 TLC

Ces groupes de filles (mais parfois aussi d'hommes), qui dansent et chantent devant des millions de fans prépubères ont été la grosse affaire de la pop des années 90. Le trio r'n'b d'Atlanta TLC, formé par T-Boz, Left Eye et Chilli, reste aujourd'hui le girls band américain le plus vendeur de l'histoire avec 70 millions de disques écoutés. Derrière ce groupe, deux producteurs de légende, Babyface et Jermaine Dupri, pour beaucoup dans le succès de TLC, dont on ne connaît bien souvent en France que les tubes *Waterfalls* et *No Scrubs*. Left Eye, habituée aux comportements erratiques, meurt en 2002 dans un accident de voiture, quelques mois avant la sortie

de leur quatrième album. Le groupe, devenu duo, reprendra vie en 2015 en la convoquant sur scène par hologramme, et sort ces jours-ci son cinquième album... qui, dans l'histoire, relèvera de l'anecdote.

2 Destiny's Child

Autre girls band de r'n'b américain de la fin des années 90, Destiny's Child reste célèbre pour ses innombrables tubes, ses 60 millions de disques vendus, mais aussi pour ses changements de casting intempestifs. Articulé autour de Beyoncé (dont le père était le manager à poigne des Destiny's Child) et dans une moindre mesure de sa copine d'enfance Kelly Rowland, le groupe a connu dans ses premières années

de nombreux chamboulements avant de se stabiliser en trio en 2000, avec Michelle Williams, faire-valoir transparente à l'origine de nombreux «memes» sur le web des années plus tard. La machine Beyoncé partira vite voler de ses propres ailes. Destiny's Child est par ailleurs le seul de ces girls band à avoir accouché de vraies carrières solos, Kelly Rowland étant, elle aussi, parvenue à sortir quelques très gros tubes.

3 En vogue

En France, En vogue est le moins connu des trois grands girls band de r'n'b évoqués ici, excepté leur tube *Don't Let Go*. Le quatuor fut pourtant précurseur du genre, formé en 1989 sur le modèle des



Les Anglo-Canadiennes des All Saints (à gauche) et les inimitables Spice Girls (à droite). PHOTOS CUSH. DALLE APRF ; CLAVEL. DALLE

LAURIE DARMON

Février 91

Neuf minutes et quarante et une pour résumer l'existence d'une jeune fille de sa naissance en février 1991 jusqu'à nos jours, sur fond de piano mélancolique et de slam nostalgocéaliste. On en sort rincé, ému et bouleversé. On ne rate pas le clip.

LUZ CASAL

Fini la comédie

La version originale est signée La Bionda, duo italien disco cultissime des années 80. La grande Dalida avait dramatisé l'adaptation française. Aujourd'hui, la chanteuse espagnole limite les effets sonores, mais séduit tout autant.

4 Spice Girls

Si, du côté de l'Amérique, les girls band étaient r'n'b, en Angleterre c'est la pop pure qui domine. Avec, en championnes incontestables, les Spice Girls, le groupe de femmes le plus vendeur de l'histoire de la planète : 85 millions de disques en seulement trois petits albums, loin devant TLC, donc. Scary, Sporty, Baby, Ginger et Posh Spice ont dominé de la tête et des épaules les charts mondiaux avec leurs deux premiers albums *Spice* (1996) et *Spiceworld* (1997), autour d'un discours féministe simple mais efficace (le fameux «girl power») et d'une joviale excentricité... qui n'empêche pas d'innombrables rumeurs de frictions internes. Geri Halliwell (alias Ginger) quittera d'ailleurs le navire en 1998 et est absente du dernier album, *Forever* (2000). L'empire Beckham, tenu par Posh et son mari David, est le seul succès post-Spice Girls. Rien à voir avec la musique.

5 All Saints

Le quatuor anglo-canadien All Saints aura été le seul concurrent réel des Spice Girls de l'autre côté de la Manche, son premier album, *All Saints*, sortant la même année que celui des Spice Girls, en 1997. Il se vend à plus de 4 millions d'exemplaires dans le monde, porté par les tubes *Never Ever* et *Under the Bridge*, une reprise des Red Hot Chili Peppers. Moins tapageuses, moins grandes gueules, les All Saints passent pour des rivales fâdes des Spice Girls, leur succès déclinant vite avec leur deuxième, puis troisième albums. Dix ans après le précédent, les quatre All Saints réunies sortent *Red Flag* en 2016, un quatrième album pas dénué d'un certain charme, mais passé relativement inaperçu. Comme la plupart des ces groupes qui ont dominé les charts dans les années 90, le retour des All Saints se soldera par un échec cuisant.

FRANÇOIS BLANC

SABRINA & SAMANTHA**Kheops**

En réalité, pas de filles planquées derrière ce duo composé de Julien Briffaz (Bot'ox) et Laurent Bardainne (Poni Hoax). Les deux garçons nous emballent avec un titre démarquant comme une sarabande façon danse du serpent orientalisante pour finir en acid house vrilée. Absolument brillant.

BLACK GRAPE**Nine Lives**

L'éternel retour du branleur magnifique de la scène anglaise, Shaun Ryder avec le groupe qu'il forma après le décès des Happy Mondays. En compagnie de son comparse Kermit, il revient (encore) pour réanimer l'esprit de Madchester. Presque trente ans après, cela fonctionne (presque) toujours aussi bien.

NEW JACKSON**Put the Love in It**

Quand un ancien des Tindersticks s'épanche sur ses machines, le résultat est un album de house analogique lente et estivale, où s'intercalent de magnifiques chansons électroniques comme cet étrange *Put the Love in It* sous perfusion dub.



Retrouvez cette playlist et un titre de la découverte sur Libération.fr en partenariat avec Tsugi radio

LA DÉCOUVERTE**M.I.L.K. pop printanière**

Les années défient, mais la quête éternelle du tube de l'été demeure. Celui qui illuminera nos réveils, et dynamitera nos apéros au soleil couchant. Même si, faute de budget, les vacances peuvent se résumer à deux ou trois jours chez la vieille tante de Perpignan. Parions qu'elle kiffera elle aussi cet irrésistible *If We Want To*, signé d'un jeune Danois de Copenhague ébouriffé et charmant. L'un n'empêchant pas l'autre. Une merveille du pop song nonchalante, légèrement teintée d'électronique, avec ce qu'il faut de mélancolie parce que le hit de juillet porte toujours déjà en lui les germes de la rentrée. Si l'on est bluffé par son premier et copieux EP de

six titres, sorti il y a déjà quelques semaines, c'est parce que l'inspiration ne se cantonne pas à ce flamboyant morceau d'ouverture. Les autres compositions sont (presque) du même niveau. *U and Me* et son côté new soul rappellent les excellents Britanniques de Jungle ou le très californien seventies *Following the Sun* (on croirait entendre une rythmique échappée d'un Christopher Cross vintage) exposent toutes les qualités mélodiques du brillant Emil Wilk (son vrai nom). Attendons quand même de voir ce qu'il adviendra de lui quand la bise sera venue.

PATRICE BARDOT

M.I.L.K. A Memory of a Memory of a Postcard
(Capitol/Universal)



JONAS BANG

ON Y CROIT

THE NORTHSIDE ISSUE

Lomepal rap hors-piste

Sur son premier album, le jeune Parisien se livre et décloisonne un genre en mutation.

Quest-ce que le rap en 2017 ? Et qui le représente ? Des questions sans réponses qui préoccupent peu Lomepal. Pour son premier album *Flip*, le Parisien de 26 ans pose sur sa pochette déguisée en femme. Une aberration qui ne choque plus aujourd'hui. De l'autre côté de l'Atlantique, on prend en effet un malin plaisir à exploser les dernières barrières du genre en poussant l'autotune dans ses derniers retranchements (*Bring It Back* de Lil Yachty) en s'affichant en jupe sur scène (Young Thug) ou en rendant même ses lettres de noblesse à un instru-

ment que l'on pensait réservé aux cours de récrés : la flûte à bec (*Portland* de Drake).

Bercé par Internet, son accès instantané à des gigaoctets d'images et de sons, Lomepal livre sur son premier album la synthèse parfaite de cette explosion des barrières qui s'opère aujourd'hui dans le rap français. Originaire du XIII^e arrondissement, celui qu'on appelle Antoine dans la vie parcourt la capitale une planche de skate aux pieds durant son adolescence. Dans ses écouteurs, du rap mais aussi du rock ou de la soul. C'est pourtant la musique de Nas qui l'accroche puisqu'il commence à gratter ses premiers textes autour

de 18 ans. Devenu rappeur, il va se fonder dès 2010 dans la jeune garde du rap hexagonal aux côtés de 1995, Georgio ou Deen Burbigo. Et en redéfinir les codes. Sur *Flip*, on entend des samples

de vidéos de skateboard, les notes electro du producteur Superpoze, des références à Janis Joplin ou à Ray Liotta ainsi que le chant de Camelia Jordana. Un pot-pourri d'influences que Lomepal réunit autour d'une seule et même cause : lui-même. Sensible et mélancolique, le garçon raconte les interrogations d'un jeune de son épo-

que. Sexe ou amour ? Fête ou romantisme ? Tristesse ou ivresse ? Autant de facettes de sa personnalité que Lomepal creuse en profondeur. En skateboard, un flip consiste à faire réaliser à sa planche un tour sur elle-même. Un terme et une image qui s'applique idéalement à ce disque.

BRICE BOSSAVIE



LOMEPAL
Flip (Pineale Prod)

LE MOT**Hardcore**

Il existe toutes sortes de hardcore : rock, rap, punk, metal ou encore techno. Utilisé comme adjectif, ce terme anglais signifiant «noyau dur» sert à préciser qu'on est face à la frange la plus radicale d'un mouvement. Les «hardcoreux» sont donc des durs de durs et les musiques qu'ils écoutent ne font jamais de cadeau aux oreilles. Car, pour devenir hardcore, poussé à bout par quelques musiciens en colère, il faut que leur style soit bien musclé. A notre connaissance, il n'existe pas de folk, de pop ou de chanson hardcore (à moins, peut-être, que celle-ci soit paillarde...). Cela n'empêche pas l'un des meilleurs albums du groupe de britpop anglais Pulp de s'appeler *This is Hardcore...* **A.B.**

Vous aimerez aussi

LORD ESPERANZA *Drapeau noir* Un mélange d'introspection et d'arrogance juvénile sur un disque rap marqué par de larges influences.

STWO D.T.S.N.T. L'electro mélancolique de ce Français de 23 ans repéré par Drake colle à la musique de Lomepal, qui l'invite sur trois titres.

ROMEO ELVIS *Morale 2* Le dernier disque du Belge se balade entre rap, chanson et nappes electro.

LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE **L**
FESTIVAL BEAUREGARD APPROVED BY **J15** #9
7.8.9 JUILLET 2017 NORMANDIE
PLACEBO • PHOENIX • IGGY POP
FOALS • DIE ANTWOOD
H.F. THIEFAINE • MIDNIGHT OIL
IBRAHIM MAALOUF • METRONOMY
MØME • EDITORS • AIRBOURNE
BOYS NOIZE • HOUSE OF PAIN
BENJAMIN BIOLAY • SYNAPSON
MICHAEL KIWANUKA • TINARIWEN
HER • JAGWAR MA • VALD
ECHO & THE BUNNYMEN
ET AUSSI
WARHAUS • YAK • FAI BABA • AEROBRASIL
DAISY • FAKE • MPL • NØRDISTAN
INFO & RÉSERVATIONS SUR
WWW.FESTIVALBEAUREGARD.COM

Les super mélomanes



CASQUE T'ÉCOUTES ?

Valli

Chanteuse et animatrice radio

Au sein du duo Chagrin d'amour, Valli a été, au début des années 80, la voix, au délicieux accent américain, d'un des premiers rap français, *Chacun fait (c'qui lui plaît)*. Depuis, et après un passage comme animatrice sur Canal+, elle est depuis quinze ans l'une des grandes figures de France Inter (1).

Quel est le premier disque que vous avez acheté adolescente avec votre propre argent ?

Hair, la bande originale de la pièce de Broadway. M'entendre chanter *Sodomy, fellatio, cunnilingus...* à tue-tête à 10 ans a dû inquiéter fortement mes parents. Ils m'ont emmenée voir la pièce quand j'avais 14 ans, néanmoins.

Le dernier disque que vous avez acheté et sous quel format ?

Le premier album des Ramones, réédité en vinyle, pour son quarantième anniversaire. Je ne l'avais pas acheté à l'époque, mais une copine de l'université, dans la chambre de laquelle on traînait tous les soirs, l'avait. Son père était l'expert-comptable du magazine *Billboard*, elle avait tous les disques qu'elle voulait. Une mine d'or ! A l'époque, on allait voir les Ramones au CBGB [club phare du punk rock à Manhattan, ndlr].

Où préférez-vous écouter de la musique ?

Là où je peux danser ou m'écrouler sur un canapé, au choix.

Un disque fétiche pour bien débuter la journée ?

Hunky Dory de David Bowie. Un disque transition entre le folk et le glam. Il y a des titres qui font dan-

«M'entendre chanter “Sodomy, fellatio...” a dû inquiéter mes parents»



LAURENT GOURMARRE

SES TITRES FÉTICHES

TURTLES

Happy Together (1967)

THE BEATLES

I Saw Her Standing There (1963)

BLUR

Trimm Trabb (1999)

ser comme *Queen Bitch*, *Fill Your Heart*, *Andy Warhol ou Kooks* et puis les incomparables *Bewley Brothers*, *Life on Mars* et *Oh ! You Pretty Things*. J'avais mis les paroles de *Changes* sur ma page du *Yearbook* [le *trombinoscope* de l'année, ndlr] quand j'étais en terminale. Et je ne vous parle même pas de sa pochette.

La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir ?

Même pas honte ! La bande originale de *la Mélodie du bonheur*. Un grand souvenir de ma prime jeu-

nesse, quand le film passait dans le même cinéma pendant un an. J'adore l'impertinence de Julie Andrews. Ma mère avait aussi le disque de *My Fair Lady*, la pièce de Broadway dans laquelle Julie Andrews jouait avec Rex Harrison. Elle les avait vus sur scène. Cette version de *My Fair Lady* est le premier album que j'ai écouté en boucle dans ma vie.

Le disque pour survivre sur une île déserte ?

Hejira de Joni Mitchell (1976). Je l'ai acheté deux ans après sa sortie

en 1978. C'était l'été. J'étais à Albuquerque (New Mexico), pour les vacances. J'étais en plein boom punk mais j'avais laissé mes vinyls à New York. En manque de *Richard Hell and the Voidoids*, *B-52's* et autres, je me suis sevrée à l'introspection de Joni Mitchell. Un disque que j'écoute tous les six mois depuis je l'ai acheté.

Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art ?

Revolver des Beatles, par Klaus Voormann.

Un disque que vous aimeriez entendre à vos funérailles ?

Born to Be Alive de Patrick Hernandez.

Savez-vous ce qu'est le drone metal ?

Non, mais ça a l'air menaçant. Je n'aimerais pas en prendre un sur la tête !

Votre plus beau souvenir de concert ?

Talking Heads en 1978 à Providence (Rhode Island), la ville de l'école de design où ils se sont rencontrés. C'était pour la tournée de leur deuxième album. David Byrne était encore un peu coincé sur scène, mais ça tournait et j'étais tellement fan.

Allez-vous en club pour danser, draguer ou écouter de la musique sur un bon sound system ?

Cela fait belle lurette...

Citez-nous les paroles d'une chanson que vous connaissez par cœur ?

Il n'y a malheureusement pas la place d'imprimer le catalogue entier des Beatles.

Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie ?

Pour nos vies martiniennes d'Etienne Daho. Mention spéciale pour la pochette de Guy Peellaert.

Le dernier disque que vous avez écouté en boucle ?

Junks, l'album de DBFC.

La chanson ou le morceau de musique qui vous fait toujours pleurer ?

The Needle and the Damage Done de Neil Young.

Recueilli par ALEXIS BERNIER

(1) En septembre, Valli reprendra la présentation de la musique live dans l'émission *le Nouveau Rendez-vous*, du lundi au jeudi, de 22 heures à minuit.

L'ANNIVERSAIRE



Stax, soul militante

Concurrent de la Motown, le label Stax aura pendant sa brève existence (1958-1975) réussi l'impensable dans l'Amérique de la ségrégation : faire jouer ensemble des Noirs et des Blancs. Installé à Memphis (Tennessee), la capitale de la soul, Stax, influencé par le gospel ou le blues, connaît le succès avec Otis Redding, Wilson Pickett ou Sam & Dave et radicalisera son engagement en faveur de la cause noire à la fin des années 60. Aujourd'hui, Stax renait de ses cendres avec des compilations à petit prix d'Isaac Hayes, Rufus Thomas ou bien sûr Otis Redding, mais aussi une anthologie multi-artistes et un coffret de singles. L'occasion de se replonger dans un catalogue militant et lascif.

Stax Classics (Stax/Concord Music Group et Rhino), 5,99 €.

L'AGENDA

1-7 juillet



■ Difficile d'expliquer en trois lignes ce qu'est la culture queer. Celles et ceux qui ne savent pas doivent absolument se rendre à la deuxième édition du festival Loud & Proud, où les minorités sexuelles s'expriment sublimement et subtilement en musique. Comme cette ouverture avec, entre autres, *Mykki Blanco* (photo) et Rebeka Warrior de Sexy Sushi. Forts et fiers. (Jeudi, à la Gaité lyrique, Paris.)

■ Au bord du canal de l'Ourcq, entre Cité des sciences et Zénith, le Cabaret sauvage nous embarque depuis vingt ans dans les aventures musicales les plus larges. Lancement d'un été d'anniversaire très festif avec la 11^e édition de *Rap Contenders*, c'est-à-dire une battle rap francophone où les MC s'affrontent à coup de flows et de punch-lines. Genre «Ta mère, elle est tellement... etc., etc.» (Samedi, au Cabaret sauvage, Paris.)

■ Nous ignorons si la nouvelle star de la musique électronique française *Petit Biscuit* (photo) a réussi son bac. On l'espère afin que cela ne perturbe pas trop sa prestation au festival Garorock, où il est tête d'affiche. (Dimanche, à Marmande.)

46 : Martha Gellhorn / *La plume dans la plèbe*
 47 : Sinar Alvarado / *Cannibale lecture*
 50 : Frédéric Lenoir / *«Pourquoi ça marche»*

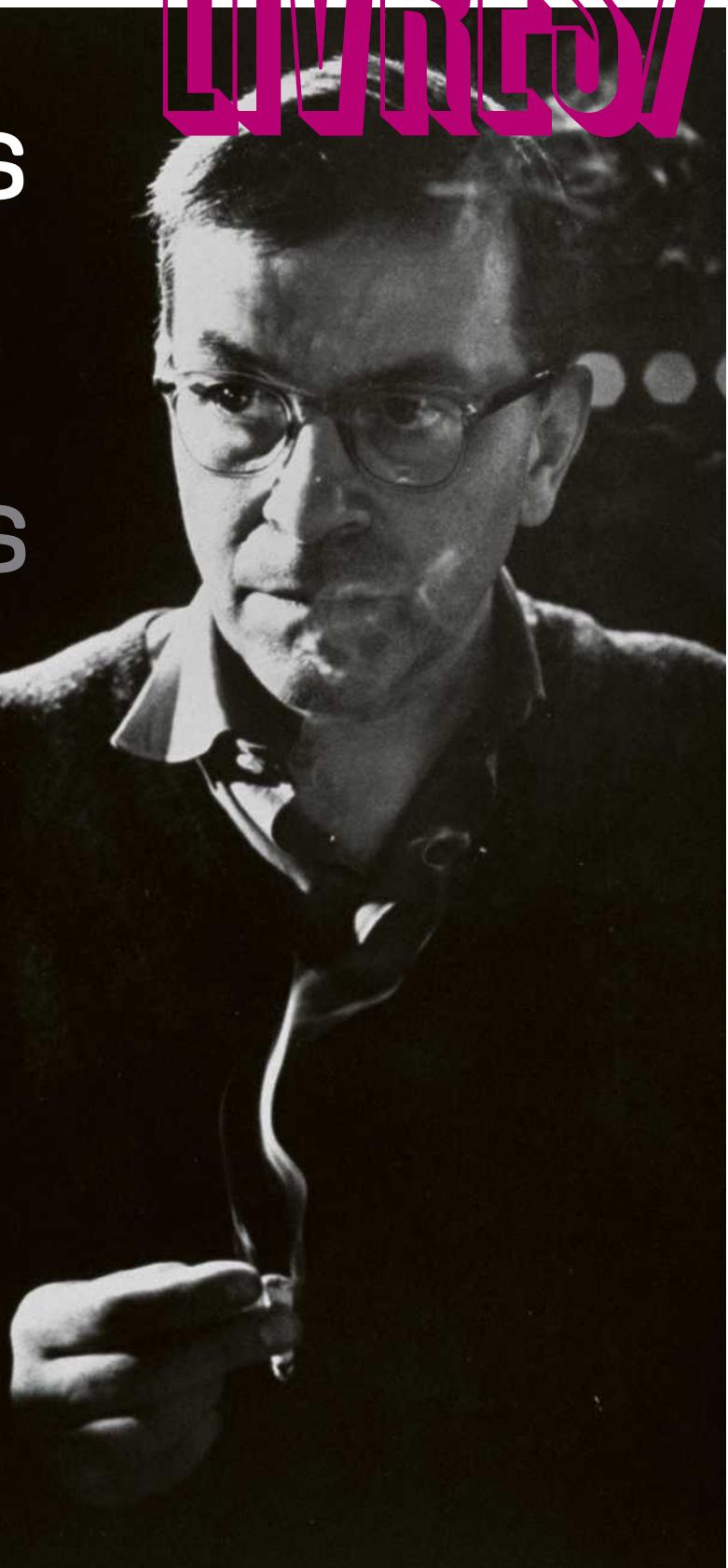
LIVRES /
 LIVRES /

Peter Weiss résiste et saigne Le roman des vaincus

Par
MATHIEU LINDON

Qu'est-ce que c'est que ça ? Un pavé de l'été, certes. Mais pas dans le genre de la saison. *L'Esthétique de la résistance*, paru de 1975 à 1981 avec un grand retentissement en Allemagne de l'Ouest, en trois volumes traduits de 1989 à 1993 et repris aujourd'hui en un seul énorme tome, est l'œuvre majeure de Peter Weiss – né en 1916 près de Potsdam et mort à Stockholm en 1982, il est surtout connu en France comme dramaturge et en particulier comme l'auteur du fameux *Marat-Sade* (lire aussi page 45). Mais encore ? C'est un roman, même si la collection d'esthétique des éditions Klincksieck n'est pas faite pour en accueillir.

Dans son avertissement de l'édition, Marc Jimenez estime que «l'ouvrage transgresse constamment les limites, pourtant extrêmement larges, du genre. Une histoire du mouvement ouvrier depuis la République de Weimar jusqu'à la chute du III^e Reich... une épopee de la gauche révolutionnaire sous le nazisme, le stalinisme et le franquisme... les "années d'apprentissage" d'un jeune militant, son initiation aux enjeux et aux combats politiques...». Le philosophe et historien d'art Jean-Michel Palmier, rendant compte dans *le Monde diplomatique* du premier volume traduit, disait ceci du roman en 1989 : «Ce qui frappe d'emblée, c'est qu'il brise tous les genres. Suite page 44



LIVRES / À LA UNE

Peter Weiss résiste et saigne

Suite de la page 43 [...] Aussi est-ce moins un témoignage concret sur le vécu de l'exil qu'une réflexion philosophique sur l'époque et sur la place qu'y occupe l'art comme expression de la révolte et de la souffrance.» Jean-Michel Palmier citait à deux reprises Walter Benjamin, d'une part avec la volonté de Peter Weiss d'«écrire l'histoire du point de vue des vaincus», d'autre part lorsque l'auteur décrit la souffrance dont tout art est nourri et met en exergue comme tout document de culture est «document de barbarie». *Histoire de la littérature allemande*, sous la direction de Fernand Mossé (Aubier, 1995): «Le chef-d'œuvre incontestable de Peter Weiss est le grand roman trotskiste d'après-guerre, son roman-essai, roman-chronique, autobiographie imaginaire : l'Esthétique de la résistance.»

W. G. Sebald, dans son texte «le Cœur mortifié», sous-titré «Souvenir et cruauté dans l'œuvre de Peter Weiss», inclus dans le recueil *Campo Santo* (en Babel): «Dans l'Esthétique de la résistance, cette œuvre romanesque de mille pages dans laquelle se lance un homme qui a déjà largement dépassé la cinquantaine, ce pèlerinage qu'il entreprend, accompagné de pavot nocturnus [terreurs nocturnes et aussi somnambulisme, comme une référence aux Somnambules], le roman d'Hermann Broch, ndlr] et chargé d'un énorme lest idéologique, à travers les éboulis amoncelés par notre culture et notre histoire, ce magnum opus ne se comprend pas seulement comme l'expression – presque programmatique – d'un désir épiphénomène de rédemption, mais aussi comme celle de la volonté de se retrouver à la fin des temps du côté des victimes...»

«Tout autour de nous les corps surgissaient de la pierre, pressés en groupe, entrelacés ou éclatés en fragments» : c'est ainsi que commence l'Esthétique de la résistance. Les trois jeunes prolétaires qui forment le «nous» de départ (il y en aura bien d'autres constitués autour du narrateur) sont ainsi frappés par l'autel de

Pergame exposé au musée de Berlin. Mais il n'y a pas que l'art dans sa vision habituelle qui se déploie ici. La visite est racontée à la mère d'un des trois garçons : «Dans toutes nos descriptions elle ne voyait que le triomphe des tortionnaires dominant le pèle-mêle de ceux qu'on avait privés de tout pouvoir.» Sept cents (grosses) pages plus loin, à propos de la fondation d'Angkor: «Personne n'était en mesure d'imaginer une révolte, ce qui naissait ici, c'était la première ville totalitaire, la première soumission absolue de tous les individus au régime d'une caste ayant un tel sentiment de sa propre valeur qu'elle se disait divine.»

«Le Grand Homme de maintenant»

La tâche des personnages du roman, c'est d'avoir accès à l'art de telle sorte que ce soit vraiment le leur, qu'il y ait «appropriation de la culture des experts dans la perspective du monde vécu», selon les mots de Jürgen Habermas cités dans l'avertissement et faisant référence aux phrases suivantes du début du roman: «Depuis lors, nos tentatives pour surmonter l'indigence de notre langage devinrent une des fonctions de notre existence, ce que nous trouvâmes alors, ce furent les premières articulations, des structures fondamentales à partir desquelles notre mutisme pouvait être surmonté et nous pûmes évaluer nos progrès dans un secteur culturel. Notre conception d'une culture ne coïncidait que rarement avec ce qui se présentait comme un énorme réservoir de biens, d'inventions et de sciences accumulées. Ne possédant rien, nous nous approchions d'abord avec crainte de tout ce qui avait été amassé, pleins de respect, jusqu'à ce qu'il nous apparaisse clairement qu'il nous fallait remplir tout ça de nos propres échelles de valeurs, que nous ne pourrions utiliser l'ensemble de ces notions que si elles exprimaient quelque chose concernant nos conditions de vie ainsi que les difficultés et les particularités de notre manière de penser [On s'est permis de corriger quelques cita-

tions, cette édition souffrant de nombreuses coquilles et autres fautes, ndlr].»

Hannes Goebel et la traductrice Eliane Kaufholz-Messmer notent dans leur introduction: «Dans l'Esthétique de la résistance le sujet qui agit et s'exprime est un sujet historique au sens marxiste du terme et son pendant narratif est un je sans nom, sans visage. [...] Un critique a qualifié le je de la narration de "sonde quasi autobiographique" plongée dans le "passé disparate et englouti".» Le caractère factuellement autobiographique du texte est peu avéré mais *Histoire de la littérature allemande* précise que Peter Weiss se revendique comme «ce moi» dans ses *Carnets*. Coppi et Heilmann, les personnages qui, au début, forment un trio avec le narrateur, sont eux, quoique peu connus des lecteurs français, des personnes réelles. Ce sont des membres de l'Orchestre rouge, ces espions antinazis travaillant pour l'URSS et, en l'occurrence, exécutés en décembre 1942. Les autres personnalités qui traversent le roman ne sont pas non plus aussi connues que Brecht, central dans toute la deuxième partie. Il y a par exemple Münzenberg, militant communiste allemand, Engelbrekt, qui dirigea la Suède au quinzième siècle, Nordahl Grieg, reporter sur la guerre d'Espagne et par ailleurs écrivain norvégien auteur de *Le navire poursuit sa route* (lire Libération du 27 novembre 2008), Karen Boye, qui accompagne un temps la mère du narrateur avant de se suicider en 1941, écrivaine suédoise auteur de *la Kallocaine* (lire Libération du 13 mai 2015).

Hitler, Mussolini, Staline et les autres ne sont jamais nommés mais on rencontre «le grand masturbateur, l'écumé à la bouche», «le caquetage haché de l'homme chauve», «le Grand Homme de maintenant» qui aurait créé l'Armée rouge avec Lénine (et tant pis pour Trotsky). Quant à la réunion aboutissant aux accords de Munich, elle est appelée «la soirée intime entre hommes». Mais il y a surtout des œuvres d'art et leurs auteurs pour décrire l'articulation entre les révoltes politiques et culturelles et comprendre en quoi et comment «le Parti va museler celle-ci, Géricault, son destin et sa Méduse, Delacroix et sa Liberté guidant le peuple, le Château de Kafka, Guernica de Picasso, la Sagrada Familia et Antonio Gaudi...»

Pour dire le ton et l'ampleur du rayon d'action politique et artistique de l'Esthétique de la résistance, le mieux est sans doute de citer le roman de Peter Weiss. «L'anesthésie fait elle aussi partie de l'art pleine-



ment engagé, qui prend position, car sans son concours nous serions accablés soit par la compassion que nous inspirent les tourments des autres, soit par le malheur dont nous souffrons nous-mêmes, et nous serions incapables de transformer notre stupeur, la frayeur qui nous paralyse, en l'agressivité nécessaire pour faire disparaître les causes du cauchemar.» Sur la position politique nécessaire et jamais suffisante: «Nous étions prisonniers du désir d'être un exemple pour d'autres. Puis nous avons été obligés d'admettre que tout ça était faux. Non pas faux quant à la cause même, mais faux quant au choix du moment.» Ou: «Opposer à l'appareil politique démoniaque notre réalité insignifiante n'est pas seulement la seule chose que nous soyons encore capables de faire, c'est aussi notre devoir de le faire.» A l'école: «Nous étions, en tant qu'enfants d'un quartier de prolétaires, destinés à n'être rien, un mot témoignant de quelque

réflexion était aussitôt réduit à néant à coups de poings ou de bâtons.» Bischoff, la réfugiée allemande prisonnière en Suède, est de son côté forcée d'«accepter cette répartition des rôles, où celui qui avait choisi de résister devait porter les chaînes jusqu'à la fin des temps alors que l'autre, se contentant de toujours capituler, vivait à l'abri, content de soi.»

Une évocation des compagnons assassinés

A propos de la mère devenue mutique du narrateur, «c'était comme s'il me fallait étendre à toutes les relations humaines la discréption que m'imposait ma mission illégale». A propos du désir de liberté par rapport à l'URSS: «De jour en jour notre projet était soumis à des pressions de plus en plus fortes, c'était comme si chaque pensée, chaque image, chaque mot devait conquérir par la force son droit d'existence.» Des es-

«La description en dix pages de l'exécution des résistants à Plötzensee [...], où sont réunies angoisse et souffrance mortelles avec une puissance qui, à ma connaissance, n'a pas d'équivalent dans la littérature et ne pouvait qu'anéantir le sujet qui écrivait – cette description est le lieu d'où l'écrivain Peter Weiss ne reviendra pas.

W.G. Sebald dans «le Cœur mortifié»



Altercations entre des manifestants communistes et la police à Berlin en 1927.
PHOTO ULLSTEIN
BILD. GETTY IMAGES

poirs politiques déçus : «Une fois que le droit de vote serait acquis, ainsi le croyaient-ils tous, la justice sociale pourrait devenir une réalité.» Le narrateur dans son travail artistique : «Désormais, j'étais totalement livré au processus de l'écriture, je devais enregistrer des impulsions, des déclarations, des images remémorées, des instantanés d'actions, tout ce qui avait précédé n'avait été qu'un exercice préparatoire, tout ce qui avait été incertain, ambigu, tous les monologues flévreux servirent de tableau d'harmonie à mes pensées et réflexions.»

A la fin, dans une évocation des compagnons assassinés du narrateur, et alors que Peter Weiss a manifestement ressenti de la culpabilité d'être hors d'Allemagne, exilé, immigré, durant toute la guerre : «En écrivant, je leur donnerais la parole. Je leur poserais des questions que je ne leur avais jamais posées. Je leur rendrais, à eux, les messagers secrets, leurs véritables noms.

Je m'approcherais d'eux, riche de mes expériences ultérieures, de ce que je sais de leur activité ultérieure, et si je devais encore me tromper, ce serait en accord avec leur être qui se devait de se tromper. [...] Et pourtant, si je devais les rencontrer à nouveau, ils me seraient plus étrangers qu'à l'époque où la peur nous liait et, s'ils pouvaient se permettre d'être francs, ils ne pourraient pas me dire plus que ce que leur silence m'avait déjà appris.»

O Héraclès !

L'estomacante force totale de l'*Esthétique de la résistance*, dont divers passages peuvent rappeler Robert Walser ou Thomas Bernhard, tient aussi à son caractère romanesque, au défilé des personnages qui font chacun vivre leur monde, leurs convictions et les manières d'y être fidèle. W.G. Sebald, dans le texte déjà cité : «Vers la fin du roman, la description en dix pages de l'exécution des résistants à Plötz-

zensee par les bourreaux Röttger et Roselieb, où sont réunies angoisse et souffrance mortelles avec une puissance qui, à ma connaissance, n'a pas d'équivalent dans la littérature et ne pouvait qu'anéantir le sujet qui écrivait – cette description est le lieu d'où l'écrivain Peter Weiss ne reviendra pas.» C'est là, selon l'auteur des *Emigrants*, que l'auteur a conquis «en un long et tenace exercice paroxystique de la mémoire une place dans la confrérie des martyrs de la résistance». Et Sebald d'estimer que c'est Peter Weiss qui parle quand Héraclès, apparu dans les premières pages, revient encore dans les dernières sous la plume de la lettre d'adieu d'un autre des martyrs : «O Héraclès. La lumière est blafarde. Le crayon émoussé. J'aurais voulu écrire tout autrement. Mais le temps manque. Et je n'ai plus de papier.» Peter Weiss est mort à 65 ans l'année suivant la parution du dernier volume de l'*Esthétique de la résistance*. ◀



PETER WEISS
L'ESTHÉTIQUE
DE LA RÉSISTANCE
Traduit de l'allemand par
Eliane Kaufholz-Messmer.
Klincksieck, 892 pp., 29 €.

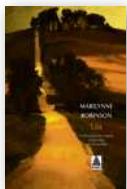
«Marat-Sade», l'esthétique de la révolution Le dramaturge en arbitre

Peter Weiss a été peintre, romancier, autobiographe, mais c'est à son théâtre qu'il doit son plus grand succès. En 1964 est créé à Berlin *la Persécution et l'assassinat de Jean-Paul Marat* représenté par le groupe théâtral de l'hospice de Charenton sous la direction de monsieur de Sade dont le titre allait être résumé en *Marat-Sade* (c'est celui qui apparaît sur la traduction de Jean Baudrillard à l'Arche et c'est le titre officiel du film de Peter Brook de 1967 adapté de sa propre mise en scène londonienne de la pièce). Dans ses «Notes sur l'arrière-plan historique de la pièce», Weiss précise cet élément de la biographie sadienne : «De 1801 à sa mort en 1814, il vécut interné à l'hospice de Charenton, où il eut pendant quelques années la possibilité de monter des spectacles dans le cercle des malades et de se produire lui-même comme acteur.» La pièce de Weiss est cependant pure imagination, tous les rôles sont joués par des internés à l'exception de celui du directeur de l'hospice qui craint sans cesse que ça passe les bornes, ne serait-ce qu'en disant du mal de Napoléon, le nouveau maître du monde. Un aspect comique et désordonné s'ajoute donc à la discussion Sade-Marat. «Ce qui nous intéresse dans la confrontation de Sade et de Marat, c'est le conflit entre l'individualisme poussé jusqu'à l'extrême et l'idée de bouleversement politique et social. Sade lui aussi était convaincu de la nécessité de la Révolution et ses œuvres sont d'un bout à l'autre une attaque contre la classe régnante corrompue, cependant il recule devant les mesures de terreur prises par les nouveaux dirigeants et se trouve, tel le représentant moderne du tiers parti, assis entre deux chaises», écrit Peter Weiss. Et aussi : «Il est difficile de se représenter Sade œuvrant au bien public. Il se voyait forcé à un double jeu, approuvant d'une part les arguments radicaux de Marat tout en mesurant par ailleurs les dangers d'un système totalitaire.» Quelque chose de l'*Esthétique de la résistance* est déjà à l'œuvre dans *Marat-Sade*. Marat est le pseudonyme journalistique d'un clandestin suédois, dans l'*Esthétique de la résistance*. Il y est aussi question de Charles Meryon, peintre et graveur français qui mourut précisément à l'hospice de Charenton en 1868, et dont une œuvre représente la maison où Jean-Paul Marat fut assassiné par Charlotte Corday le 13 juillet 1793. Le narrateur, à Paris, examine ce qu'il peut trouver sur la topographie maratienne au musée Carnavalet et se rend sur les lieux (qui ont désormais été détruits mais que Meryon, lui, a connus). «Ce qui nous toucha, ce n'était pas seulement la proximité des gens, les maisons se mirrent elles aussi à s'animer. Leur aspect avait quelque chose de l'apparition d'une image, d'une statue, sauf que les maisons vivaient davantage, ressemblaient plutôt à des organismes.»

M.L.

POCHES

MARILYNNE ROBINSON
LILA
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Simon Baril.
Babel, 358 pp., 8,80 €.



«Le Révérend essayait de la faire parler davantage [...]. Alors elle fit un effort : "La femme qui s'est occupée de moi, elle se faisait appeler Doll. Tu sais, comme ce qu'on donne à un enfant. C'est le seul nom que je lui ai jamais connu. A l'école, une maîtresse a cru que Dhal était mon nom de famille et ça m'est resté, mais c'était une erreur."»

LIVRES

Baise en voile au Yémen Plongée ironique et érotique dans un pays de tous les contraires

Par HALA KODMANI

Cette plongée dans l'histoire moderne chaotique du Yémen, l'un des pays les plus pauvres et les plus agités du monde, n'est pas une raison pour pleurer! C'est dans l'Aden d'une Arabe heureuse malgré tout, dans «des quartiers où les gens vivent et meurent de rire» que nous transport le natif de la ville du Sud Yémen pour nous faire vivre plusieurs époques apparemment irréconciliables. La jadis capitale de la République démocratique populaire du Yémen, que le narrateur a quittée pour la France au milieu des années 70 en tant que boursier, se présentait comme le phare du «socialisme scientifique» marxiste-léniniste dans la péninsule Arabique. Les apparatchiks du soviétisme arabe vivaient dans de belles villas et roulaient dans de grosses voitures, qui émerveillaient les enfants des quartiers pauvres. L'un d'eux, surnommé Souslov, diplômé d'un doctorat de l'université de Moscou, est le père d'une superbe adolescente dont l'auteur tombe amoureux comme dans un précipice, *Hâwiya* en arabe, surnom qu'il donne à sa bien-aimée.

Dans cette première traduction depuis l'arabe d'une œuvre littéraire yéménite, le narrateur est un double de l'auteur, Habib Abdulrab Sarori, universitaire franco-yéménite. Après plusieurs années passées en France où il perd sa femme française dans l'attentat du métro Saint-Michel, le héros du roman rentre dans son pays, désormais uni au Yémen du Nord. A Sanaa, capitale du pays réunifié, il rencontre une prédicatrice salafiste en niqab, mariée à un chef islamiste, avec laquelle il entretient une relation amoureuse sexuelle torride. «Il y a dans chaque femme salafiste une louve affamée d'amour», pense-t-il. Qui n'a pas vécu de liaison clandestine avec une salafiste ne sait rien de l'amour». Le récit des après-midi érotiques avec celle qui est aussi à l'aise dans la nudité que sous ses couches de voiles noirs souligne, avec humour, les immenses contradictions et hypocrisies des salafistes. Puis, un jour, il est abasourdi de reconnaître en elle son amour d'adolescence, Hâwiya, la fille de Souslov. D'un totalitarisme à l'autre ou comment les marxistes léninistes les plus dogmatiques sont devenus les salafistes les plus obscurantistes, le passage est décrit comme presque logique et avec ironie. «La fille de Souslov qui se porte volontaire auprès du chef des obscurantistes, inspirateur des jihadistes arabes, qui peut le croire?» écrit l'auteur. Ce jour-là le salafisme a vaincu le marxisme léniéisme au Yémen.»

Quand le printemps arabe touche le Yémen à son tour, en mars 2011, le narrateur raconte sa propre ivresse pour les révoltes en Tunisie, Egypte, Libye et puis chez lui. Il retourne encore une fois à Sanaa et écrit une magnifique ode à la ville de tous les contraires, des «oiseaux de nuit» (femmes en niqab), aux soirées de qat (la plante opiacée qu'on mâche dans le pays) qui tournent à l'orgie. Echaudé par les précédentes déceptions, il s'interroge : «S'agit-il d'une révolution ou d'un piège?» Est-ce «une révolution vers l'avant ou vers Kandahar?» La réponse, multiple, déchire encore le Yémen. ▶

HABIB ABDULRAB SARORI LA FILLE DE SOUSLOV
Traduit de l'arabe (Yémen) par Hana Jaber.
Sindbad/Actes Sud, 184 pp., 21,80 €.

Martha Gellhorn, reporter de terres La crise aux Etats-Unis narrée par la future correspondante de guerre

Par CLAIRE DEVARRIEUX

On n'écrit pas les mêmes fictions selon qu'on a, ou pas, observé les ravages de la violence. Les lecteurs français ont eu une idée de la romancière raffinée et sans illusions qu'était Martha Gellhorn (1908-1998) grâce à la traduction de *Quel temps fait-il en Afrique?* (Calmann-Lévy, 2006), trois novellas publiées par l'auteur après quatre décennies de reportages. Martha Gellhorn, à l'automne 1934, quand elle se porte candidate pour le programme d'enquêtes de la FERA (Federal Emergency Relief Administration, Agence fédérale des secours d'urgence), n'a pas encore été correspondante de guerre, n'a pas essayé les bombardements en Espagne, n'est allée ni en Chine ni au Vietnam, n'a pas habité au Kenya. C'est une grande blonde de bonne famille, originaire de Saint-Louis (Missouri), qui revient d'Europe. Elle a vu l'Allemagne de 1933, mais elle a surtout vécu quelques années à Paris, où elle a eu une histoire avec Bertrand de Jouvenel. Elle a milité parmi les pacifistes, consacré son premier roman à cette expérience. Elle est jeune : 26 ans. Sa mère est une ancienne camarade de classe de la First Lady Eleanor Roosevelt : ça aide.

Gellhorn va passer huit mois en Caroline du Nord et du Sud, dans le New Jersey et la Nouvelle Angleterre, à interviewer les victimes de la Grande Dépression, à essayer de comprendre comment ils survivent, à décrire ce qu'elle voit. C'est un peu plus tard que Walker Evans s'est installé chez les fermiers de l'Alabama, pour un travail resté fameux (exposé récemment à Beaubourg, lire *Libé*-

ration du 13 mai), et Dorothée Lange est partie plus à l'ouest, notamment en Californie, sur les traces des migrants, pour des images passées également à la postérité. Les photographes étaient missionnés par une autre agence que celle qui envoya Gellhorn et quinze autres enquêteurs sur le terrain : la FSA (Farm Security Administration).

Negro-spiritual. L'homme qui avait eu l'idée de demander des rapports écrits sur la situation des chômeurs s'appelait Harry Hopkins. Il était un proche conseiller du président Roosevelt, qui lui «confia la mise en œuvre des premières mesures du New Deal» via la FERA dont il prit la direction. Marc Kravetz donne toutes ces informations dans sa présentation de *J'ai vu la misère*, les fictions que Martha Gellhorn écrit à partir de ses enquêtes pour Hopkins. Elle commença à travailler sur son livre à la Maison Blanche, où l'avait invitée Eleanor Roosevelt, mais ce n'était pas le meilleur endroit, elle emporta sa machine à écrire

«On prendra tout ce qu'on pourra à l'aide sociale, et sans les remercier encore. [...] Mais on doit pas avoir honte, on doit pas avoir honte. Autant mourir si on a honte.»

dans une autre villégiature, moins fréquentée.

J'ai vu la misère (d'après le negro-spiritual que tout le monde chante un jour ou l'autre, qui dit «Nobody knows the trouble I've seen») a été publié en 1936. Les Nouvelles Éditions latines l'ont traduit dès 1938, puis réédité en 2010, sous le titre *Détresse américaine*, dans une traduction que les Editions du Sonneur ont révisée. Par exemple, là où Denise Geneix, dans la traduction de 1938, parlait presque systématiquement de «Nègres», celle de 2017 ne parle que de «Noirs», même quand les personnages ont des pensées racistes.

Ils sont cinq à se partager le premier rôle dans les sept nouvelles de *J'ai vu la misère*, sous-titré «Récits d'une Amérique en crise». Ce sont des fictions lestées d'une évidente valeur documentaire. A l'inverse, les reportages de Martha Gellhorn, qu'on a pu découvrir récemment, dans *la Guerre de face* (les Belles-Lettres) et *Mes Saisons en enfer* (le Sonneur, lire *Libération* du 4 décembre 2015), sont littérairement saisissants, et parfois très romanesques. Mais il n'y a pas de confusion possible : journaliste, Gellhorn brode peut-être, mais elle n'invente pas. Romancière, elle se met à la place des pauvres gens, dans leur peau. Ce sont de bonnes histoires, bien racontées, un peu vieillottes.

Mrs Maddison, sexagénaire dont l'espérance et la confiance dans la vie en général et le Président en particulier, sont indestructibles, se rend à l'aide sociale, en chapeau et gants blancs. Celui qu'elle n'a pas enfilé, car il est trop repris, remplace le mouchoir qu'elle n'a pas, qu'elle n'a plus. Mrs Maddison a eu autrefois un mari, une mai-

son, une famille. Son mari et ses fils ainés sont morts. On lui a alloué une ancienne cabane de Noirs, dont elle a recouvert les murs de pages de magazines. Quelques vieux meubles, et elle est chez elle. Elle donne une partie de l'aide qu'elle reçoit à sa petite-fille, dont le père est un propre à rien, il boit. Il n'a pas de travail, mais qui en a? Mrs Maddison suit son fils Alec lorsque celui-ci emprunte dans le cadre du programme «retour à la terre», et tente en vain de s'improviser fermier. Une fois de plus, elle recommence à zéro. Et quand Alec se retrouve en prison, elle a le courage d'aller solliciter un avocat.

Piédestal. Dans «Joe et Pete», qui ressemble à un scénario de Ken Loach, un responsable syndical et un ouvrier sont confrontés à l'échec d'une longue grève. Chacun descend du modeste piédestal où le travail et la constance l'avaient mis. Tomber de Charybde en Scylla est le mécanisme à l'œuvre dans l'Amérique de ces années-là, pour des millions d'infortunés. Martha Gellhorn fait en sorte que ce ne soit pas le ressort unique de ses nouvelles. La manière d'envisager son propre sort ne change pas tout, mais dès lors parfois une issue. Jim, 21 ans, épouse l'adorable Lou, qui lui tient des discours qu'un homme a du mal à entendre : «On prendra tout ce qu'on pourra à l'aide sociale, et sans les remercier encore. [...] Mais on doit pas avoir honte, on doit pas avoir honte. Autant mourir si on a honte.» Avoir recours à l'aide sociale est un tourment pour chaque personnage. La petite Ruby, 11 ans, trouve une solution. «Petit à petit, elle en vint à ne plus prêter autant d'at-



MARIE NIMIER
LA PLAGE
Folio, 152 pp., 5,90 €.

«L'inconnue n'aime pas particulièrement la mer, donc, mais elle aime nager – de préférence le soir, à la piscine municipale, derrière les baies vitrées. Protégée. Mieux encore : encadrée. Ce qui la gêne ici, c'est l'impression que l'eau n'a pas de fin.»

FERNANDO PESSOA

LISBONNE REVISITÉE. ANTHOLOGIE

Préface de Maria José de Lancastre. Choix et note de Joanna Cameira Gomes. Chandigne, 142 pp., 12 €



«Je regarde à l'entour, en souriant, et, avant toute chose, je brosse les coudes de mon costume, malheureusement de couleur sombre, toute la poussière de la rampe du balcon, que personne n'a nettoyée, n'imaginant pas qu'elle serait un jour le bastingage, sans poussière possible, d'un navire cinglant dans un tourisme infini.»



Une employée de ferme à Burlington, New Jersey, dans les années 30. PHOTO AKG-IMAGES

tention à son travail de l'après-midi. Cela ne durait guère plus d'une heure, et elle avait noté que si elle s'appliquait de toutes ses forces à penser à autre chose, le temps passait plus vite. Elle eut bientôt avec les clients une attitude décontractée, nonchalante, sinon aimable.»

Martha Gellhorn a vu la faim, le désespoir, la pauvreté sordide. Elle est mûre pour la guerre. Un an après la FERA, dont elle a été virée après avoir incité des chômeurs à la révolte, elle rencontre Hemingway, qui sera son premier mari, et part pour l'Espagne. ▶

MARTHA GELLHORN
J'AI VU LA MISÈRE. RÉCITS D'UNE AMÉRIQUE EN CRISE
Avant-propos de Marc Kravetz.
Préface de H.G. Wells.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Denise Geneix.
Les éditions du Sonneur, 260 pp., 20,50 €.

Le Venezuela décortiqué jusqu'à l'os Portraits d'un cannibale et d'une région en route pour cent ans de solitude

Par QUENTIN GIRARD

En apparence, Dorancel Vargas Gomez est un détenu comme les autres, «blanc, même plutôt pâle, de taille moyenne et le plus souvent perdu dans ses pensées». Un condamné idéal qui, «pendant son temps libre, se contente de parler tout seul, chasse des mouches et des moustiques qui n'existent pas, ou bien frotte machinalement un morceau de métal contre le sol en ciment». Il n'a pas d'amis, il n'a pas d'argent, il ne fait pas partie d'un gang et il est même un peu fou : à Santa Ana, dans la prison vénézuélienne où il est enfermé, c'est une victime parfaite. Les viols sont fréquents mais lui, on ne le touche pas. Peut-être parce que tout le monde le surnomme le «Mangeur d'hommes». Même chez les criminels les plus endurcis, cela fait peur. Lorsque les autres lui ont demandé si c'était vrai, Dorancel a répondu : «Oui, je suis le Mangeur d'hommes.» C'était tout, c'était beaucoup et, surtout, c'était vrai.

Casserole. Dans *Portrait d'un cannibale*, le journaliste Sinar Alvarado s'intéresse à un fait divers macabre de la fin des années 90. Ecrite en 2005, l'enquête fouillée vient d'être traduite en français par Marchially. Cette jeune maison d'éditions fondée en 2016 s'est spécialisée dans la publication d'ouvrages de non-fiction, mot que l'on préfère à l'expression à la mode de «littérature du réel» qui impliquerait qu'il y ait une littérature du faux. Pour le moment, les six ouvrages sortis en librairie ont été de qualité, notamment *Tokyo Vice* de Jake Adelstein ou *Kinshasa jusqu'au cou* d'Anjan Sundaram. Ils ont un grand mérite : ils nous font voyager, s'intéressant à des territoires perdus, du bordel étouffant du Congo aux confins du Venezuela en passant par les réducteurs de tête de la Papouasie-Nouvelle-Guinée.

Le cas de Dorancel est assez simple : il a toujours été fou, diagnostiqué schizophrène dès ses premiers vols de bovins. Pauvre, mal soigné, sa maladie a empiré au point que sa famille, petit à petit, a arrêté de le voir. Adolescents, son frère et un cousin ont bien essayé de l'emmenier voir une prostituée pour le calmer, parce que le médecin avait dit que Dorancel se masturbait trop. Mais il n'a fait que la violenter et l'insulter. Alors, ils ont fini par renoncer. Lorsque des restes de chair en décomposition ont été retrouvés dans une petite casserole et que le SDF a été soupçonné d'avoir tué et mangé une dizaine de personnes, il n'a pas nié. «Je me les bouffe... Je les bouffe... Ce sont tous des très bons potes à

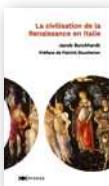
moi... – Vous les avez tués... – On les invite à manger... On les invite à manger ou à boire... Et ils s'endorment... Alors on les tue... Vous voyez? On les tue...» Affaire réglée? Non, pas tout à fait. Plus qu'à un homme, Alvarado décide de s'intéresser à un territoire. Remontant la vie de Dorancel et des victimes, il décrit le quotidien d'une vallée encaissée d'un Venezuela vivant une période politique mouvementée et l'arrivée prochaine au pouvoir de Hugo Chávez. Dans les villages autour de San Cristóbal, 300 000 habitants, capitale de l'Etat de Táchira, près de la Colombie, la vie est dure et répétitive. Il y a dans les descriptions une atmosphère qui rappelle celle de Macondo, le village fictif de Gabriel García Márquez, la poésie en moins. Après tout, l'action de *Cent Ans de solitude* se situe théoriquement dans la même région, de l'autre côté de la frontière. Un sentiment similaire de bout du monde, de rues écrasées par la chaleur où chaque étranger devient vite une attraction, comme le jour où Dorancel s'est installé à Michelana, une bourgade. Là, les gens vivent de peu et personne ne les entend mourir. En parlant d'une victime et d'un de ses amis, Alvarado écrit : «Pour le dire gentiment, ce sont des hommes qui ont eu la vie dure, qui n'ont pas été scolarisés et s'assoient là en attendant, une pelle dans les mains, des bottes en caoutchouc aux pieds et sur le corps des vêtements élimés, constamment recouverts d'un limon rougeâtre, car le fleuve imprègne leur pantalon et ils discutent.»

Grotte. *Portrait d'un cannibale* est l'histoire d'un pauvre qui a tué et mangé d'autres pauvres. Et si des badauds n'étaient pas tombés sur des restes presque par hasard, la police ne se serait jamais vraiment souciée de la disparition de travailleurs bourgeois et alcooliques. De son écriture précise, Alvarado ne s'indigne pas, il constate simplement les incohérences judiciaires, les initiées carcérales, l'absence de soins, le tout dans une atmosphère à la fois affreusement banale et parfaitement mythologique. Dorancel vivait sous un pont au nom tragiquement choisi, Libertador (le libérateur), et attirait le marcheur peu méfiant dans sa grotte pour le dévorer. Une grotte où les ombres des morts dansent encore et d'où personne ne revit jamais la lumière. ▶

SINAR ALVARADO
PORTRAIT D'UN CANNIBALE
Traduit de l'espagnol (Colombie) par Cyril Gay. Marchially, 192 pp., 19 €.

POCHES

JACOB BURCKHARDT
LA CIVILISATION DE LA RENAISSANCE EN ITALIE
 Préfacé par Patrick Boucheron, traduit de l'allemand par H. Schmitt.
 Nouveau Monde éditions «Chronos», 544 pp., 10,90 €.



«Une douce raillerie qui s'attaquait à toutes choses était probablement le ton habituel de la société. Machiavel, dans le remarquable prologue de sa *Mandragore*, fait dériver avec raison de la médisance générale l'abaissement visible des caractères, et il menace, du reste, ses détracteurs en leur rappelant qu'il s'entend, lui aussi, à médire.»

ROMANS

ALAIN LE NINÈZE
L'ENIGME GERSTEIN
 Ateliers Henry Douquier, 269 pp., 14,90 €.



Ce qui décide le très chrétien Kurt Gerstein à intégrer la Waffen-SS en 1941, ce sont les témoignages concordants qu'il récolte à propos de la clinique psychiatrique d'Hadamar : les patients y meurent tous et toujours de pneumonie, étrangement. Gerstein est déjà membre du Parti, son infiltration n'en sera que plus facile. Le chimiste est affecté à l'Institut d'hygiène de la Waffen SS. Il lui revient d'acheminer du gaz aux camps d'extermination. Il en visitera deux, Belzec et Treblinka. Il se rend au Vatican pour l'alerter. Gerstein apparaît dans le film de Costa-Gavras, *Amen*. Il rédige en secret un rapport qui devient le fameux «rapport Gerstein», lu et cité par Léon Poliakov. Il est arrêté comme criminel de guerre en 1945 puis réhabilité en 1965. L'écrivain Alain Le Ninèze écrit à partir du rapport un roman, qui est aussi une enquête. Il insiste sur le fait qu'il n'est pas historien. Il tâtonne, il hésite : Gerstein fut-il ou non complice de l'invention de la chambre à gaz ? **V.B.-L.**

SOPHIE PONS
LES IMMORTELLES
 DE PRAGUE Lemieux éditeur, 365 pp., 20 €.



Apolline a économisé de longues années sur son salaire d'assistante dans un cabinet

d'avocats parisiens pour s'offrir enfin, dans une clinique de Prague, l'opération qui lui permettra de changer de nez et – elle en est sûre – de vie. Elena n'en peut plus de jouer la chose sublime du milliardaire russe réfugié à Prague Vladimir Iossifovitch Ivanov, elle sait qu'un jour sa beauté fanera, il se lassera, et il la jettera. Anne se retrouve engagée par CyBelle, le magazine des «femmes-femmes», afin de mener une grande enquête sur le tourisme esthétique dans les pays de l'Est ; pour une fois elle ne risquera pas sa peau de reporter sur les terrains de guerre du Moyen-Orient. Ces trois personnages féminins forment la trame de ce polar fascinant bâti sur des faits en grande partie réels et une ville fantasmique, Prague. Basée pendant plusieurs années en République tchèque pour l'AFP, Sophie Pons a su nouer des fils entre des êtres qui n'avaient aucune raison de se rencontrer et dont la vie va basculer sur fond de mafia russe et de trafic d'organes. **A.S.**

POÉSIE

FRÉDÉRIC JACQUES TEMPLE
DANS L'ERRE DES VENTS
 Editions Bruno Doucet, 82 pp., 13,50 €.



Se plonger dans ce petit livre rouge et se laisser balotter d'un poème à l'autre, c'est oublier le bruit de la rue et le ressac des tracas. La pirogue de Frédéric Jacques Temple emmène sur un fleuve «parmi les herbes, dans la vase», sur «la vague qui soupire/sur la douce plage du temps». Des souvenirs affluent, de la «ville je l'ai aimée comme une veste longtemps portée, confortable, à ma mesure». Il y a la nostalgie des vagabondages d'autrefois sur les galets de la Calade au village et dans les chemins

creux où se nichaient les plantes sauvages. Le bestiaire du poète de 95 ans est toujours un herbier vivant qui égrène des merveilles à feuilles et à fleurs, l'asphodèle et ses candélabres, la ciste à feuilles de velours, l'euphorbe et sa pulpe viride, la lunaire et son hostie translucide. Leur permanence réconforte, comme pérenne est «le cantique de l'eau». Même si ce miroir naturel a perdu son tain pour l'homme qui a vécu. Restera ses vers que le lecteur réveillera toujours : «L'encre trace un ruisseau/ dans le verbe/ noir abreuvoir des mots/ forgés point par point/dans les dues matrices.» **F.R.I.**

NOUVELLES

MAHESH RAO
1,2 MILLIARD
 Traduit de l'anglais (Inde) par Christine Raguet. Zoé, 272 pp., 21 €.



«Je ne veux pas tourner autour de ce pot-ci ou de ce pot-là. Je vais dire les choses en toute franchise : je ne suis pas un pervers.» Il est amoureux de sa belle-fille et cet amour le consume. Les héros de ces nouvelles ont des vies dures et des mots crus, et inversement. Ils ne s'en rendent souvent même pas compte. Les horreurs et la violence qui sortent malgré eux de leur bouche confèrent une étrangeté attirante à ce recueil intitulé *1,2 milliard*, en référence à la population indienne. Le décor est l'Inde dans toute son étendue : chez des nantis dont la fille est anéantie par l'indifférence de son père ; en milieu rural ou à Delhi ; auprès de catcheurs narcissiques ; dans une famille où la mère veuve perd la tête ou dans un centre de méditation bidon. Les narrateurs retournent le mal contre eux-mêmes plus qu'ils ne l'exercent sur les autres. **J.-D.W.**

L'auteur, né au Kenya, est d'origine indienne. Il a étudié à Londres où il fut avocat. Ces nouvelles et son premier roman ont été très remarqués. **V.B.-L.**

CATALOGUE

JEAN-BENOÎT PUECH
JORDANE ET SON TEMPS 1947-1994
 POL, 220 pp., 21,50 €.



de la deuxième bande dessinée d'Ugo Bienvenu (après son adaptation du roman *Sukkwan Island* de David Vann) se trouve alors cloîtré dans un établissement de soins après un accident gravissime. C'est en jouant au Scrabble avec Yves que Charles Bernet devient peut-être plus réfléchi... Ce réalisateur avait jusque-là travaillé sans compter et tournait un film de science-fiction qui devait être l'aboutissement de trente ans de carrière. Or sa longue convalescence l'empêche de l'achever, un drame. «C'était mon poing dans sa gueule au cinéma. C'était mon âme!» enrage-t-il. Le jeune dessinateur et réalisateur de courts métrages a imaginé ce scénario situé en 2058, à Paris, avec un producteur qui a la tête de Trump. Un album au dessin réaliste et pop, sans complaisance avec ses personnages, et avec un goût prononcé pour les limites imposées par le corps, facteur d'âme. **F.R.I.**

PHILOSOPHIE

BRUNO TEBOUT
ROBOTARIAT. CRITIQUE DE L'AUTOMATISATION DE LA SOCIÉTÉ
 Préface de Yann Moulier-Boutang. Kawa, 252 pp., 23,95 €.



LETTRES

JEAN LORRAIN
LETTERS (1882-1906)
 Édition d'Eric Walbecq. Du Lérot, 421 pp., 35 €.



Ni technophobe ni technophile, cet essai – dans la mouvance des travaux de Bernard Stiegler – analyse la mutation technologique en cours et ses conséquences économiques, politiques et sociales. Il s'attache d'abord, en remontant à la cybernétique de Norbert Wiener et aux origines d'Internet et la contre-culture qui l'accompagnait, à décrire de façon synthétique ce que l'on nomme la «numérisation du monde», avant d'étudier le passage de «l'ubérisation à l'automatisation automatisée de l'économie, de toute la société ou presque». En considérant l'algorithme de l'emploi et des instances de représentation, serait-il possible de «dépasser le robotariat qui balaiera le prolétariat humain, les classes moyennes et les élites en place» ? **R.M.**

BANDE DESSINÉE

UGO BIENVENU
PAIEMENT ACCEPTÉ
 Denoël Graphic, 138 pp., 21,90 €.

Il faut en arriver à plus de la moitié du livre pour savoir d'où vient le titre. Le héros



NELLIE BLY
LE TOUR DU MONDE
EN 72 JOURS
Points, 208 pp., 6,70 €.

«Les juges m'expliquèrent qu'ils avaient été pris en flagrant délit : leurs mains seraient écrasées par une énorme pierre, puis leurs doigts, brisés l'un après l'autre. Ensuite ils seraient soignés à l'hôpital.» (Noël à Canton)

SIGMUND FREUD
PROPOS D'ACTUALITÉ SUR
LA GUERRE ET SUR LA MORT
Présenté par Eric Blondel,
traduit de l'allemand par
Ole Hansen-Løve, Eric Blondel
et Théo Leydenbach.
Flammarion «Gf», 144 pp., 7,90 €.



«L'Etat en guerre s'autorise toutes les injustices, toutes les violences qui déshonoraient l'individu. Il ne se sert pas seulement de la ruse autorisée, mais aussi du mensonge délibéré et de la tromperie intentionnelle envers l'ennemi, et cela, dans une mesure qui semble dépasser tout ce qui a pu se faire dans les guerres antérieures.»

LIBRAIRIE ÉPHÉMÈRE

Karl Ove Knausgaard, guide de routine

Par MATHILDE ROSSIGNEUX-MÉHEUST Historienne

Pour qualifier *Mon Combat*, il faudrait un terme tout neuf, et surtout révolutionnaire, capable à lui seul de dire la banalité et la radicalité littéraires de cette grande saga autobiographique. Introspection magistrale, fresque familiale, plongée anthropologique dans l'infra-ordinaire norvégien contemporain, l'œuvre en six volumes que Karl Ove Knausgaard a publiée en l'espace de deux ans est tout cela à la fois (1). Avec elle, le Norvégien tisse un lien d'une intensité inouïe avec tous ceux qui auront la chance de le lire. Intensité qui n'a d'égal que le «sentiment absolument fantastique» qui le pousse à écrire et à exister, là où, selon lui, tout est possible, tout a du sens. La force de ce grand récit est d'abord de mettre en scène et de briser un silence tonitruant, celui imposé dès le commencement par un père autoritaire, dépressif et sarcastique, celui ordonné par un monde où parler de soi est condamnable, enfin celui qu'il retrouve, devenu père à son tour, dans la relation muette des premiers face-à-face avec ses enfants. L'attachement et l'addiction que suscite *Mon Combat* tiennent aussi à la faculté de l'auteur à partager un peu – mais avec une précision géniale – de la platitude de son quotidien. Au pied du cadavre de son père, naufragé dans ses premières soirées adolescentes, pris dans «l'engrenage des routines inhérentes à la vie des petits enfants» ou humilié par ses camarades de classe à la piscine, Knausgaard entre au scalpel dans la chair des existences ordinaires et partage avec nous sa honte originelle et matricelle. Dans un tourbillon logorréique où le flot de ses réminiscences et de leur surgissement commande la chronologie du récit, l'auteur livre en désordre ses souvenirs les moins avouables et ses sentiments les moins aimables et hisse son lecteur au rang d'intime, ou de miroir.

En quête d'une prose au plus près de «l'exactitude et de la précision d'une mémoire absolue», Knausgaard transforme la lecture de son œuvre en une expérience exceptionnelle où la cadence infernale du réel, le dénuement du langage et la matérialité des anecdotes donnent le sentiment, comme au début d'une histoire d'amour, d'être «absolument heureux, absolument présent au monde et à [soi-même]». Et c'est peut-être bien de mémoires absous qu'il faudrait parler pour qualifier *Mon combat*. ▶

(1) Déjà parus chez Denoël : *la Mort d'un père* (2012), *Un homme amoureux* (2014), *Jeune Homme* (2016). Aux confins du monde sort le 24 août, toujours chez Denoël.



Le Norvégien Karl Ove Knausgaard. PHOTO LAURENT DENIMAL. OPALÉ. LEEMAGE

VENTES

**Classement datalib
des meilleures ventes
de livres** (semaine
du 23 au 29/06/2017)

| ÉVOLUTION | TITRE | AUTEUR | ÉDITEUR | SORTIE | VENTES |
|-----------|---|--------------------------|-----------------|-------------|------------|
| 1 (1) | Quand sort la recluse | Fred Vargas | Flammarion | 06/05/2017 | 100 |
| 2 (2) | La Vie secrète des arbres | Peter Wohlleben | Les Arènes | 01/03/20147 | 53 |
| 3 (4) | La Tresse | Laetitia Colombani | Grasset | 10/05/2017 | 49 |
| 4 (3) | Vernon Subutex 3 | Virginie Despentes | Grasset | 24/05/2017 | 42 |
| 5 (16) | David Hockney | Didier Ottinger | Centre Pompidou | 14/06/2017 | 33 |
| 6 (7) | Mortelle Adèle t. 12 | Mr Tan et Diane Le Feyer | Tourbillon | 14/06/2017 | 27 |
| 7 (6) | Le Tour du monde du roi Zibeline | Jean-Christophe Rufin | Gallimard | 06/04/2017 | 27 |
| 8 (5) | Fendre l'armure | Anna Gavalda | Le Dilettante | 17/05/2017 | 26 |
| 9 (13) | L'Amie prodigieuse t. 3 | Elena Ferrante | Gallimard | 03/01/2017 | 21 |
| 10 (11) | Une très légère oscillation | Sylvain Tesson | Les Équateurs | 04/05/2017 | 21 |

Depuis que les catalogues d'exposition sont diffusés par Flammarion dans les librairies comme les «beaux-livres» qu'ils sont très souvent, on voit s'imposer des titres inattendus dans ces parages littéraires : ainsi, tout récemment, *Walker Evans*, et aujourd'hui, *David Hockney*. C'est le reflet du succès rencontré par ces rétrospectives au centre Pompidou.

Pour le reste, de très légères oscillations, comme dirait Sylvain Tesson, mais pas de bouleversement considérable.

Si le troisième et dernier volet de *Vernon Subutex* marque un peu le pas, la popularité grandissante de Virginie Despentes et son talent font que les deux premiers tomes du feuilleton, parus au Livre de poche, repartent à la hausse. Même phénomène pour les premiers volumes, sortis en Folio, de *l'Amie prodigieuse*, la saga napolitaine d'Elena Ferrante. Là, comme on le sait, la personnalité de l'auteur n'entre pas en ligne de compte. On se moque de savoir qui c'est, c'est très bien comme ça. **CL.D.**

Source: Datalib et l'Adelc, d'après un panel de 246 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guidées, jeux, etc.) sur un total de 9193 titres différents. Entre parenthèses : le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras : les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple : les ventes de *la Vie secrète des arbres* représentent 53 % de celles de *Quand sort la recluse*.

En son absence

En hommage à l'auteur de *Sa femme*, de Stallone, de *Tout s'est bien passé* (Gallimard), disparue le 10 mai, une soirée est organisée le 3 juillet à 20 heures à la Maison de la poésie : «En l'absence d'Emmanuelle Bernheim». Seront présents ses amis du livre et du cinéma, dont Marie Darrieussecq, Nathalie Azoulai, Sophie Fillières, Olivier Assayas et Claire Denis. Lectures par Sandrine Dumas, Brigitte Jacques, Marilynne Canto (157, rue Saint-Martin, 75003).

Prix de saison

Laura Alcoba a le prix Marcel Pagnol pour *la Danse de l'araignée* (Gallimard), Laetitia Colombani le prix Relay des voyageurs lecteurs pour *la Tresse* (Grasset), William Finnegan le prix *America* (de la revue du même nom) pour *Jours barbares* (Editions du Sous-sol). La Canadienne Margaret Atwood reçoit le Prix de la paix des libraires allemands, décerné à une personnalité qui «a servi de manière significative la progression des idées pacifistes».

Rendez-vous

Atelier littéraire de l'Institut du monde arabe le 2 juillet à 15h30, consacré à l'Egyptien Naguib Mahfouz, Nobel de littérature 1988, (1, rue des Fossés-Saint-Bernard, 75005). Vingtième Festival international du roman noir à Frontignan, jusqu'au 2 juillet, avec, entre autres, le Moldave Vladimir Lortchenkov, le Tchèque Jaroslav Rudiš, les Français Hervé Le Corre, Marin Ledun, Jérôme Leroy, Marcus Malte, et Fred Varjas, marraine du festival.

Algorimes et écrans de vers

Avec la poésie numérique, il y en a aussi pour les oreilles

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

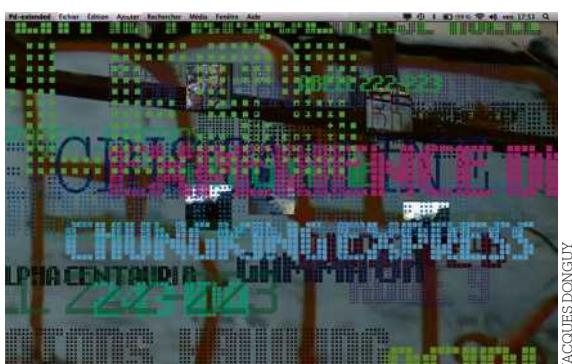
D'abord, l'ouvrage propose une série de 80 captures d'écran. C'est du texte produit en aléatoire composé de typographies, d'images et de sons, via un logiciel appelé Pure Data, mis au point techniquement avec l'artiste multimédia Philippe Boisnard. Ce travail du poète et traducteur Jacques Donguy a été «oublié» sous forme de performance à plusieurs reprises en 2013. Il est présenté comme une écriture élargie, «étendue» à l'image et au son, d'où le mot «extended» dans le titre. La poésie expérimentale ne date pas d'hier. Mais pour l'auteur, les nouvelles technologies ont élargi le langage, en traitant l'ouïe comme la vue. Elles ont permis des perceptions simultanées, réalisant une partie du rêve de synesthésies des *Correspondances* de Baudelaire. Les perspectives qu'elles ouvrent rappellent l'optophonétique du dadaïste Raoul Hausmann avec ses lectures de poèmes constitués de sons et d'onomatopées. La question reste de savoir où l'on va. «Mais si on utilise une technologie autre que celle de l'imprimerie, datant de Gutenberg, ce qui ne fait que quelques générations, à quel type d'écriture» va-t-on aboutir, puisque l'ordinateur traite indifféremment images et sons, et fait appeler à nos deux sens principaux, la vue et l'ouïe, alors que le texte imprimé (la print technology comme le dit McLuhan dans la Galaxie Gutenberg) ne fait appeler qu'au sens de la vue, avec toutes les conséquences que l'on sait : mise à distance, idéalisme et ses avatars, idéologies?» se demande Jacques Donguy en préface. Il faut, selon lui, donner une nouvelle définition de la notion de «mot», «compris maintenant au sens d'«unité de sens minimum» ou u.s.m., qu'elle soit à base de typographies, de sons ou d'images fixes ou animées».

Après cette série d'arrêts sur images, muettes et fixes sur la page imprimée, l'ouvrage propose un corpus de textes théoriques de ce pionnier de la poésie numérique diffusés entre 1984 et 2015, introuvables pour la plupart aujourd'hui. Appelée d'abord poésie électronique, ce mouvement de création littéraire a été rebaptisé en 2002 «poésie numérique» avec, pour le lancer dans le monde, un «Manifeste pour une poésie numérique» paru dans le mensuel *Art Press* en 2002. L'époque se prêtait davantage à cette affirmation : les ordinateurs portables grand public se généralisaient comme les jeunes poètes qui les utilisaient. «Si la poésie est faite de mots, ces mots ne sont pas figés et établis dans le seul médium de l'écriture. Bien plus, le langage se doit d'investir toutes les dimensions de nos actions, toutes les possibilités de résonance de notre être-au-monde», proclamait entre autres ce manifeste. Les Brésiliens Augusto de Campos et Eduardo Kac qui vit aux Etats-Unis s'en réclament (1).

Les textes qui se succèdent, préfaces, interventions dans des colloques ou des revues, documentent sur la généalogie du mouvement et son évolution. Si l'utilisation de l'ordinateur pour la littérature remonte à 1959, c'est une quête qui vit avec son temps et ses adeptes enthousiastes, tel Jean-Yves Reuzeau en 1987 : «L'écrivain, soudain, dans parmi les particules sub-atomiques de son texte.» ▶

JACQUES DONGUY
PD-EXTENDED 1 POÉSIE
NUMÉRIQUE EN PURE DATA
Maquette de Sarah Cassenti.
les Presses du Réel «l'Ecart
absolu», 250 pp., 28 €.

(1) Eduardo Kac expose à la Galerie Charlot (47, rue Charlot, 75003) jusqu'au 27 juillet.



JACQUES DONGUY



NAHO YOSHIZAWA / PLAINPICTURE

POURQUOI ÇA MARCHE

Frédéric Lenoir s'envole en lard Avis aux veaux vaches et hérissos

Par EMMANUÈLE LAVINAS

Posons comme préambule que nous aimons les animaux : nous sacrifiâmes 1400 euros et des vacances pour faire opérer les 80 centimètres de la ficelle du rôti avalés par le chat le plus connu du monde, nous déterrâmes Johnny une nuit de pleine lune pour l'aller réenterrer dans la vraie maison familiale, nous déplorons les conditions lamentables d'abattage, l'élevage de masse et la maltraitance en général, évidemment. De là ne pas pouvoir supporter le spectacle d'abeilles qui se noient dans une piscine, quand même? Frédéric Lenoir, auteur d'une *Lettre ouverte aux animaux (et à ceux qui les aiment)* n'est pas à ça près. L'idée, en s'adressant aux bêtes directement, c'est de leur expliquer ce que nous, les humains, avons comme vision d'eux (de vous, donc, tu suis ou quoi?) et de nous (les humains, on te dit) et comment on a tout inventé pour les bouffer, les dominer, les exploiter et les tuer. Philosophe, essayiste (beaucoup d'opi sur le bonheur, la joie, Bouddha, les moines et toutes ces choses) et donc ami des bêtes.

1 Kant et Descartes sont-ils des gros enfoirés?

Dans la mesure où l'un dit qu'ils sont dépourvus de raison (les animaux), et dès lors qu'il n'est pas immoral de les tuer, les ven-

dre, et l'autre que ce sont de simples machines, oui. Même l'ami Levinas ne pouvait admettre que les animaux possèdent un visage qui force le respect et l'éthique, cet animal. Seul Derrida réquisitoire contre les conditions d'élevage intensif en les comparant aux camps de concentration. Bonne note aussi pour Montaigne, Zola, Hugo, de grands partisans de la cause animale, eux qui ont des sentiments similaires aux nôtres. Comme ça, on a fait un petit tour de la question d'un point de vue culturel (religieux, aussi, scientifique, tout).

2 Trouve-t-on les nazis dès la page 44?

Oui bien sûr, entre quelques pages bouleversantes sur les sentiments qu'ils (les animaux, pas les nazis) éprouvent : la fidélité, la loyauté, la solidarité du chat qui va sauver le chiot, la sociabilité des vaches, l'hippopotame qui réchauffe de son souffle l'antilope qui va mourir, la gorille qui pleure sa copine chatte, etc. Mais c'est pour dire qu'il ne faut pas tout mélanger hein, mettre sur le même plan la Shoah et le massacre de masse des animaux de ferme et que la vie des humains lui est plus précieuse. Ouf. Ouf aussi sur le débat qu'un bébé humain aurait pas tellement plus de valeur qu'un bébé hérisson petit cœur avec les doigts et que tous les animaux et les humains

sont à mettre sur le même plan (Peter Singer en est le grand pape). Jamais entendu de bébé hérisson jouer du Schubert, mais ça fait rien. L'auteur précise qu'il ne mange pas de ce pain anti-spéciste.

3 Les animaux ont-ils répondu à Frédéric Lenoir ?

A notre connaissance pas encore, surtout les moustiques et les insectes qui ont dû être salement vexés qu'on s'en foute s'ils meurent, eux, sont moins malins qu'un cochon. Contents en revanche tous les autres d'apprendre que c'est normal qu'on les bouffe si on tient compte de leur sensibilité et leur intelligence et qu'on les tue sans les faire souffrir. Oui, donc ça valait un livre? ↗



FREDÉRIC LENOIR
LETTRE OUVERTE AUX ANIMAUX (ET À CEUX QUI LES AIMENT)
Fayard, 220 pp., 17 €.

A LA TÉLÉ CE SAMEDI

TF1

21h00. Stars sous hypnose. Divertissement.
23h40. Stars sous hypnose. Divertissement.

FRANCE 2

20h55. Fort boyard. Jeu. 23h15. On n'est pas couché. Magazine. Les plus belles nuits.

FRANCE 3

20h55. Le sang de la vigne. Série. Chaos dans le vin noir. Avec : Pierre Arditi. 22h30. Le sang de la vigne. Série. Le dernier coup de Jarnac.

CANAL+

20h55. Boxe anglaise, à Evian-les-Bains. Sport. Championnat du monde WBA des poids super welters. 22h30. Boxe anglaise. Sport.

ARTE

20h50. À la découverte des mers du Sud. Documentaire. 21h45. À la découverte des Caraïbes. Documentaire. 22h35. Épaves et pollution. Documentaire. Les larmes noires de l'océan.

M6

21h00. Elementary. Série. Effet boomerang. Charmeur de serpents. 22h45. Elementary. Série. Le tasbih de Zohala. Un drone de moustique.... Les hommes de l'ombre.

FRANCE 4

20h55. Hooten and the Lady. Chasseurs de trésors. Série. Le Joyau Cintamani. Le trésor du Capitaine Morgan. 22h25. Hooten and the Lady : Chasseurs de trésors. Série.

FRANCE 5

20h50. Échappées belles. Magazine. Irrésistible Grèce. 22h20. Échappées belles. Magazine. Écosse, intense et mystérieuse.

PARIS PREMIÈRE

20h50. Band of Brothers : L'Enfer du Pacifique. Série. Melbourne. Les nerfs à vif. Peleliu : le débarquement. Peleliu : l'assaut. 0h20. Troisième Reich : l'avènement. Documentaire.

TMC

21h00. Une femme d'honneur. Série. Secret de famille. 22h45. Une femme d'honneur. Série.

W9

21h00. Céline pour toujours. Documentaire. 22h45. Céline Dion : au cœur du stade.

NRJ12

20h55. Diane femme flic. Série. L'amour d'un fils. 22h45. Diane femme flic. Série. Mauvaise pente.

C8

21h00. Florent Peyre : tout public ou pas. Spectacle. 22h50. Le grand bêtisier de l'été 2017. Divertissement.

NT1

21h00. Les enquêtes impossibles. Magazine. L'affaire Roberto Succo / Tueurs au volant. 22h15. Les enquêtes impossibles.

CSTAR

20h50. La story du clip. Documentaire. 22h40. La story de Johnny Hallyday : de l'idole à la légende.

HDI

21h00. Stalker. Série. Harceleur ou harcelé. Enfant de substitution. 22h35. Stalker.

6 TER

21h00. Merci papa, merci maman. Téléfilm. Avec : Sébastien Knafou, Laurent Ournac. 22h50. Ça va passer... mais quand ?? . Téléfilm.

CHÉRIE 25

20h55. Nuages. Téléfilm. Avec : Bérénice Béjo, Jérémie Covillault. 22h45. Le temps est à l'orage. Téléfilm.

NUMÉRO 23

20h55. Sociétés Secrètes. Documentaire. Les secrets du Vatican. L'Amérique des sectes. 22h25. Sociétés Secrètes. Documentaire.

LCP

20h00. LCP le mag. Magazine. 21h30. Grèce, le prix d'un enfant. Documentaire. 22h00. Un monde en docs. Magazine. 22h06. Le choix de Donzby. Documentaire.



www.liberation.fr
23, rue de Châteaudun
75009 Paris
tél. : 01 42 76 17 89

Édition par la SARL
Liberation
SARL au capital de 15 560 250 €.
23, rue de Châteaudun
75009 Paris
RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire
SFR Presse

Cogérants
Laurent Joffrin,
François Dieulestant

Directeur de la publication et de la rédaction
Laurent Joffrin

Directeur en charge des Editions
Johan Huynhagel

Directeurs adjoints de la rédaction
Stéphanie Aubert,
David Carzon,
Alexandra Schwartzbrod

Rédacteurs en chef
Christophe Boulard
(technique)
Sabrina Charnois,
Guillaume Launay (web).

Directeur artistique
Nicolas Valoteau

Rédacteurs en chef adjoints
Michel Bequeumbois
(édition)

Grégoire Biseau (France),
Lionel Charrier (photo),
Cécile Duriez (idées),
Fabrice Drouzy (spéciiaux),
Matthieu Eccliffé (web),
Christian Loison (monde),
Didier Péron (culture),
Sibylle Vincendon (spéciiaux et futurs).

ABONNEMENTS
abonnements.libération.fr
sceaboo@libération.fr
tarif abonnement 1 an
France métropolitaine : 391€
tél. : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ
Liberation Médias
23, rue de Châteaudun,
75009 Paris -
tél. : 01 44 78 30 67

Petites annonces. Carnet Team Media
25, avenue Michelet
93405 Saint-Ouen cedex
tél. : 01 40 10 53 04
hpia@teammedia.fr

IMPRESSION
Midi Print (Gallargues)
POP (La Courneuve)
Nancy Print (Jarville)
CILA (Nantes)

Imprimé en France
Membre de OJD-Diffusion
Contrôle. CPPAP: 1120 C
80064. ISSN 0335-1793.

Origine du papier: France



Taux de fibres recyclées :
100 % Papier détenteur de
l'Eco-label européen N°
F1/37/01

Indicateur d'eutrophisation :
PTot 0,009 kg/t de papier

CARNET D'ÉCHECS

Par PIERRE GRAVAGNA

Notre Maxime national a frôlé l'exploit ! En tête à l'issue de la dernière ronde de l'épreuve parisienne du Grand Chess Tour 2017, il s'incline dans les départs devant le champion du monde. Magnus Carlsen partageait, en effet, la première place avec le n°1 français et n°6 mondial. Maxime Vachier-Lagrave, avec 13/18 dans les blitz (5 mn plus 3 s par coup), a repris les 3 points de retard qu'il avait concédés dans les parties rapides (25 mn plus 10 s). Le tricolore occupe donc la 2^e place de l'étape parisienne. Maxime avait pourtant battu le Norvégien dans les deux blitz ! Quand à Hikaru Nakamura, il complète le podium. Le Grand Chess Tour se poursuit ce week-end en Belgique. Après les six premières parties rapides, le Français occupe une belle 3^e place en compagnie de Carlsen. Wesley So mène la danse.

Dans la finale de la Coupe de France, Nice-Alekine s'impose contre Juvisy grâce aux victoires du grand maître Adrien Demuth et du maître international de 19 ans, Hariutyun Barseghyan, sur Tristan Calistro et Christophe Rey. Mulhouse-Philidor remporte le titre de champion de France féminin des clubs.

Maxime, ici avec les Blancs contre Topalov, l'ex-champion du monde, semble moins bien, il trouve pourtant un coup qui lui donne l'avantage.
Solution de la semaine dernière : Tour prend en a6, laisse les Noirs sans défense.

SUDOKU 3401 MOYEN

| | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|--|--|--|--|
| | 8 | 9 | | | | | | |
| | 7 | 2 | 5 | 6 | | | | |
| | 8 | 6 | 2 | | | | | |
| 8 | 4 | | 1 | 7 | | | | |
| 2 | 4 | 1 | | 6 | | | | |
| 1 | 5 | | 8 | 9 | | | | |
| 3 | 2 | 9 | | | | | | |
| 1 | 9 | 6 | 7 | | | | | |
| 3 | 4 | | | | | | | |

SUDOKU 3401 DIFFICILE

| | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|--|--|---|
| 2 | | | | | | | | 9 |
| | 8 | 9 | 1 | 2 | | | | |
| 7 | 5 | | | | | | | 4 |
| | 7 | 4 | 2 | 9 | 3 | | | |
| 2 | 1 | 6 | 8 | | | | | 5 |
| 4 | | 5 | | | | | | 8 |
| 3 | 5 | 2 | 1 | | | | | |
| 1 | | | | | | | | 2 |

SUDOKU 3400 MOYEN

| | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|--|
| 5 | 1 | 3 | 2 | 4 | 6 | 7 | 8 | |
| 6 | 7 | 1 | 9 | 4 | 5 | 3 | 8 | |
| 8 | 9 | 2 | 3 | 7 | 1 | 4 | 6 | |
| 2 | 8 | 5 | 4 | 6 | 7 | 1 | | |
| 3 | 5 | 4 | 2 | 9 | 6 | 3 | | |
| 7 | 6 | 5 | 8 | 1 | 9 | 2 | | |
| 9 | 2 | 6 | 7 | 4 | 8 | 1 | 3 | |
| 1 | 5 | 8 | 2 | 9 | 4 | 6 | 7 | |
| 3 | 4 | 7 | 8 | 1 | 6 | 5 | 9 | |

SUDOKU 3400 DIFFICILE

| | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 5 | 2 | 9 | 1 | 3 | 4 | 6 | 7 | 8 |
| 3 | 7 | 6 | 5 | 8 | 9 | 2 | 4 | |
| 7 | 8 | 5 | 3 | 9 | 6 | 2 | 4 | |
| 9 | 3 | 1 | 7 | 4 | 8 | 6 | 5 | |
| 3 | 4 | 9 | 8 | 1 | 5 | 7 | 2 | |
| 7 | 6 | 2 | 4 | 3 | 8 | 9 | 1 | |
| 1 | 8 | 7 | 4 | 2 | 3 | 6 | 5 | |
| 2 | 5 | 3 | 6 | 7 | 8 | 4 | 1 | |

Solutions des grilles d'hier

ON S'EST GRILLE UNE ?

Par GAËTAN GORON

| | | | | | | | | | |
|------|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| I | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 |
| II | | | | | | | | | |
| III | | | | | | | | | |
| IV | | | | | | | | | |
| V | | | | | | | | | |
| VI | | | | | | | | | |
| VII | | | | | | | | | |
| VIII | | | | | | | | | |
| IX | | | | | | | | | |
| X | | | | | | | | | |
| XI | | | | | | | | | |

Grille n°645 / Tour de France

HORIZONTALEMENT
I. Il est blanc de peau mais pas tout blanc. **II.** Ferai boire

III. Qui ont de l'allure après le premier IV. ; Prit sous son bras **IV.** Agonie avant méchoui ; Combien de Tours de France gagnées par Bobet? ; Elles sont collées aux freins

V. Partant de très loin pour gagner l'étape ; Fleuve allemand **VI.** Elles cassent des mythes, demandez au I. **VII.** Comme Agostinho et Ocana ; Beaucoeur d'eau

VIII. Problème de chaîne ; Il améliore les résultats **IX.** Là d'où part le Tour **X.** Prénom du deuxième du Tour 2013 ; Hommes de Londres **XI.** Métal de vélos ; Petit modèle

VERTICALEMENT
I. Dangereux compagnon de route **2.** Compagnonnes de route ; Voiture à éviter **3.** Mélange de tubes ; Affaibli **4.** Le pied d'une bosse ; Protégera l'environnement **5.** Il a rompu le contrat de confiance ; Nom en un sens, adjetif dans l'autre **6.** On le fait quand on n'a plus de cartes ; Demeure au froid **7.** Jeu d'enfants ; Pour l'union aux mots ; Cultures qui posent questions **8.** Telles des odes de Pindare **9.** Evitaient des problèmes à la chaîne

Solutions de la grille d'hier

GASTRITES. **ORTIE.** **ÉLU.** **UTRECHT.**

RÉADAPTER. **PEL.** **ÉTÉ.** **VI.** **APO.** **ESSEN.** **VII.** **NANTES.** **R.A.**

VIII. **DITES.** **PNL.** **IX.** **IRIS.** **PAIE.** **X.** **SENTIERS.** **XI.** **ESSENTIEL.**

GOURMANDISE. **2.** **ARTE.** **PAIRS.** **3.** **STRAPONTINS.**

4. **TIEDIE.** **TESTE.** **5.** **RECALEES.** **IN.** **6.** **HP.** **SS.** **PET.** **7.** **TETTES.** **PARI.**

8. **EL.** **ETERNISE.** **9.** **SURRÉNALE.**

libemots@gmail.com



A Bath, vous passerez par Prior Park et son Palladian Bridge, tout en colonnes romaines et souvenirs d'étreintes cachées. PHOTO BRIDGEMAN IMAGES

Jane Austen Austen Amarrée Bath

Visite de la cité britannique dans laquelle la romancière a vécu six années et où elle a croqué la haute société de son époque qui y venait se reposer, s'exposer et cancaner.

Par
SONIA DELESALLE-STOLPER
Envoyée spéciale à Bath

Il est partout, dans la pierre blonde des magnifiques enfilades géorgiennes qui rythment la cité, dans le murmure de la rivière Avon qui serpente tranquillement ou dans les herbes folles des collines. Elle flotte dans les vapeurs des thermes romains et le bruit de ses pas résonne sur les pavés des avenues. Elle est partout, et même sur les bouteilles de gin vendues dans les boutiques à touristes. Le fantôme de la romancière anglaise Jane Austen hante les rues de Bath, dans le Somerset, à une heure trente en train de Londres. L'auteur d'*Orgueil et Préjugés* est la mascotte de la ville dans laquelle elle n'a pourtant vécu que six années (1775-1817) et où elle est venue s'installer

avec réticence. Mais son œil a capté à la perfection l'élégance de l'époque, les codes et les nuances de la belle société qui venait y prendre les eaux et partageait son temps entre promenades, *cream tea* et bals. Ce sont dans ses deux romans posthumes, *Northanger Abbey* (1817) et *Persuasion* (1818), que la peinture du splendide Bath est la plus vivante. Cette année marque le bicentenaire de sa mort, l'occasion ou jamais de partir sur ses traces.

1 Balades nonchalantes Une légère langueur s'échappe des grandes avenues géorgiennes de la cité dorée. Prenez Great Pulteney Street, qui court depuis le pont au-dessus de l'Avon, où petits salons de thé et boutiques se succèdent. Si vous tournez le dos au cœur de la ville, vous pourrez admirer la symétrie de l'architecture géorgienne, inspirée de Rome et de la Grèce antique, avec ses colonnes qui enca-

VOYAGES

drent les perrons ouvragés, signe imparable du standing de la famille qui occupait les lieux. Il n'est pas du tout impossible qu'un carrosse tiré par des chevaux s'immisce soudain dans le trafic moderne. Tout est normal, vous êtes en Angleterre et à Bath. Au bout de l'avenue, vous tomberez sur les Sydney Pleasure Gardens, dont le nom est déjà une promesse. Jane Austen y traînait ses pensées, ses rêves et, peut-être, ses amours cachées. Dans le parc, le musée Holburne, qui accueille des portraits de Pieter Brueghel le Jeune ou de Thomas Gainsborough, mais aussi une magnifique collection d'arts décoratifs, vaut plus qu'un coup d'œil.

2 A la recherche de Mark Darcy

Il est temps maintenant de rêver. De grimper la colline, de passer au-dessus du canal et de chercher à droite l'étroit passage vers la verdure, les

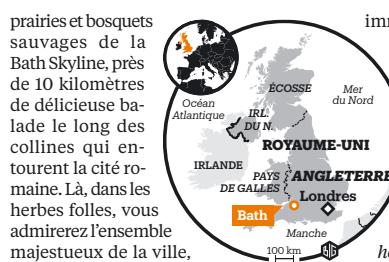
prairies et bosquets sauvages de la Bath Skyline, près de 10 kilomètres de délicieuse balade le long des collines qui entourent la cité romaine. Là, dans les herbes folles, vous admirerez l'ensemble majestueux de la ville, dominé par son abbaye. De loin en loin, il vous faudra pousser une barrière en «» qui ne laisse passer qu'une personne à la fois. On les appelle les *kissing gates* («barrières du baiser»), tout un programme... En fait, elles sont là pour empêcher le bétail d'emprunter le même chemin. Vous passerez par Prior Park et son Palladian Bridge, tout en colonnes romaines et souvenirs d'étreintes cachées et, au fond du paysage, vous pourrez admirer le superbe Prior Park House. Là, devant le lac Serpentine, si vous avez un peu un cœur de midinette, fermez les yeux et imaginez un instant Mark Darcy galoper vers vous dans le soleil couchant. Si tout ce romantisme est peu *«too much»* pour vous, tant pis, l'endroit est tout de même magique.

3 Prenez les eaux

Impossible de venir à Bath sans se plonger dans ses sources d'eau chaude, uniques au Royaume-Uni. Ne ratez pas la visite des thermes romains, magnifiquement préservés. Ensuite, plongez dans le complexe moderne attenant, tout en verre et pierre miel du pays, le Thermae Bath Spa. Massages, soins, bains divers et variés vous attendent. Le magnifique bassin à ciel ouvert est perché tout en haut du bâtiment. Si vous réussissez à vous y glisser en fin de journée, peu avant le coucher du soleil, et plutôt pas le week-end pour éviter la foule, l'expérience est unique. Entre bulles et jets massants, vous contemplez les toits de la ville, le clocher de l'abbaye, et même les passants dans les rues qui, eux, ne vous voient pas. Un art de l'espionnage sans être vu – pour pouvoir cancaner ensuite – qu'exerçaient avec fougue les belles dames des romans de Jane Austen.

4 «Cream tea» ou «afternoon tea», that is the question

Le Somerset est le berceau du fameux *cream tea*, ce thé servi avec des scones tout chauds que l'on tranche en deux et déguste avec une crème fraîche épaisse (*clotted cream*) et de la confiture de fraise. Les puristes se disputent encore sur l'ordre dans lequel on procède lors de cette cérémonie : confiture de fraise au-dessus ou en dessous de la crème ? Le concurrent est l'*afternoon tea*, une collation qui alterne le salé et le sucré et dont les scones ne sont que l'un des ingrédients. Pour l'un comme pour l'autre, on peut s'installer dans la Pump Room, adjacente aux thermes romains. Dans cette salle un peu désuète et pompeuse, où un



immense lustre illumine les tables rondes drapées de nappes blanches, le temps s'est arrêté. C'est ici que Jane Austen, de son œil acéré, observait la belle société occupée à «parader d'un coin à l'autre pour une heure, regardant chacun mais ne parlant à personne». Faites pareil, matez et dégustez.

5 Royal Crescent et pourquoi pas ?

Découvrez le Royal Crescent : la partie «du haut», espace privé réservé aux habitants du Crescent, et celle «du bas», qui est en fait un parc public, le Royal Victoria Park. Il n'est pas rare de voir des grappes de promeneurs allongés sur la pelouse du bas pendant qu'en haut on déguste sous des tentes blanches, assis à des tables pliantes, un délicieux et raffiné pique-nique apporté dans des paniers en osier. So chic !



Les thermes romains de Bath et l'afternoon tea dans la Pump Room. PHOTOS JAMES ARTHUR ALLEN

Le monde est scone

Où dormir

No.15 Great Pulteney
Un hôtel boutique dans un bel hôtel particulier géorgien. Chambres à partir de 120 €.
15 Great Pulteney Street,
Bath, BA2 4BR.
Rens. : www.no15-greatpulteney.co.uk

Où manger

The Dark Horse
Cave voûtée, ambiance tamisée, musique groovy et des cocktails à tomber.
7A Kingsmead Square, Bath,
BA1 2AB. Rens. :
www.darkhorsebar.co.uk

Où boire un verre ou un thé

The Pump Room
Un B & B boutique avec un jardin romantique à la Jane Austen. Chambres dès 130 €.
11 Henrietta Street,
Bath, BA2 6LL.
Rens. : www.kennard.co.uk

Où boire un verre ou un thé

The Pump Room
Ambiance désuète à souhait pour un parfait afternoon tea.
Abbey Chambers, Church Street, Avon, Bath, BA1 1LZ.
Rens. : www.roman-baths.co.uk
Rens. : www.sottosotto.co.uk

Par
PIERRE CARREY
 Photos
FRÉDÉRIC STUCIN

En Sicile, même la cuisine se pratique en clan. On démarre l'arbre généalogique par Giuseppina, la grand-mère, magnifique cordon-bleu qui imaginait des joyaux avec de la chapelure et du poisson frais, au côté de son époux, Giuseppe, qui, lui, chassait la tomate dès l'aube juché sur sa Vespa et rapportait ce qui illumine un rien : menthe, basilic, romarin, sauge, persil, fleur d'origan... On continue avec la génération suivante, Angelina (62 ans) et Salvatore (66 ans), coiffeuse et carrossier, qui ont quitté le port de Cefalù il y a vingt ans pour ouvrir une trattoria à Montreuil (Seine-Saint-Denis), près de Paris. Des pâtes au four et du poisson frit à la perfection. «Le plus dur à faire, c'est une bonne sauce tomate», dit Salvatore. Mais c'est aussi ce qu'il y a de meilleur à manger.»

Famille Messina

L'épate à la sicilienne

Généalogie d'une lignée de cuisiniers originaires du port de Cefalù déterminés à exprimer les multiples nuances de leur gastronomie à travers quatre adresses à Paris.

Viennent leurs deux fils, Ignazio (42 ans) et Giuseppe (39 ans), qui ont inauguré à leur tour des restaurants dans la capitale. Ce sont les nouveaux VRP de la cuisine sicilienne, un terroir de mer et de volcan, un répertoire méconnu, dissous dans une gastronomie italienne banalisée qui se limite à Naples, sa pâte et

sa pizza. Comme les affaires des deux frères tournent bien, les parents aident désormais en salle, de même que la sœur cadette, Rosangela, 28 ans. Ainsi, à travers son business, la famille Messina, même nom que le détroit entre la Sicile et le continent, tend un pont entre son île d'origine et la France.

Après Montreuil, la famille s'est retrouvée presque dans une maison de campagne, murs en pierre et vieil escalier en bois. Les Amis de Messina (1) brillent par leurs plats à partager. Au beau milieu des *antipasti*, les *arancini* sont l'une des spécialités les plus célèbres de Sicile, mais la surprise tient à l'exécution précise

et au goût sûr de ces boulettes de riz, fondantes au dedans, garnies de légumes, pecorino et parmesan. «C'est un restaurant plus jeune dans ses plats et dans sa clientèle», commente Salvatore. Entre deux assiettes luisantes de maquereaux passe une création pour le mois de juillet, la courgette grillée, mozzarella burrata et truffe d'été. Assemblage plus italien de la botte que sicilien, mais l'esprit de la maison n'en souffre pas.

Chapelure. Fin 2014, les Amis de Messina investissent dans un deuxième lieu, plus grand, proche des quartiers d'affaires (2). Ambiance loft design ou atelier. Les murs étincellent de faïence et d'acier brossé. C'est un ancien magasin de modélisme, spécialisé dans les pièces pour chemins de fer. A table, il y a toujours du poisson et des légumes, beaucoup de pâtes, comme ces spaghetti sautés à l'ail. Dessert miracle, les glaces crémeuses sont présentées sur des brioches. Parfums inhabituels de noisette seule ou de noisette et chocolat. «C'est tellement bon que je ne



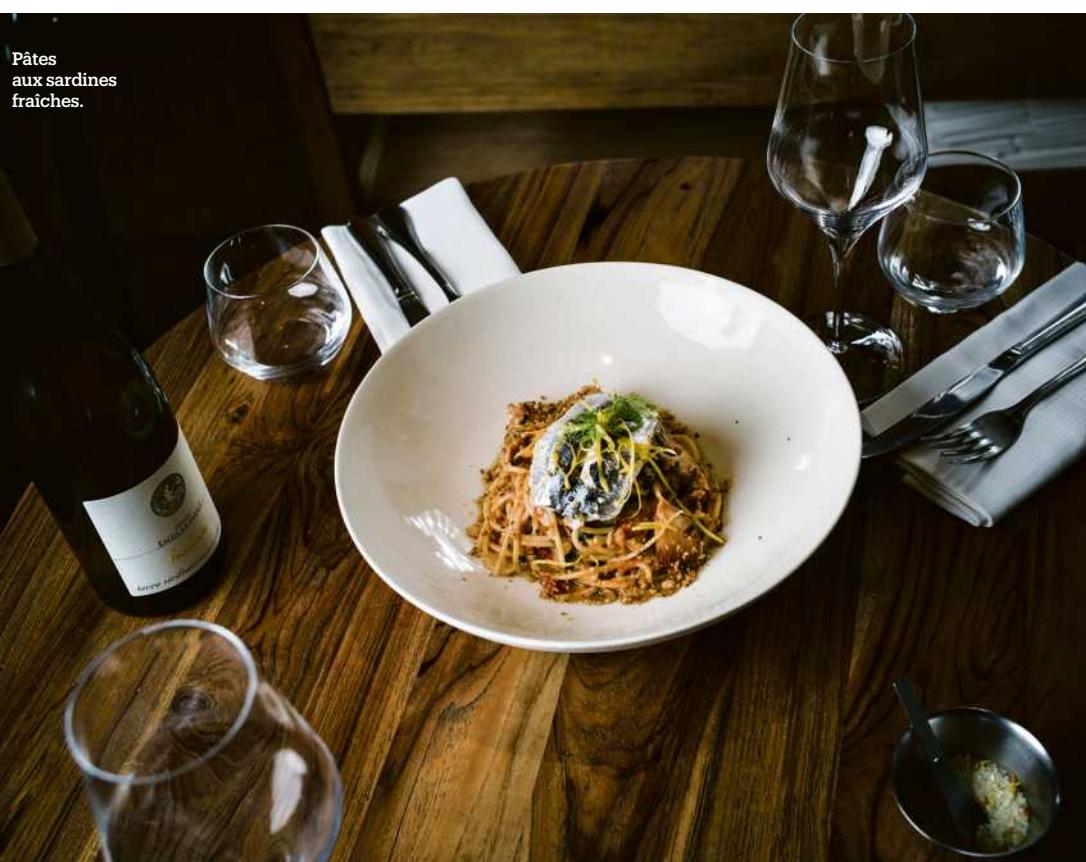
Giuseppe et Najette Messina, avec leurs enfants, Sofia et Giorgio, et Angelina et Salvatore Messina, le 11 décembre à Paris.

peux plus manger les glaces chimiques à Cefalù, quand je retourne chez nous en vacances, dit Angelina, la mère. Ignazio précise : «J'ai mis deux ans à développer la recette. Je voulais quelque chose de pas trop sucré, à base de produits qu'on trouve dans nos forêts.»

Le troisième restaurant a été ouvert en 2009, lorsque Giuseppe a choisi de tracer son sillon. Il s'est installé encore plus à l'ouest dans Paris et il a fait encore plus chic. «J'ai vu une rue tranquille avec une église [Notre-Dame de l'Assomption de Passy, ndlr], dit-il. Ça m'a rappelé l'Italie. Les enfants sont bien élevés, ils finissent toujours leur assiette!» Famille, religion, nourriture : le conservatisme à la sicilienne rencontre celui du XVI^e arrondissement. A Non Solo Cucina (3), la carte promeut la gambas rouge en carpaccio (la chair est fine comme la langouste, le goût se confond avec celui du homard). Les *pasta alle sarde*, en apparence toutes simples, brillent par les équilibres de saveurs : fenouil sauvage, sardine, coloration de tomate, chapelle croutillante... «Giuseppe est le plus jeune, quand il est parti, il fallait qu'il donne encore plus dans la perfection», juge un membre de la famille sur le ton de la confidence. Les prix s'ressentent, autour de 40 ou 50 euros le midi. Mais il paraît que le personnel est correctement rémunéré. Et l'ingrédient subit un choix maniaque, acheminé de Sicile, toujours ultra-frais et de saison (le potager et la marée varient, comme en France). Un ami calabrais qui a son rond de serviette témoigne : «Giuseppe est un fou du produit!»

Blague. Entre ces trois restos, trois atmosphères et trois gammes de prix, le trait d'union reste la famille Messina. Salvatore fabrique pour chacune des enseignes de la saucisse pur porc avec des graines de fenouil. Angelina partage sa *torta della mamma*. Une pâtisserie superbe, torsadée, moelleuse, fourrée d'une étrange préparation vert pâle. «Tout le monde croit que c'est de la pistache mais c'est de la courgette», dit la maman, avec un sourire très satisfait. *Un jour, j'ai eu l'idée de transformer le gâteau à la carotte avec de la courgette, que je râpe et macère une nuit avec de la vanille. Puis j'ajoute de la ricotta.* En attendant que la recette s'inscrive peut-être dans le patrimoine sicilien, elle fait le régal des Messina.

La *caponata* fait l'objet de débats plus vifs. Cette sorte de ratatouille froidie, sans courgettes mais avec des câpres et des olives, baigne dans une sauce aigre-douce. Le doux l'emporte dans le premier restaurant et à Non Solo Cucina. L'aigre ressort davantage rue de Réaumur. Rosangela, la sœur, dont le conjoint tient également une trattoria sicilienne, raconte : «Mon copain ne met pas de céleri. Il dit que personne n'en mange, pas même les cochons!» La blague fait rire Angelina. La *mamma* est une infatigable cuisinière. «La caponata, c'est long à cuisiner», explique-t-elle. Chaque légume mijote d'abord séparément



Pâtes aux sardines fraîches.



La torta della mamma d'Angelina Messina.

avant qu'on réunisse le tout.» Le procédé ne l'ennuie pas, au contraire : «Même quand je suis seule, je me fais de bonnes pâtes.» Elle donne ainsi quelques clés de la nourriture sicilienne. Prendre le temps. Se faire plaisir et faire plaisir aux autres. Soudain, devant une assiette de pâtes, Angelina questionne sa fille : «Mais pourquoi tu ne cuisines jamais, toi? Tu as trop de chance avec

nous tous qui cuisinons autour de toi!» Rosangela se défend mollement : «Ça m'arrive de faire des petites choses le soir. Mais pas forcément des plats siciliens.» La maman hausse les yeux au ciel : «Mon dieu! Chaque fois que je viens chez toi, il manque la base : de la tomate, de l'ail, des oignons rouges!» Le père, Salvatore, confirme : «Il ne faut pas grand-chose pour cuisiner sicilien.

*Juste des bons produits. C'est une cuisine naturelle, saine et légère. Chez nous, on dit "transparente".» Les Messina ont forcé la porte du garde-manger. Quand ils se sont installés à Paris, leur région natale ne mettait pas encore en avant ses atouts, hors les fameux citrons qui font ployer les arbres et roulettent au sol par milliers. Depuis, la Sicile assume sa gastronomie. Elle consent à exporter son jambon de Noto, «comparable au *bellota espagnol*», selon Giuseppe —mais elle n'en produit qu'en petite quantité dans ce parc naturel où le cochon sauvage dévore amandes et noisettes. L'île cultive aussi son vignoble, mais depuis une quinzaine d'années seulement. «L'un des meilleurs vignobles du monde», souligne Ignazio, qui préfère la conservation en amphore plutôt qu'en tonneau. *Chez nous, la vigne est généralement bio et elle pousse sur un sol volcanique, excellent.*» Longtemps dans l'ombre des autres cuisines italiennes, la Sicile entame une percée. Elle vend une partie de son butin, comme les *panettone* de la maison Fiasconaro, qui fournissait la Maison Blanche du temps de Barack Obama. Encore une fois, les artisans limitent les cadences de fabrication. Heureux paradis qui s'ouvre sans se brusquer.*

Temples. Cet export, timide mais en progrès, transforme les Messina en chasseurs de trésor. Depuis vingt ans, leurs restos ont trouvé une place entre les débits de pizzas, inconstants dans le goût, et les temples italiens en vogue, comme



East Mamma, bon rapport qualité-prix et file d'attente savamment provoquée par une campagne de com et un refus de prendre les réservations. Ignazio met en garde : «Certains disent représenter l'Italie, mais ils ne représentent que le marketing.» Giuseppe, qui s'apprête à publier un livre de recettes : «Nous, on cuisine selon notre histoire. Il y a des racines profondes dans ce que l'on offre à nos clients.» Les deux frères rappellent volontiers qu'ils ont tout appris de leurs grands-parents à Cefalù. Leur talent de chef et leur vista des affaires a fait le reste : les plats de pauvre en Sicile deviennent des plats de gourmet en France. ➔

(1) 204, rue du Faubourg-Saint-Antoine.

(2) 81, rue Réaumur, 75 002.

(3) 135 Rue du Ranelagh, 75 016. Giuseppe Messina détient également la pizzeria Non Solo Pizze, 5 rue Mesnil, 75 016.

BOURDIN DIRECT



Charles
Magnien

Matthieu
Belliard

Loïc
Rivière

Chloé
Cambreling

Raphaëlle
Duchemin

Jean-Jacques
Bourdin

Laurent
Neumann

Éric
Brunet

Perrine
Storme

Anthony
Morel

Matthieu
Rouault

Marie
Dupin

Merci à tous pour votre fidélité

